COSETTE MARCOUX-BOIVIN

Chartrand des Ecorres

éditions Asticou

Chartrand des Écorres

à ma chère Berthe,

en gage d'amitié,

Corette

17 janvier 1991.

LIVRE ÉLAGUÉ - SHQ

La publication du présent ouvrage a été rendue possible grâce à une subvention du Conseil des arts du Canada.

COSETTE MARCOUX-BOIVIN

Chartrand des Écorres

Propriété
La Société historique
de Québec

éditions Asticou

éditions Asticou

Cet ouvrage a été tiré à 1 500 exemplaires. Ceci constitue l'édition originale.

Conception graphique et typographie: André Couture

Les éditions Asticou enrg.
46A, rue Saint-Raymond
Hull (Québec)
J8Y 1R7

Téléphone: (819) 776-5841

Diffusion en librairie:
Les Messageries littéraires des éditeurs réunis inc.
6585, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2S 2S1

Téléphone: (514) 279-8476

© Les éditions Asticou enrg. / 1979

Dépôt légal / dernier trimestre / 1979
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Maison natale (1852) de J.-D. Chartrand, en pierre de taille recouverte de crépi, 4592 boulevard Lévesque, Les Ecorres, Saint-Vincent-de-Paul (Ville de Laval). Aujourd'hui, quelque peu délabrée, utilisée comme entrepôt d'insecticides naturels pour étables, porcheries et poulaillers (photo de 1950, avec Gaston Chartrand et sa fille Muguette).

Maison où le capitaine Chartrand a habité avec sa famille de 1895 jusqu'en 1897, située au 5500 du boulevard Lévesque. Habitée par les aumôniers du pénitiencier, avant d'être démolie en 1967 (photo datant de 1950).

CHRONOLOGIE
DE JOSEPH-DAMASE CHARTRAND

1852 Naît le dimanche 23 novembre aux Ecorres, à Saint-Vincent-de-Paul.

1857–1863 Etudes au collège Laval, à Saint-Vincent-de-Paul.

1863–1868 Etudes au collège Masson, à Terrebonne.

1868 Part pour Toronto, Chicago, le Texas et la Nouvelle-Orléans.

1869–1871 Caporal chez les Texas Rangers, sous le nom de Charles Carter.

1872 Revient au Canada. S'inscrit à l'Ecole d'instruction militaire de Montréal.
Campagne de la Rivière Rouge, au Manitoba.

1874 Comptable au *National* et au *Bien Public*.

1876 Capitaine au 65e bataillon de milice des Carabiniers Mont-Royal.
Part pour la France.
Soldat dans la légion étrangère d'Afrique.

1877 Décès de sa mère, Virginie Lacasse.

1878–1882 Campagne dans le Sud-Oranais, en Algérie.

1880 Début de sa carrière d'écrivain.

1881 Se fait naturaliser Français.

1882–1883 Etudie à l'Ecole militaire d'infanterie de Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

1883 Epouse Ernestine de Latour, à Grenade (Haute-Garonne).

1884 Décès de son père.

1885 Naissance de sa fille Paule (1885–1971).
Expédition au Tonkin (Vietnam), de Hanoï à Huê.

1886 Lieutenant au 3e régiment de zouaves à Bône (aujourd'hui 'Annaba).

1886–1890 Enseigne à l'Ecole militaire de Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard).

1887 Publie *Expéditions autour de ma tente, Boutades militaires* (101) qui connaîtra dix éditions.

1888 Naissance de son fils Gaston (1888–19xx).
Publie *Saint-Maixent, Souvenirs d'école militaire* (107) qui connaîtra également dix éditions.

1889 *Etude sommaire sur les cadres de l'infanterie* (153).
Membre adhérent de la Société des Gens de Lettres de France.

1890 Diplôme d'honneur de la Société royale du Canada.
Lieutenant au 161e régiment d'infanterie, à Nice.

1891 Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur de France.

1892 Lieutenant au 27e bataillon des Chasseurs alpins, à Menton.
Etude sommaire sur les écoles militaires préparatoires (292).
Publie *Au pays des étapes, Notes d'un légionnaire* (293).

1894 Capitaine au 7e bataillon des Chasseurs alpins, à Nice et Antibes.
Revient au Canada.

1895 Fonde et édite à Montréal *La Revue Nationale* (février 1895 – mars 1896).

1897 Quitte Montréal pour Kingston (Ontario). Enseigne le français au Royal Military College of Canada.

1901 Reprend sa nationalité canadienne. Voudrait revenir à Montréal.

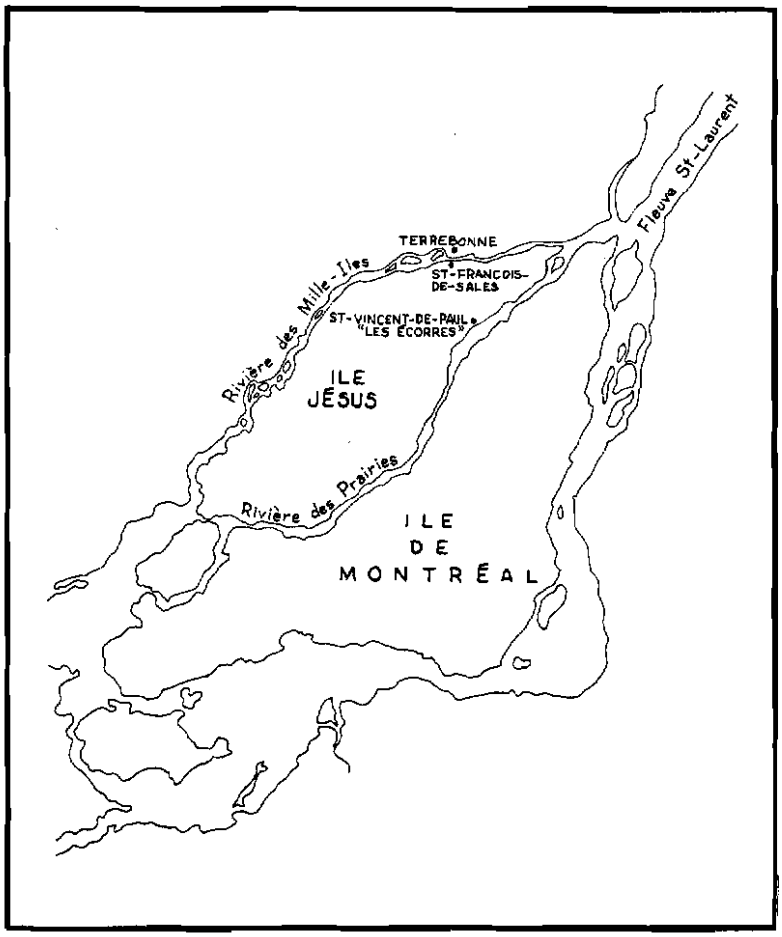
1905 Le dimanche 2 avril, meurt à Kingston, à l'âge de cinquantre-trois ans.

COLLABORATION AUX JOURNAUX ET REVUES (environ 1 000 articles)

		Pseudonymes de J.-D. Chartrand
	Algérie	
1880–1885	*Le Petit Colon*, Oran	X...
1885	*L'Algérien*, Philippeville	
	France	
1885	*L'Expansion coloniale*, Paris	
1889	*La Revue d'Infanterie*, Paris	X***
1891	*Le Petit Niçois*, Nice	
	Etats-Unis	
1880–1882	*Le Messager*, Lewiston (Maine)	C*
1888	*Le Travailleur*, Worcester (Mass.)	Marion
1890	*L'Union*, Lowell (Mass.)	
1891	*The Sun*, New York	
1903	*Engineering News*, New York	
	Canada	
1884–1902	*La Patrie*, Montréal	Ch. des Ecorres
1889	*La Vie illustrée*, Montréal	
1890	*Le Canada-Français*, Québec	
1890–1891	*L'Electeur*, Québec	
1895–1896	*La Revue Nationale*, Montréal	Bibliophile Un ancien légionnaire Un ancien officier français R. de la Pignière
1895	*La Croix du Canada*, Montréal	
1901	*La Presse*, Montréal	
1901–1904	*The Daily British Whig*, Kingston	
1902	*Le Pionnier*, Montréal	Patriote
1902	*Le Soleil*, Québec	
1902	*Le Débats*, Montréal	Caliban
1903–1904	*Le Canada*, Montréal	
1903	*Le Journal de Françoise*, Montréal	
1903	*News and Times*, Kingston	
1904	*Ottawa Free Press*, Ottawa	

Première partie

L'homme et l'oeuvre


Fleuve St-Laurent
TERREBONNE
ST-FRANCOIS-DE-SALES
ST-VINCENT-DE-PAUL "LES ECORRES"
Rivière des Mille-Iles
ILE JÉSUS
Rivière des Prairies
ILE DE MONTRÉAL

CHAPITRE PREMIER
CHARTRAND DES ÉCORRES
(1852 – 1876)

La patrie pour moi, c'est le petit village qui se mire dans la rivière des Prairies . . . (101, p. 189)

Dans toutes les familles catholiques québécoises francophones, la coutume exigeait que les garçons reçoivent au baptême le prénom de Joseph. Pour se différencier de ses prédécesseurs homonymes, car il est de la cinquième génération à porter ce prénom – "Joseph V, c'est moi!" déclare-t-il – Joseph Chartrand, né le dimanche 23 novembre 1852 à Saint-Vincent-de-Paul, ajoutera à sa signature l'initiale D., pour Damase (et non pour Demers ou Damien, comme plusieurs l'ont écrit):

> Mon nom est J.-D. Chartrand, c'est-à-dire Joseph-Damase Chartrand. Si vous mettez capitaine devant, ça m'irait fort bien . . . (455)*

Deux fois il sera nommé capitaine au cours de sa vie: en 1876, à Montréal, à l'âge de 24 ans, alors qu'il fait partie du 65e Bataillon de milice des Carabiniers Mont-Royal, et en 1894, à l'âge de 42 ans, alors qu'il est chef du 7e Bataillon des Chasseurs Alpins, à Nice.

Son père, fils de Chartran, lui-même fils de Chartren (l'orthographe a varié au cours des ans), provient d'une lignée de menuisiers bretons, originaires de Saint-Malo, tandis que sa mère, Virginie Lacasse, fille de François Lacasse et de Thérèse Rocan dit Bastien, est d'ascendance normande, venant de Dieppe. Ils appartiennent à la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul, dans le comté de Laval sur l'île Jésus – un démembrement, depuis 1743, de la paroisse voisine de Saint-François-de-Sales.

* Les chiffres entre parenthèses renvoient à ceux de la bibliographie à la fin du présent ouvrage.

La maison paternelle, avec la pelouse autour, le jardinet derrière et le verger dominent la rivière des Prairies qui coule entre l'île Jésus et l'île de Montréal. A cet endroit, la rive est rocheuse et escarpée: ce sont "Les Ecorres"**. L'eau n'y monte jamais et les enfants adorent y jouer. Tout près, un ruisseau serpente dans une forêt de pins, aujourd'hui disparue: le ruisseau de la Pinière. Et Chartrand tire de là ses pseudonymes: Ch. des Ecorres (Ch. pour Chartrand, et non pour Charles) et R. de la Pignière (R. pour ruisseau).

Sa vie publique commence le 24 juin 1856 au cours d'une procession paroissiale alors que, pour personnifier le blond saint Jean-Baptiste, le curé Norbert Lavallée le choisit malgré ses cheveux noirs. Aîné de la famille, il aura deux soeurs et quatre frères dont le destin sera caractéristique de l'époque: Evelina (dame Samuel Brouillette) émigre à Manchester (N.H.), Norbert et Ulric s'installent à Lewiston (Maine), Honoré à Chicago et Zéphirin à New York. Seule Azilda (dame Ulric Bisson) reste au Canada. "Phénomène de première grandeur" dira Blanchard (848) de cette transplantation des populations de la plaine vers les Etats-Unis.

Habitué à vivre au milieu d'une famille nombreuse, l'enfant est jovial, imaginatif et il vénère sa grand-mère, Thérèse Rocan dit Bastien:

> Mémère est assise sur le perron; c'est bien elle avec son pauvre dos tout voûté, enfouie dans la berçeuse. Ses cheveux gris disparaissent sous un bonnet blanc à friles, encadrant son visage ridé qu'éclaire un regard plein de douceur et de finesse.
> Elle nous conte un de ces beaux contes que nous aimons tant et que nous écoutons religieusement, enfouis dans l'herbe à ses pieds, la tête appuyée sur nos mains. (288)

** Le mot *écores* ou *écorres* est utilisé au Canada depuis les débuts de la colonie. *Cf.* N. Bellin, Carte des lacs du Canada, dans F.X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, 1744. (*escore*, ancien français; *accore*, français moderne).

Les histoires de loups-garous, de feux follets, de revenants le glacent de terreur et il en raffole:

> Je rêve du passé . . .
> Je vois mon frère . . . Il a sept ans, j'en ai neuf. Il fait nuit. Grand-mère, assise devant le poële . . . tient en mains son tricot légendaire. Elle est solennelle avec sa bonne vieille figure ridée et ses deux bandeaux gris qui lui cachent les oreilles. Nous la regardons avec respect et crainte, puis prenant courage et nous pelotonnant à ses pieds, nous lui demandons une histoire de peur. Faisant entendre un petit *hum!* de bon augure, elle commence d'une voix grave:
> "Un soir, mon oncle revenait de la ville par une nuit bien noire. Minuit sonnait quand il arriva au milieu de la grande montée. A ce moment, il crut s'apercevoir qu'on le poursuivait avec insistance. C'était un cheval noir . . . c'était le diable . . . L'oncle recommanda son âme à saint Jean-Baptiste son patron et frappa le cheval au front. Et le cheval devint un homme. C'était un malheureux pécheur auquel Dieu, pour le punir, faisait courir le loup-garou. Le cheval devenu homme remercia mon oncle qui l'avait délivré . . . et disparut dans les bois". (830)

Il subit bien d'autres influences. Parmi les amis de son père, le maire Joseph-Hyacinthe Bellerose, qui avait militarisé tout le village avec son allure martiale et ses formidables moustaches blondes, est celui qui semble le plus avoir contribué au choix de la vocation militaire du jeune Chartrand. Il savait si bien parler de la France et raconter ses campagnes du premier Empire:

> J'en rêvais des nuits entières et, à mon réveil, j'avais dans mon souvenir des combats terribles auxquels je venais de prendre part, un drapeau à la main, que je brandissais avec fierté sur un tas de cadavres, dans une apothéose de hurlements, de coups de canons, de fusils, de fumée épaisse et au milieu d'une mer de sang. Ouf! D'où me venaient ces sentiments guerriers? Je n'en sais

> absolument rien. Sauf pour le coup de poing assez apprécié parmi les membres de ma famille, aucun, que je sache, sauf un de mes ancêtres bien éloigné, ne s'était distingué dans la destruction de ses semblables. (830, cahier 12, p. 199)

Aussi, dès qu'il sait lire, dévore-t-il tous les récits de batailles qu'il peut trouver. Et cependant il frémit comme une feuille quand il traverse le cimetière, derrière l'église, pour se rendre à la petite école en pierres des champs – son cher Collège Laval . . .

"Gamin indécrottable" (91), il se baigne vingt fois par jour en faisant de délicieux plongeons dans les eaux fraîches et profondes de la rivière des Prairies. Il aime la pêche et passe ses vacances à scruter les cours d'eau:

> Fameux saumons du Saint-Laurent! Et vous, maskinongés à long bec . . . Bienfaisantes barbues de l'anse à Bleury, anguilles mystérieuses et gluantes, brochets et achigans violents, mais chers à mes lignes! (101, p. 81)

Et quand vient l'hiver, il fait des randonnées

> . . . . en raquettes sur le blanc tapis des champs où, bien chaussés de souliers de chevreu, le pantalon attaché à la cheville, nous sautons les bancs de neige, nous bravons les poudreries. D'autres fois, armés de patins rapides, nous filons comme des flèches sur le miroir glacé des eaux. À l'époque des glissades, montés une dizaine dans une traîne, nous dévalons avec une vitesse vertigineuse au bas de la grande côte de l'église. (288)

Doué d'un naturel gai et entraînant, il affirme que son enfance

> ne se distingua par aucune qualité caratéristique, sauf un goût prononcé pour la pêche à la ligne et une passion pour le latin. (2; et 101, p. 12)

Il poursuit ses études au collège Masson de Terrebonne, grâce à la libéralité de l'honorable Rodrigue Masson, fils de Sophie Raymond et de Joseph Masson, dernier seigneur de Terrebonne. Le cours classique comprenait alors sept années d'études: les éléments latins, la syntaxe, la versification, les belles-lettres, la rhétorique et deux ans de philosophie. Devenu un grand jeune homme soucieux de son apparence, voici comment il se décrit:

> J'étais assez grand, râblé, bâti pour être fort, large de base, bien assis sur mes pieds. J'avais un de ces corps vigoureux qui se termine au sommet par une de ces boules dures comme du fer et percée de deux trous de feu. Des yeux regardant du dehors au dedans, des yeux à la . . . en avant, en avant, marchons! (830)

Aussi un jour, comme on le surprend à écrire une lettre fort enflammée à quelque beauté du village et que, pour le punir, on lit la lettre devant toute la classe, décide-t-il d'en finir avec le collège et de se trouver un emploi, se donnant comme défaite que la famille est nombreuse et qu'on ne termine son cours classique que pour devenir prêtre, ou médecin, ou notaire . . .

Furieux, son père lui prédit qu'il mangera "de la vache enragée!" (101, p. 53). Mais, ayant construit l'église de Saint-Vincent-de-Paul et travaillant au pénitencier, le bon papa menuisier-entrepreneur engage comme apprenti-charpentier ce fils bien-aimé qui a "tous les talents" . . . (101, p. 146). Le jeune homme pratique donc l'art de la charpente jusqu'au jour où il dégringole d'une hauteur de quarante-cinq pieds. Convaincu que ces sortes d'exercices sont contraires à sa santé, il projette de s'enrôler comme zouave pontifical, mais ses parents s'y opposent, le trouvant trop jeune. Il va alors couper le foin sur une ferme à Saint-François-de-Sales.

Très sociable, aimant la plaisanterie, il est l'ami de tous les voisins, les Barrette, les Bazinet, les Bisson, les Terrien, les Lozeau, les Desormeaux (101, p. 189). Il aime les veillées du bon vieux temps et les promenades en traîneau pendant l'hiver:

> Puis j'ai grandi et le temps des fêtes est venu. Entassés dans un grand berlot, nous allons veiller chez des voisins et nous rentrons très tard en

> chantant *En roulant ma boule* ou *A la claire fontaine* . . . En revenant la nuit, nous sommes bercés par la musique des grelots qui chantent aux trémoussements brusques du cheval, par la note perçante des fers qui martèlent et mordent en cadence le pavé glacé du chemin et par le bruit strident des patins glissant sur la neige . . . Un farceur parfois fait verser le berlot dans un banc de neige et ce sont des cris joyeux, des rires qui résonnent encore à mes oreilles. (288)

S'il s'amuse ferme, il mijote son départ. Sous prétexte d'apprendre l'anglais, il fait un jour ses adieux au foyer paternel, se dirige vers Toronto et travaille en cours de route. Commis dans une épicerie, il gagne "vingt francs par mois, la nourriture et 18 heures de travail par jour" (101, p. 92). Enchanté de cette nouvelle position, il songe déjà à la quitter quand un événement tout fortuit le retint:

> Ma patronne était devenue amoureuse de moi . . Elle choisissait les moments où elle essayait un cotillon, un fichu quelconque pour m'appeler et me demander mon avis . . . (101, p. 92)

Comme sa timidité était grande et "bien digne de figurer parmi les sept merveilles du monde" (101, p. 96), il décide de s'enfuir – tel Candide – et traverse la frontière.

Il arrive à Chicago avec dix sous dans sa poche. Le coeur léger, il profite de cet avoir pour faire cirer ses bottes et s'acheter un cigare. Il aurait bien pris l'habitude de ne plus boire ni manger si son estomac l'avait voulu, mais la frugalité a des limites:

> Je me traînai, en chancelant, dans la *Clark Street* et mes yeux éblouis virent *a boy wanted* dans la boutique d'un marchand de lunettes. J'entrai et, dix minutes après, j'étais installé dans l'atelier. Mes occupations consistaient à tailler des verres de lunettes au moyen d'un modèle . . . Plaçant sur la vitre un petit patron elliptique dont je suivais les contours avec un diamant, j'en détachais ensuite un verre de lorgnon . . . (101, p. 112–113)

En plus, tous les matins, il doit nettoyer le grand carreau de la devanture du magasin. Or, le quatrième jour, comme il s'escrimait à frotter, juché sur une échelle appuyée contre le mur au-dessus de la glace, un enfant qui poussait une charrette accroche le bas de l'échelle et fait culbuter dans la vitrine le frais émoulu tailleur de verre qui s'y écrase dans un fracas terrible. Sans pitié, on le congédie. Il décide alors d'aller au Texas travailler sur les voies ferrées. Il y parvient en 1869, mais ses mains encore blanches et sa figure imberbe contribuent à ce qu'on le déclare inepte à ce métier. Il devient alors muletier.

Atteint de la fièvre jaune ou intermittente, il est transporté à l'hôpital militaire de Nacogdoches. On le soigne et, une fois guéri, on l'invite à combattre dans l'armée de la République. Il a dix-sept ans. Par discrétion sans doute, il s'engage sous un nom fictif -*Charles Carter* –. Et le voilà allié aux *Texas Rangers* qui avaient pour mission d'empêcher les indigènes mexicains de pratiquer le maraudage. Chartrand apprend de ces valeureux soldats les rudiments de la guerre et les tactiques d'embuscade. Campé dans les prairies du Texas, il guerroie près des forts Concho et Richardson et sur les bords du Black Cypress Bayou, près de Jefferson dans le Missouri. S'il assène de durs coups à l'adversaire, il en reçoit aussi de bons qui lui valent d'être promu au rang de caporal. Dans ses moments libres, il joue de la flûte, fume sa première pipe et devient secrétaire de l'officier commandant. Né sous le signe du Sagittaire, sa passion est le tir; et, puisque tous ses camarades avaient un revolver dans leurs poches, il investit ses premières économies dans l'acquisition d'un *Smith and Wesson*. A la campagne, tout leur servait de cible.

Ainsi s'élabore dans le Far West son apprentissage à la vie militaire lorsqu'il apprend, en septembre 1870, la défaite des Français. Bouleversé, il décide alors d'aller rencontrer en Louisiane le général Gustave Toutant de Beauregard pour s'enrôler sous les drapeaux français. Il rassemble tout son avoir:

> . . . son canot, sa carabine, ses revolvers et sa flûte et se laisse aller au courant de la Rivière-Rouge des Arkansas, depuis Jefferson jusqu'à la Nouvelle-Orléans où il débarque sain et sauf. Voyage. . . rempli de périls. Couché souvent à la belle étoile

> dans la compagnie immédiate des chats-huants et des serpents à sonnettes et dans le voisinage peu désiré des caïmans et des alligators. (959)

Arrivé à la Nouvelle-Orléans, Chartrand trouve le commandant en chef des milices françaises ruiné par les malheurs de la France. Pour pleurer et se ravitailler, tous deux s'attablent *Chez Antoine* et, quand arrive l'addition, elle échoue tout naturellement devant celui qui avait économisé cent cinquante dollars chez les *Texas Rangers*. Chartrand décide alors de rentrer au Canada.

Il s'embarque sur le pont du *Grand Republic* pour remonter le Mississipi et acquiert le droit, pour cinq dollars, de coucher sur des sacs jusqu'à Saint-Louis, mais le bateau est tellement infesté d'animaux microscopiques ou presque qu'il en descend à Memphis et continue en train le voyage du retour. Un élégant escroc à chapeau haut-de-forme prend place à ses côtés, lui raconte des histoires invraisemblables et tente de le dévaliser. Il arrive enfin à la gare Bonaventure à Montréal, prend le tramway et court chez ses parents où, pendant quinze jours, ce ne sont que noces et festins.

Il s'inscrit alors à l'Ecole d'instruction militaire de Montréal dirigée par Louis-Gustave d'Odet d'Orsonnens – neveu de l'écrivain Eraste d'Orsonnens et fils du docteur Thomas-Edmond – et se joint en 1872 au *60th Rifles* qui allait faire campagne contre les Métis de la Rivière-Rouge au Manitoba:

> Je me vois encore, un vieux fusil sur le dos, traverser Montréal, pour me rendre à la gare. Comme j'étais fier! Il est vrai que j'avais vingt ans . . . (830)

Le voyage s'effectue en train jusqu'à la Baie du Tonnerre et se poursuit dans des chaloupes à rames – 35 pour 300 hommes – selon l'itinéraire traditionnel des voyageurs de l'Ouest. Après avoir fait quinze portages, le contingent, commandé par le colonel Osborne-Smith et le lieutenant-colonel Sir Garnet Wolseley, atteint le fort Frances sur la Rivière à la Pluie, traverse le Lac des Bois et arrive enfin à Winnipeg où l'atmosphère est tendue. Le Manitoba venait de s'annexer à la Confédération et Louis Riel s'était enfui aux Etats-Unis. Les arpenteurs fédéraux divisaient le territoire en lots carrés de cent soixante acres pour

les donner aux colons et aux immigrés. Ce découpage délogeait les Métis qui s'étaient taillé, à la manière des Français, des terres en longueur le long de la Rouge et de l'Assiniboine pour se faciliter l'accès aux lacs et aux rivières. Aussi, inquiets et mécontents, les Métis nuisaient aux arpenteurs et pratiquaient la guerre d'embuscade.

Les motifs de la guerre n'influencent guère Chartrand. Que ce soit contre les Métis, les Mexicains, les Arabes ou les Indochinois, aucune implication politique n'entre en jeu dans son désir de guerroyer. Il est militaire par goût et par choix de métier et l'obéissance passive dont se plaignait Alfred de Vigny en 1835, dans *Servitude et grandeur militaires*, ne le dérange en aucune façon.

L'expédition au Manitoba dure quatorze mois et Chartrand affirme que tous les soldats se prenaient pour:

> . . . des héros! Nous y étions, combien? Trois cents! Et nous y avons combattu? . . . Ma foi, peut-être bien trente Métis . . . Je ne sais pas au juste . . . (83)

Pour récompenser ses soldats, le gouvernement leur offre une savoureuse tranche de territoire de cinq cents acres – trois lots – près de Winnipeg, mais les archives du Manitoba (831) nous apprennent que Chartrand a cédé son terrain à un monsieur H. Walker.

De retour à Montréal, Chartrand, promu lieutenant par l'Ecole d'instruction militaire, s'enrôle dans le seul corps d'infanterie canadien-français existant à l'époque, le 65e bataillon de milice des Carabiniers Mont-Royal – appelés Fusiliers Mont-Royal depuis le 15 avril 1931. Mais les soldats de la milice canadienne demeurent des civils et les honoraires sont minces:

> On sert par goût, par patriotisme ou par vanité, mais sans aucun avantage pécuniaire . . . Chez nous, c'est une position transitoire pour le soldat et un excès de luxe pour l'officier. (90)

En vue de renflouer sa bourse, Chartrand décide d'aller faire la drave sur la rivière de l'Assomption, au lac Ouareau, au nord de

Joliette. Un jour, en ce printemps 1874, il envoie au président de la compagnie, Mr. Pope, un état de compte écrit de sa plus belle écriture. Le grand industriel s'enquiert aussitôt de ce bûcheron qui écrit si bien. Il l'invite à son bureau, le félicite et lui confie une tâche plus appropriée à ses talents. Ainsi commence, en marge de sa vie militaire, une brève carrière de comptable.

Les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste promettaient d'être grandioses à Montréal ce 24 juin 1874 et, pour y assister, Chartrand prend le train de Joliette à Lanoraie et le bateau de Lanoraie à Montréal comme c'était la coutume. Il y rencontre Ferdinand Gagnon, originaire de Saint-Hyacinthe, fondateur de la presse franco-américaine avec son journal *L'Etendard* et qui s'apprête à retourner à Worcester pour y fonder un deuxième journal *Le Travailleur**. Après un court séjour à la compagnie d'assurances Stadacona, Chartrand, intéressé par le journalisme, s'engage comme comptable au *National* qui paraît de 1872 à 1879, et au *Bien Public* qui ne dure que deux ans, de 1874 à 1876.

Le directeur du *National* est Maurice Laframboise, petit-neveu de Louis-Joseph Papineau et petit-fils de Jean Dessaules, seigneur de Saint-Hyacinthe. Non seulement le juge Laframboise a-t-il englouti par sympathie trente mille dollars dans ce journal à tendance nationaliste, mais il savait se faire aimer de son personnel. Jamais il ne partait sans dire bonjour à tout le monde, comme un bon père de famille qui adore sa maisonnée. Il incarnait pour tous l'honneur et l'intégrité. Chartrand lui voue une admiration sans bornes et, de dire son ami Ernest Tremblay, il "se serait jeté au feu pour lui, comme nous l'aurions tous fait du reste . . ." (959).

Au *Bien Public*, Laurent-Olivier David, qui avait fondé le journal conjointement avec Cléophas Beausoleil, se lie d'amitié avec Chartrand. En retour, le jeune comptable admire la

* *Le Travailleur* (1874–1892) est fondé par Ferdinand Gagnon (1849-1886) à Worcester (Mass.). Après la mort de Gagnon, Charles Lalime en assume la direction jusqu'en 1892, puis le journal disparaît. Quarante ans plus tard, le 9 septembre 1931, Wilfrid Beaulieu fonde, dans la même ville, un hebdomadaire du même nom qui devient mensuel dans les dernières années et disparaît en 1978.

réserve et la distinction de cet homme de lettres, si courtois dans ses polémiques et qui se retire à Ottawa comme traducteur quand le journal disparaît en 1876.

Ainsi, grâce à la comptabilité, Chartrand se fait de nombreux amis parmi la gent journalistique de Montréal et toute sa vie il conservera ces précieuses amitiés. En toutes premières places figurent Ernest Tremblay, Louis Laframboise, Alphonse Christin, ainsi qu'Hector Berthelot qui fondera *Le Canard* en 1877 et créera le personnage de *Baptiste Ladébauche*.

Chartrand ne se laisse nullement impressionner par l'appartenance politique de ses amis. Il aime leur compagnie tout simplement. Il partage avec Ernest Tremblay un appartement dans le haut de l'ancienne Banque des Marchands, angle Place d'Armes et rue Notre-Dame, si vaste qu'ils peuvent y tirer à la cible, leur passe-temps favori. Tous deux possèdent une panoplie d'armes et leurs dimanches s'écoulent à jouer du pistolet et à tirer du fusil pneumatique et de la carabine Flaubert. Ils vont souvent s'exercer sur des cibles à la Pointe-Saint-Charles. Au revolver, Chartrand fait mouche à tout coup.

Et voilà qu'en janvier 1876, il reçoit son diplôme de capitaine dans la milice active du Canada:

> Victoria, par la Grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande
> A notre fidèle et bien-aimé Joseph-D. Chartrand, Ecuier, Salut!
> Capitaine de la Compagnie nº 2 du 65e Bataillon ou Carabiniers de Mont-Royal, en prenant rang et préséance dans la dite Compagnie à partir du 28 janvier 1876
> En conséquence, vous devrez remplir fidèlement et diligemment les devoirs de Capitaine en exerçant et disciplinant comme il faut les officiers subalternes et soldats de la dite Compagnie et par ces présentes
> Nous enjoignons à ces derniers de vous obéir en votre qualité de Capitaine

> Et vous observerez et suivrez tous ordres et commandements que vous recevrez de temps à autres de Nous ou de tout autre de vos Officiers Supérieurs selon la loi. (830)

Le mois suivant, en février 1876, il est promu capitaine-adjudant au même bataillon.

C'est à ce moment-là que le président des Etats-Unis, le général Ulysses S. Grant, invite les militaires canadiens à visiter l'exposition universelle de Philadelphie qui commémore le centenaire de l'Indépendance américaine. Chartrand s'y rend en août 1876 et, à son retour, il décide de partir pour la France, sa "chère ancienne mère patrie", abandonnant ainsi son titre de capitaine dans la milice canadienne et les études de droit qu'il avait entreprises.

Il signe une procuration – n° 538 – à son avocat et ami Ernest Tremblay qui déclarera plus tard que Chartrand était le compagnon qu'il aimait

> . . . peut-être le plus au monde. Bon militaire . . . D'une taille qui dépasse la moyenne. Volonté de fer. C'est un boxeur et il est fort comme quatre . . . Toujours habillé avec élégance et même avec recherche. (959)

Le mardi 29 août 1876, Chartrand s'embarque à New York sur le paquebot transatlantique *L'Amérique*. Ses parents et quelques amis assistent au départ. "La scène de la séparation entre sa mère et lui ne se narre pas. Je la passe", écrit Tremblay. Il partit regretté de tous ceux qu'il l'ont connu.

CHAPITRE DEUXIÈME
CHARTRAND SOLDAT
(1876 – 1894)

> *A cette époque comme maintenant, comme toujours, j'aimais notre ancienne mère-patrie. Je voulais entrer à son service et, arrivant à Paris, je m'empressai d'adresser au ministre de la Guerre une demande d'admission à Saint-Cyr*.* (221, p. 652)

En attendant une décision qui ne venait guère comme cela est conforme aux traditions honorables de toute bureaucratie digne de ce nom, Chartrand s'installe à Paris, rue Bonaparte, nº 24. Enthousiasmé, il arpente la ville, se crée des amis, s'intéresse à tout et vit au rythme de la capitale. Il y rencontre quelques Canadiens: Paul de Cazes, l'étudiant en médecine Brodeur, le jeune artiste Huot de Québec, Alphonse Christin, Louis Perrault, Béliveau et le violoniste Desève. Il constate avec étonnement que la Nouvelle-France est un pays inconnu en France. Des têtes interrogatives le questionnent lorsqu'il se dit du Canada, pays que des licenciés en lettres et en sciences situent quelque part au nord du Brésil! . . . Depuis François-Marie Arouet, dit Voltaire, la connaissance du Canada n'avait guère progressé!

Un jour, à Paris, voyant défiler sur l'esplanade des Invalides un corps d'armée, il en demeure fasciné:

> Le fantassin, il est superbe. Pantalon dans les guêtres, jugulaire sous le menton, marchant allègrement à la cadence d'une musique animée . . . Un air crâne règne sur chaque rang, les jarrets sont tendus, les yeux sont brillants, les armes

* Ecole militaire de Saint-Cyr, près de Versailles; transférée à Coëtquidan en 1946.

> sont bien placées, l'alignement est parfait . . . Chaque ligne de batterie passait devant moi avec la rectitude d'un cordeau tendu, essieu contre essieu, roulant avec un fracas de tonnerre, un éblouissement de rigidité mécanique. Alors, la capitale me parut vide, la gloire militaire m'avait repris tout entier . . . (130)

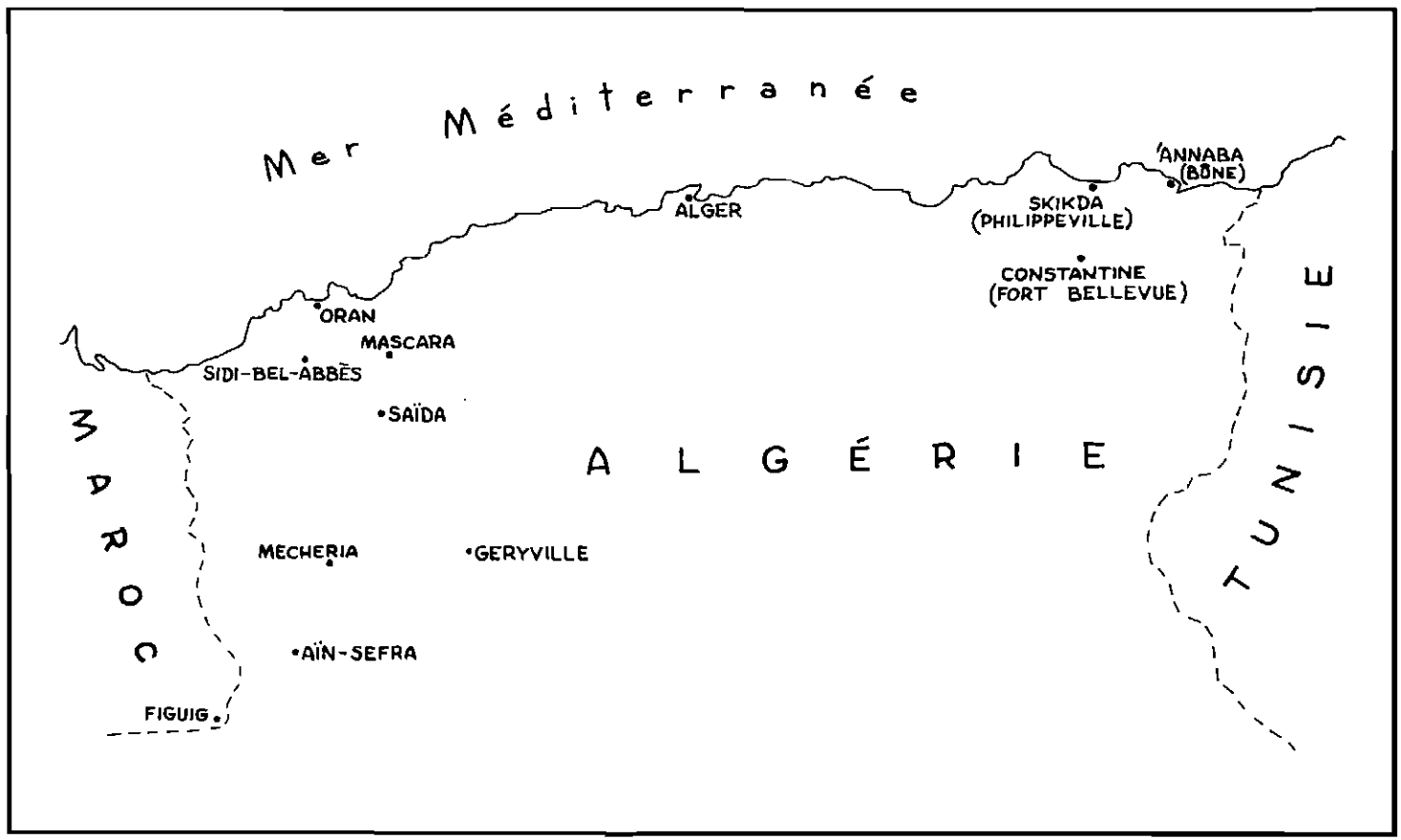
On refuse de l'admettre à Saint-Cyr, parce qu'il est citoyen britannique. Mais, envoûté par l'idéal de sa vie, il accepte de servir dans la légion étrangère d'Afrique. Il écrira plus tard:

> La légion étrangère prend son recrutement où elle le trouve et il n'est pas rare de voir, dans une même compagnie, chaque sous-officier représenter une nation différente . . . Sur les six sous-officiers qui forment le cadre de la compagnie, un est italien, l'autre est autrichien, deux sont alsaciens, un autre est lorrain et le dernier est un juif allemand. (26)

Chacun s'observe, s'épie et chaque peuple veut surpasser l'autre:

> C'est une joute intéressante et continue où la France recueille tous les bénéfices.
> Et les chefs aussi.
> Car la légion a toujours été une arme formidable entre les mains d'un commandant ambitieux. Rien à craindre, aucune critique, personne ne s'intéressant à ces parias de toutes races qui viennent se faire crever la peau pour la France.
> Et aussi, en route, et aïe donc!
> On marche, on sue la vie par tous les pores. La plaine se peuple de cadavres et le chef attrape les galons . . . (293, p. 261)

Pendant la traversée de la Méditerranée, de Marseille à Oran, en Algérie, des papillons noirs assaillent Chartrand. Quelle étrange escapade le fait ainsi quitter le grade de capitaine dans la milice canadienne pour s'engager comme simple soldat à la légion étrangère? A Montréal, il gagnait suffisamment pour satisfaire ses petites fantaisies: une bonne table pour dîner, un bon lit,


Mer Méditerranée
ANNABA (BÔNE)
ALGER
SKIKDA (PHILIPPEVILLE)
CONSTANTINE (FORT BELLEVUE)
ORAN
MASCARA
SIDI-BEL-ABBÈS
SAÏDA
ALGÉRIE
TUNISIE
MAROC
MECHERIA
GERYVILLE
AÏN-SEFRA
FIGUIG

Au dortoir

une chambre confortable. Et voilà qu'à Oran, il n'a qu'une position à vingt sous par jour, une tente pour abri, une gamelle pour table, la voûte des cieux pour protection contre la température, des fatigues, de la misère . . .

> Les gens raisonnables me donnent tort et ils ont raison, les illuminés me donnent raison et ils ont tort . . . Pourquoi? Parce que je suis Canadien français, parce que j'aime la France, parce que je me ferai certainement tuer pour elle, si je le puis . . . L'honneur de se faire tuer pour son ancienne mère-patrie n'appartient pas à tous. (101, p.264 –265)

Depuis toujours, les Québécois aiment leur mère-patrie pour des raisons sentimentales et Chartrand continue cette tradition de la chaîne ininterrompue des Canadiens combattant pour la France, tels les marins Denys, sieurs de Bonaventure, Jacques Bedout et tous les autres: François-Joseph Chaussegros de Léry, Louis-Adolphe Casault, Eugène-Arthur Taschereau qui combat au Mexique comme Faucher de Saint-Maurice et Honoré Beaugrand, et plus près de nous, en 1914, Olivar Asselin . . . Lentement, le jour baisse . . .

> Ma pensée est au pays. Je revois les miens et me rappelle les scènes du départ . . .
> "Que faites-vous là?" me crie une voix. "Vous manquez à l'appel. Entrez manger votre soupe." Cet ordre me ramène vite au devoir. J'entre et je mange ma première soupe. Quelques haricots flottant sans entraves dans un maigre bouillon, deux tiges d'oignon, une petite pomme de terre, une demi-feuille de chou vert et un très léger morceau de viande . . . (2)

Tout n'est pas rose dans ce bel état militaire et les infractions aux règlements, volontaires ou non, sont sévèrement punies. Le premier soir de son arrivée dans la verdoyante ville de Sidi-bel-Abbès, centre principal de la légion étrangère, Chartrand accepte tout bonnement d'aller boire un café en ville après le dîner

avec quelques sergents; mais, comme les soldats ne doivent absolument pas sortir sans être revêtus de leur costume militaire, on le condamne à quinze jours de prison:

> Je débutai dans l'expiation de mon crime en faisant fonction de cheval au tombereau chargé des balayures du quartier . . . Je me conduisis si bien dans cet emploi que le sergent de garde, émerveillé, me promut balayeur . . . C'est là où mes vrais talents se révélèrent: je n'étais pas balayeur, j'étais artiste. J'excellais dans le choix des balais et je leur donnais une coupe des plus élégantes; la poussière et les feuilles se rangeaient délicatement, sans s'envoler, devant les poussées discrètes de mon arme. Quand je portais ce cher balai sur l'épaule droite, j'attirais l'attention des troupiers sur la figure desquels je lisais une admiration sans bornes . . . J'obtins un succès tel que l'adjudant me prononça digne de la pelle . . .
> Dans un coin du quartier isolé de tout, s'élevait un petit édifice, très coquet à l'extérieur, mais l'expérience m'a prouvé que l'intérieur différait . . . Y restai deux heures à manier la pelle avec fièvre. Je m'en retirai avec honneur et sans éclaboussure . . . (2)

De courage et d'humour, Chartrand ne manque certes pas et, dans les pires moments, il s'écrie, comme Descartes, mais avec une petite variante: "Je souffre, donc je vis!" (101, p. 232). Les quinze jours finissent enfin par passer:

> A ma sortie de prison, on me conduisit à l'habillement. Ma tenue comportait un képi qui, couvrant consciencieusement ma tête, l'aurait fait entièrement disparaître sous sa large structure si mes oreilles, naturellement bien développées, ne l'avaient arrêté dans sa marche descendante . . . Pantalon rouge, tunique en drap bleu noir, capote bleu foncé, chaussure grande et solide, chassepot . . . Me voyant armé et habillé, j'eus un soupir de satisfaction à l'idée que j'étais réellement soldat français . . . (2)

Son rêve s'est réalisé. S'étant immiscé dans l'armée française tout au bas de l'échelle, avec "les petits, les obscurs, les sans-grades", il doit maintenant en gravir les échelons.

Le 1er février 1878, il est nommé caporal et porte avec fierté sur la manche deux galons de laine rouge. En avril et décembre de la même année, successivement caporal-fourrier et sergent-fourrier, il est galonné d'or sur les deux manches. Très habile à la cible, il gagne en 1878 et en 1879 les premiers prix de tir à la carabine dans tous les concours de l'armée algérienne. Les promotions se succèdent puisqu'en avril et octobre 1879, il est fait sergent, puis sergent-major à la 3e compagnie du 2e bataillon avec des sardines d'or sur sa tunique neuve (293, p. 125)

Dans ses moments libres, il pratique l'art d'écrire de sorte qu'il devient, par la force des choses, un peu le secrétaire de tout le monde. Dès 1880, il collabore au *Petit Colon* d'Oran. Et quand l'un de ses frères, Ulric, établi à Lewiston (Maine), fonde *Le Messager* avec le docteur Louis-J. Martel en 1880, Chartrand est prêt à se lancer dans une carrière de journaliste qu'il inaugure avec ses "Causeries africaines par un militaire":

> J'ai voulu ce titre pour faire connaître que je suis en Afrique . . . Ces écrits n'ont qu'un mérite: la vérité qui les proclame comme venant réellement d'Afrique, et non comme ayant pris naissance dans le bureau de rédaction du journal. (21)

Chartrand n'a que vingt-huit ans, mais sa carrière est déjà longue, de sorte qu'il dispose d'une foison de souvenirs plaisants à raconter. Ainsi, un jour de congé:

> Je revenais de Bel-Abbès, bien installé avec un caïd arabe et sa femme sur les banquettes rembourrées de la diligence, faisant le service des dépêches entre Saïda et Mascara.
> Jamais plus pur soleil n'avait éclairé plus joyeusement une aussi riante campagne! Partout dans les champs la vie amenait son activité. Les colons, rendus alertes par une belle journée, travaillaient avec entrain aux labours de la terre . . . Quelques

petits bergers arabes, soufflant dans leurs flûtes de roseaux, surveillaient d'un oeil endormi leurs troupeaux de chèvres . . .

Fumant un bon cigare, j'admirais tranquillement ces scènes successives lorsque je fus tiré de ma méditation par mes compagnons de coupé.

La femme, assise près de moi, avait remarqué une assez jolie bague que je portais et invitait son mari à partager sa naïve admiration pour ce bijou.

Pour lui plaire, j'ôtai cette bague et la lui passai. Une petite main, des plus potelées et des plus tatouées, l'enleva avec vivacité et une conversation animée s'ensuivit entre cette dame et le caïd.

Pendant ce temps, j'examinais ma voisine. Je croyais entrevoir des formes divines sous le manteau blanc qui la cachait des pieds à la tête. Un oeil noir seul brûlait à travers les trous de son voile. Un petit pied, bien chaussé, chose rare chez la femme arabe, sautillait nerveusement à une très courte distance du mien. La main, tenant la bague, faisait les plus mignonnes contorsions.

Je jurai de voir le visage de cette femme et songeait aux moyens de mettre mon serment à exécution. Après m'être fourbu la tête en vain, je commençais à désespérer d'y pouvoir réussir quand, m'ayant rendu la bague, je vis que l'on faisait arrêter la voiture pour en descendre.

Une inspiration subite me guide. Au moment où mon inconnue se lève pour suivre son mari qui lui tend la main, j'appuie vigoureusement du pied sur le bas de son manteau qui s'arrache à l'instant où elle tombe dans les bras du caïd. J'avais le manteau: scène de Joseph et de la femme de Putiphar renouvelée avec une autre mise en scène.

Un léger cri retentit et la dame se retourne. Deux yeux noirs comme l'aile d'un corbeau, une bouche de pourpre meublée de deux rangs de perles, un nez aux narines frémissantes, une tête coiffée à l'orientale et le plus coquettement du

> monde apparaissent à mes yeux émerveillés.
> La terreur se lisait sur cette figure. Cependant, je crus n'y voir aucune colère et, jetant les yeux sur le caïd, l'expression de son regard me fit instinctivement porter la main à mon revolver. Il n'en était rien cependant.
> Ayant ramassé le vêtement que j'avais si durement enlevé, il enveloppa sa femme avec soin, attribuant sans doute cette action à un accident involontaire de ma part. Ils s'éloignèrent et, quinze pas plus loin, ma houri, se retournant discrètement, entrouvrit un peu son voile et je crus voir un sourire à mon intention. Cet incident me rendit rêveur pendant tout le trajet jusqu'à Mascara où j'arrivai à la nuit tombante . . . (9, 87 et 101)

Alors que la mode est à la politique, à la religion, Chartrand ose écrire sans se prendre au sérieux. Les menus faits de son existence, les corvées de tous les jours, il les relate honnêtement, sans les sublimer. Il peint d'après nature. Il pressent qu'écrire n'est pas tout, il faut soi-même s'écrire. Aussi un jour, à l'exercice, il tombe de son cheval et voici la scène du chevalier tout penaud qui se relève:

> Crotté jusqu'aux oreilles, je me dégage les yeux et je souris pâlement aux camarades qui accourent me serrer la main. Je me secoue comme un oiseau . . . et, rattrapant ma monture, je saute en selle. J'essaie ensuite d'analyser mes sensations. M'imprégnant de toutes les idées en vogue, je me demandais réellement quelles avaient été mes pensées au moment du départ de mon cheval . . . Eh bien, non! je ne les dirai, car je passe pour un brave et on pourrait croire le contraire si je me dévoilais ici là-dessus! (830, cahier 21, p. 70)

Au moment même où l'on risque de se faire tuer, qui peut se vanter de n'avoir pas eu peur?

Son style rapide permet de juger de son caractère qui se plie aux circonstances et, dans un contexte de vie nomade,

sait s'adapter et enregistrer les faits sans y mettre trop de logique. Ainsi ce passage un peu farfelu écrit au bout du monde sur les hauts plateaux algériens:

> J'étudie l'allemand et l'arabe. Je connais bien l'anglais et j'habite l'Algérie. J'aime beaucoup le Canada où je logeais au troisième étage. Je raffole de la chaleur et je sais un peu parler français. . (101, p. 12)

Toutefois il s'excuse au grand public de se présenter aussi prosaïquement:

> Pieds et poings liés par mon métier, de quoi veut-on que je traite en dehors des riens? Tout le monde ne peut pas être en Afrique et comme j'habite, par force, ce pays depuis quatre ans, je m'en vante et je tiens à ce qu'on le sache. Cet orgueil est absolument dans les limites. Je suis un malheureux soldat qui essaie de blaguer légèrement de tout . . . (2)

Car les légionnaires ne restent pas sur les bords de la Méditerranée à contempler classiquement la mer . . . Leur vie s'élabore selon un horaire extrêmement chargé. Ils se lèvent au point du jour, font deux heures d'exercices physiques le matin et deux heures l'après-midi comportant des manoeuvres variées et très exigeantes: grimper les talus, escalader les murs, courir, nager, pratiquer l'escrime, le tir, nettoyer les armes, les fourniments, écrire des rapports et se tenir toujours prêts à partir pour la guerre lointaine, au son des fifres, du tambour!

> Le 13 juillet 1881, il existait sur la surface de la terre, en Afrique, un endroit nommé les Hauts-Plateaux. Sur ces Hauts-Plateaux s'arrondissait un mamelon au sommet duquel s'épanouissait le camp d'une colonne. (101, p. 50)

La colonne est un détachement de soldats qui marchent les uns derrière les autres pour accomplir une mission particulière. Chartrand, du 15 juillet au 10 octobre 1881, tient le journal de cette colonne militaire – celle de Daya – qui marche quarante-

cinq kilomètres par jour en moyenne, à la recherche des Arabes révoltés du Sud-Oranais. Brûler trois mille kilomètres sur des terrains montagneux et boueux représente une campagne extrêmement périlleuse. Les dunes, pouvant avoir une centaine de pieds de hauteur, sont à pente douce, complètement arrondies à leurs sommets et formées de sable mouvant qui fatigue la marche. Se garder les pieds en bonne santé devient un problème majeur car les ampoules se multiplient vite. Un ancien soldat se fabrique des chaussettes russes avec une vieille chemise déchirée en carrés de trente centimètres de côté:

> Plaçant le morceau de toile sur le carrelement, il pose son pied dessus dans le sens de la diagonale, ramène un angle du chiffon sur les orteils, puis le côté droit et ensuite le côté gauche, en évitant avec soin tout repli dans l'opération . . . Alors, il pousse le tout dans son soulier. (94)

Le rêve de tous les légionnaires s'aventurant sur les plateaux de l'intérieur, parfois jusqu'au désert, est de fusiller le chef arabe, l'insaisissable Bou-Ahmena, et le refusiller s'ils en avaient la chance. Tous finissent par croire qu'il n'existe que dans leur imagination . . . Mal leur en prit, car Bou-Ahmena est un tacticien fort habile. Au combat d'El-Chellala:

> Il laisse ses fantassins tomber comme des mouches sous nos projectiles, contourne le mamelon de gauche et vient se jeter comme une trombe dans le flanc du convoi, dont l'allongement s'étend sur un espace de six ou sept kilomètres . . . Les gardes du convoi . . . sont culbutés, sabrés, assommés, fusillés à bout portant par des centaines de cavaliers qui chassent devant eux les chameaux. Les pauvres bêtes – plus de trois mille – affolées, lancent leur chargement à tous les diables et filent vers les montagnes . . . Pendant ce temps, chez nous, tous nos coups portaient. C'étaient des visions continuelles de grands burnous qui s'agitaient un instant dans le vide pour retomber ensuite comme des oiseaux à qui on a coupé les ailes . . . (293, p. 315–320)

Combat d'El-Chellala

Quand vient la nuit, le combat cesse. Un vrai désastre. Les deux ou trois cents Arabes tombés sous leurs balles ne consolent pas les zouaves de leurs pertes: cinquante-deux hommes tués, une quinzaine de disparus et plus de vingt blessés. En route, aucun blessé ne résiste à la chaleur, ni au ballottement cruel des cacolets et, à chaque étape, le fiel dans l'âme, la rage au coeur, ils enterrent un homme ou deux. Les cercueils se fabriquent avec des caisses à biscuits.

> Et moi, comme sergent-major de la compagnie, je récite à haute voix un *Pater* et un *Ave* auxquels répondent les hommes, tête nue et émotionnés. Puis, nous défilons devant la tombe en saluant . . (293. p. 327)

Au combat de Chott-Tigri, en mai 1882, quarante hommes sont tués et autant sont blessés sur un total de cent cinquante, alors qu'ils allaient ravitailler une mission topographique. Chartrand reçoit des coups de matraque sur la tête:

> Les Arabes sont porteurs de plusieurs espèces d'armes. Outre le fusil, le sabre et le couteau, tous sont armés d'un énorme bâton de chêne, appelé matraque, dont une extrémité est garnie d'un croc solide. Ils se servent de cette dernière arme pour accrocher leurs adversaires et les jeter à bas de leurs chevaux. (101, p. 142)

La bousculade est affreuse. On s'attaque de part et d'autre avec une fureur sans pareille. Quand l'ennemi se retire:

> Mon uniforme est en lambeaux, je suis couvert de sang et j'ai les mains et le visage écorchés. La tête me fait un mal intense et j'ai perdu mon képi, mon sabre et mon revolver. Je me retrouve avec un fusil entre les mains et je ne me rappelle plus où je l'ai ramassé. (101, p. 137 138)

La nuit, devenue fraîche, occasionne de violents frissons à tout le monde. On bivouaque en plein air, faute de tentes. Et les visiteurs s'amènent: punaises, tarentes venimeuses, couleuvres, souris, chacals . . . (123)

> Pendant cinq ans de ma vie, j'ai couru les déserts d'Afrique. J'y ai souffert tout ce qu'il est humainement possible de souffrir. Marchant des semaines entières du matin jusqu'au soir et à la nuit, sans voir autre chose que le ciel et la terre, souffrant de la chaleur le jour, du froid la nuit, buvant de l'eau bonne quand on en trouvait, vivant de biscuit sec, de viande crue et malsaine, portant soixante livres sur les épaules, les genoux souvent gonflés de rhumatismes, rongé par la fièvre, les engines, les ophtalmies, couché à la belle étoile sur la terre parfois humide et boueuse: j'ai éprouvé tout cela. J'aurais donné ma vie pour une chiquenaude et vous pensez bien que celle des autres ne valait pas un centime pour moi. Pour un rien, j'aurais tué un homme comme j'écrase une mouche en ce moment. Et pourtant, je vous jure que je ne suis pas cruel. Dans mon état normal, je passe pour être un bon camarade et je détourne la tête avec un frisson quand dans la cuisine on égorge un poulet . . . (248)

Les blessures et l'inconfort ne l'empêchent pas d'admirer ses chefs, les colonels Duchesne, Metzinger et François-Oscar de Négrier, qui deviennent tous des généraux d'armées. Le colonel de Négrier, estimé, admiré, redouté, ne badine pas avec la guerre et Chartrand, qui est son secrétaire, le juge en connaissance de cause:

> J'ai connu bien des généraux. Je n'en ai jamais rencontré comme de Négrier. Je le crois le plus fort général de l'armée française. (628)

Et comme Bou-Ahmena a retraité dans son désert au sud de Figuig, tout redevient beau:

> La lumière est si douce, l'air si pur, le désert si calme! (101, p. 142)

Chartrand profite de tous ses loisirs pour lire et écrire. Fort rudimentaire, sa bibliothèque le suit partout. Elle est constituée des livres d'ordre du régiment, de grammaires, de dictionnaires français et anglais, de dictionnaires historiques, de l'*Atlas* de

Drioux et Leroy, de la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, de cahiers de musique, de l'*Emile* de J.-J. Rousseau, des *Misérables* de Victor Hugo, des *Lettres écrites de France et d'Italie* de Paul-Louis Courier, de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* d'Adolphe Thiers, de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* de Paul Thureau-Dangin, du *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases, des *Maximes* de LaRochefoucauld, des *Caractères* de Vauvenargues, des *Textes latins* de Lhomond . . . Il est abonné à autant de journaux que le lui permet sa maigre solde —*L'Univers*, *Le Figaro*, *La France*: "On ne dit pas assez le plaisir, le bonheur que cause un journal, une lettre . . .". Et à Ras-el-Ma où les activités sont au calme plat:

> Je m'entretenais avec l'univers entier à l'aide de mes chères gazettes. (101, p. 263)

Hanté par le *Voyage autour de ma chambre* qu'avait publié Xavier de Maistre en 1795, Chartrand rassemble des blagues humoristiques sur la vie des campagnes, forme des projets pleins d'étoiles et rêve d'écrire un livre . . .

> Je suis malheureux, je crève de faim, je suis éreinté de fatigue et du climat. Je souffre du froid, de la soif, de la chaleur, de la société qui m'entoure . . . mais, consolation suprême, je ne m'ennuie . . . J'ai un but à pursuivre et ce but me stimule, me tient en haleine, m'accable d'espérances . . . (830, cahier 21, p. 29)

Une pointe de tendresse ramène fréquemment sa pensée au bercail vers ses parents qui habitent les Ecorres et qui ont foi en lui:

> Il y a mes vieux parents qui pleurent sur moi et qui seraient profondément atteints si la carrière que j'ai embrassée et qui sourit à leur coeur de Français n'était pas remplie par leur fils. (830, cahier 21, p. 29)

Quand le plus jeune de ses frères, Zéphirin, lui écrit, il insère dans chaque lettre un de ces *greenbacks* toujours très recherchés, billets de cinq dollars qui comblent de joie le malheureux qui ne gagne que vingt sous par jour:

> Sans un bon petit frère, je crois que je serais mort de misère . . . Je courais chez le changeur, puis chez le restaurateur et là comme je me bourrais d'un de ces gueuletons soignés! Manger à la gamelle, c'est beau et noble . . . dans les livres. (25)

Parfois on lui demande de rédiger des travaux sur l'art de faire la guerre, tel celui-ci sur la stratégie et les réflexes du combattant:

> Je suis arrivé à la conclusion bien arrêtée dans mon esprit que la fortification du champ de bataille est une faute grave . . . Sur le champ de bataille il faut combattre à découvert et jamais à l'abri. En effet, placez en face de l'ennemi un homme à découvert dans la plaine: le premier coup de feu lui arrête la respiration, accélère les battements de son coeur; à la deuxième balle, il serre nerveusement son arme . . . et vienne une troisième balle, notre homme est prêt à tout: son chef éprouvera même une certaine difficulté à l'empêcher de fondre sur l'ennemi.
>
> Par contre, placez le même homme derrière un parapet, la première balle lui fait baisser instinctivement la tête; à la deuxième, il s'affaisse au fond du fossé et, au moment de prendre l'offensive, son chef sera presque forcé de l'arracher de son abri. (830, cahier 21)

Un autre sujet lui tient à coeur, celui de l'accueil réservé aux Canadiens qui demandent à être admis dans l'armée française. Car son père, Breton, et sa mère, Normande, ne se doutent guère que leur fils fut forcé d'attendre cinq ans au service de sa mère-patrie pour oser se dire Français authentique:

> Un Français du Canada arrive en France . . . Il est traité comme un Anglais et est dirigé sur la légion étrangère . . . Le Canadien, pur de sang, pur de langue, avant d'être Anglais, était Normand, ou Breton, ou Picard . . . Jamais race conquise depuis bientôt deux siècles n'a montré plus

> d'ardeur à conserver son origine intacte de tout mélange. Dans certaines campagnes du Bas-Canada, des familles entières vivent et ont vécu sans entendre parler un mot d'anglais, sans même voir un Anglais. Dans les grandes villes où la population est mixte, le mariage entre Anglais et Français est une chose très rare . . . Il ne faudrait pas dire à un Canadien français qu'il est Anglais; cela serait peut-être dangereux pour celui qui l'oserait. Français, ils sont toujours, Français, ils veulent toujours être. Je suis convaincu que si les moyens de venir en France leur étaient facilités, des centaines d'hommes vigoureux viendraient chaque année grossir l'armée. Je le sais par les nombreuses lettres qui me sont adressées, Canadiens me demandant les moyens à employer pour venir dans l'armée française . . . (830, cahier 21)

Chartrand déplore le fait qu'il faille passer par New York pour venir en France – les Etats-Unis, pays du *Welcome*, hébergent tellement déjà de Canadiens français . . . Il suggère l'installation d'une ligne maritime directe entre Le Havre et Québec. Il propose aussi que soit accordée la naturalisation française à tout individu qui s'engage dans l'armée et, *a fortiori*, aux soldats canadiens qui signent un engagement volontaire de cinq ans.

Enfin, le 15 février 1881, Chartrand se fait naturaliser Français – condition *sine qua non* pour avancer en grades et devenir officier dans l'armée française. Du camp de Ras-el-Ma, il écrit le 30 août 1881 au ministre de la Guerre et lui demande de bien vouloir l'admettre à l'Ecole militaire d'infanterie de Saint-Maixent (Deux-Sèvres):

> Monsieur le Ministre,
>
> J'ai l'honneur de vous faire une demande que je vous supplie humblement de prendre en considération favorable. J'invoque en ma faveur: cinq ans de grade d'officier dans une armée étrangère, quatre ans de service en France dont deux comme sergent-major, une conduite que mes chefs ont daigné apprécier, mes notes sur ma tenue,

> mon instruction théorique et pratique, mon physique à l'épreuve des fatigues et du climat et, finalement, mon origine française qui me fait adorer le pays que je sers . . .
>
> Si vous l'exaucez, Monsieur le Ministre, vous aurez ajouté au cadre d'officiers un homme dont le zèle est sans bornes et le Canada sera fier de voir un de ses enfants, au service de son ancienne mère-patrie, y posséder l'épaulette. (830, cahier 21, p. 23–24)

Sa demande est agréée. Le programme de l'Ecole comprend trois volets: culture générale, instruction militaire et entraînement physique. Le cours de culture générale prépare l'étudiant au rôle militaire et social du futur sous-officier. L'instruction militaire développe le goût du risque, l'aptitude au commandement et apporte une formation pédagogique et de solides connaissances techniques qui serviront de base à une qualification ultérieure. Enfin, les étudiants sont soumis à un entraînement physique intensif fondé sur la pratique des sports de combat et des sports d'équipe. Saint-Maixent est le creuset – de même que les écoles de Saint-Cyr, Saumur, Fontainebleau et Polytechnique – de tous les officiers et sous-officiers d'active et de réserve d'infanterie de l'armée de terre. En fait, elle a donné la vie à plus de trois mille officiers en sept générations.

Tout en renouvelant pour cinq autres années son adhésion à la légion étrangère, Chartrand parvient à Saint-Maixent le 2 juillet 1882. Avec ses compagnons, il admire joyeusement la Sèvre-Niortaise, le pont qui la traverse, ainsi que l'immense place au centre de laquelle s'élève la statue du colonel Denfert-Rochereau, natif de Saint-Maixent.

> A gauche, une longue allée, très large, bordée de chênes taillés régulièrement, rappelle un peu les avenues de Versailles . . . (107, p. 21)

En face, l'hôtel du *Lion-Blanc* attire la clientèle par ses copieux repas. L'Ecole de Saint-Maixent, en vue de célébrer dignement la fête nationale des Français qui, depuis deux ans, avait lieu le 14 juillet pour commémorer la prise de la Bastille, offre à ses cinq cents étudiants le dîner que voici: Potage Perles du Japon /

Bouchées à la Reine / Poulet Marengo / Filet de boeuf au cresson / Pommes Château / Salade russe / Fromage trappiste / Tartes aux fruits et amandes / Vins fins / Café / Cognac / Tabac / Cigares.

Un jour, le fondateur et propriétaire de *La Patrie* – qui sera maire de Montréal en 1885 – Honoré Beaugrand, écrit au général Georges Boulanger, directeur de l'infanterie au ministère de la Guerre, qu'il avait rencontré précédemment à New York:

> J'ai à Saint-Maixent un vieux camarade canadien-français, engagé à la légion étrangère et qui a gagné ses galons d'adjudant dans la campagne du Sud-Oranais. Il est à faire ses douze mois d'école avant de passer officier et, si j'osais . . . je vous demanderais deux jours de congé pour qu'il vienne les passer avec moi à Paris. (844)

Boulanger lui répond aussitôt:

> Mon cher monsieur Beaugrand,
> Je désire tellement vous être agréable que je viens de trouver un moyen de vous permettre de serrer la main à votre jeune compatriote. Si vous voulez, je lui ferai donner une permission de quarante-huit heures. Il quitterait Saint-Maixent vendredi soir et serait tenu de rentrer à l'Ecole le lundi suivant au matin . . . Si cela vous va, répondez-moi de suite et écrivez à monsieur Chartrand de façon qu'il sache où vous trouver en arrivant à Paris le samedi matin. Je vous serre bien cordialement la main,
> Général Boulanger
> Mardi 25 juillet 1882. (844)

Saint-Maixent étant situé à quatre cents kilomètres au sud-ouest de Paris, Chartrand s'y rend en train – un voyage de quatre heures – et passe avec Beaugrand des moments mémorables. Beaugrand écrit:

> Nous taillâmes une bavette inénarrable; nous causâmes de la France, du Canada surtout d'où il

était parti depuis cinq ans, de Christin, d'Ernest Tremblay, son vieux camarade de chambrée. Et je le présentai au général . . . Le général m'a d'ailleurs dit qu'il avait reçu les meilleurs renseignements sur son compte . . . C'est un brave et bon officier qui représente dignement la nationalité canadienne dans les rangs de l'armée française . . (844)

Dans l'ardeur de la conversation, Beaugrand tire de sa poche un poème de Louis Fréchette et se met à le lire: "Vive la France!" L'émotion est réciproque et la voix nette de Beaugrand, son regard militaire, son talent d'orateur rendent éloquent le poème de celui que l'on considérait alors comme le plus grand poète canadien du XIXe siècle.

Quelques mois plus tard, au début de 1883, alors que le général Boulanger fait l'inspection de l'Ecole de Saint-Maixent, il y rencontre de nouveau Chartrand et lui parle aimablement des Canadiens qu'il aime beaucoup, de madame Hector Fabre, d'Adolphe Chapleau, d'Honoré Mercier, d'Honoré Beaugrand. Il le félicite de ses succès à l'Ecole, car Chartrand est promu 28e sur 486 étudiants.

Décoré des épaulettes de sous-lieutenant, Chartrand quitte Saint-Maixent pour se rendre à Bône (aujourd'hui 'Annaba), en Algérie, où il est affecté au 3e régiment de zouaves. Il a trente ans. Il souhaite faire campagne, car la solde est double et l'avancement en grade est plus assuré.

Comme *Le Canada* (859) de Québec mentionne sa nouvelle nomination, Joseph Marmette lui en fait parvenir un exemplaire et Chartrand l'en remercie:

> Ces petites choses flattent toujours agréablement la vanité d'un homme . . . Un petit détail m'a ennuyé: on m'y nomme Charland, ce qui n'est pas tout à fait la même chose . . . (832, n° 46)

Il en profite pour lui demander un exemplaire des *Machabées de la Nouvelle-France*. Car, malgré ses activités militaires, il se tient au courant des nouveautés littéraires canadiennes. Il demande à

Laurent-Olivier David son livre intitulé *Les Patriotes de 1837–1838*. Il remercie Alphonse Lusignan pour l'envoi de ses *Coups d'oeil et coups de plume*: "Mille mercis. Vous m'avez fait passer d'heureux moments . . .". Il écrit à Benjamin Sulte au sujet de son *Histoire des Canadiens français*: "L'immense plaisir que vous me feriez en m'envoyant votre livre . . ." et il lui confie:

> J'ai la tête dure et je me plonge quatre heures par jour dans les grammaires, lexicologies, traités de littérature. Et je lis, je lis, je lis! Il faudra bien, morbleu! que j'apprenne à écrire correctement . . . (830, cahier 21)

Il dévore les encyclopédies, les dictionnaires et consacre deux heures chaque jour à sonder Lhomond. Il exécute des travaux stylistiques en vue d'améliorer sa phraséologie. Non seulement cherche-t-il à perfectionner sa connaissance de la langue française, mais aussi celle des autres langues. Comme le dit Faucher de Saint-Maurice, Chartrand sait parler, non seulement le français et "l'anglais à merveille" (880, I, p. 103), mais encore l'allemand, l'espagnol, l'italien et quelques dialectes arabes. Il ne vivait jamais longtemps dans un endroit sans en assimiler les caractéristiques et le vocabulaire.

Un jour, une frégate anglaise entre dans le port de Philippeville (aujourd'hui Skikda). Comme de tout le régiment Chartrand est le seul officier de zouaves qui sache parler anglais, il rejoint la délégation envoyée à bord du navire et que les officiers anglais, en grande tenue, reçoivent avec une courtoisie muette qui se traduit par des poignées de mains, des saluts et des sourires contraints. Leur attitude change entièrement devant celui qui les comprend:

> Les marins anglais se mirent à me parler tous à la fois avec une cordialité très visible, étonnés et agréablement surpris d'entendre leur langue dans la bouche d'un officier de zouaves . . . J'ai été flatté de l'estime des marins anglais pour les marins français. Ils faisaient l'éloge des officiers, admiraient la beauté de nos navires, leur propreté, la discipline à bord, la hardiesse, la souplesse et les capacités d'hommes de mer de nos matelots.

> Ils concluaient en souriant que les marines militaires française et anglaise étaient les seules vraiment efficaces sur toutes les mers du globe . . . (276)

Pour ses écrits dans les revues et les journaux, Chartrand est quelque peu rémunéré. Monsieur E. Laillet, ingénieur minier de Madagascar et propriétaire de la revue *L'Expansion coloniale* de Paris, lui offre cinquante francs par article et le journal de Philippeville, *L'Algérien*, lui en donne douze: "Je commence à avoir de la besogne. Je ne la crains pas, je travaille quinze heures par jour . . .".

Il prend cependant le temps d'effeuiller la marguerite. Et bien que de son propre aveu: "L'amour est un dieu auquel j'ai beaucoup sacrifié . . ." (101, p. 91), pour la première fois, il éprouve le désir de se marier. Un camarade lui présente demoiselle Ernestine de Latour*, et ce fut le coup de foudre. Née à Grenade (Haute-Garonne), elle était la fille de Jeanne-Guillemette-Nanine Barincou et de Jean-Paul-Clément-Alexandre Latour (décédé), fils du marquis de Latour-Lanton de Saint-Gaudens.

Les fréquentations, pour chaleureuses qu'elles puissent être, ne sont pas longues. Déjà le 7 novembre 1883, le général Boulanger signe son autorisation de mariage:

> Mon cher Chartrand,
>
> Je m'empresse de vous informer que je viens de signer votre autorisation de mariage . . . Croyez, mon cher Chartrand, au plaisir que j'éprouve de pouvoir vous être agréable et recevez, avec mes sincères félicitations, l'expression de mes sentiments aussi affectueux que dévoués.
>
> Général Boulanger (830)

Une lettre de faire-part parvient bientôt aux parents et aux amis de France et du Canada:

* Née le 17 juin 1864, elle meurt le 19 juin 1932, à Ottawa, où elle habitait avec sa fille Paule, au 70 de la rue Henderson (871 et 937).

Monsieur Chartrand, propriétaire à Saint-Vincent-de-Paul, Comté Laval, Province de Québec, Canada, Amérique du Nord, a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils monsieur Joseph Chartrand, sous-lieutenent au 3e Régiment de Zouaves, à Bône (Algérie), avec mademoiselle Ernestine-Jeanne-Marguerite de Latour,

Saint-Vincent-de-Paul, le 1er décembre 1883.

Madame veuve de Latour, propriétaire à Grenade, Haute-Garonne, a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille mademoiselle Ernestine-Jeanne-Marguerite de Latour avec Monsieur Joseph Chartrand, sous-lieutenant au 3e Régiment de Zouaves, à Bône (Algérie),

Grenade (Haute-Garonne), le 1er décembre 1883.

Le mariage civil a lieu le vendredi 30 novembre 1883 et le mariage religieux, le lendemain samedi 1er décembre. A la réception, on boit les vins Château-Latour de la région Pauillac-Médoc, on chante, on s'amuse et l'on danse:

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu
Elle aurait arrosé l'Espagne!
Elle aurait grossi la Mer Noire!
Elle aurait dégelé le Pôle Nord!

Mais la Garonne n'a pas voulu
Lanturlu
Humilier les autres fleuves!

La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu
Quitter le pays de Gascogne . . .

Louis Fréchette et Louis Laframboise leur envoient de Montréal leurs souhaits de bonheur.

Le 17 février 1885, tout en décrivant les fêtes du mardi gras, Chartrand annonce une nouvelle sensationnelle:

> Le soleil éclaire la petite ville. La gaieté, vêtue de bariolages, court la plage et les rues . . . Les pavillons, les drapeaux, les oriflammes cosmopolites accrochés aux arbres, aux mâts, aux maisons claquent à la brise légère. Les cris, les lazzis, les dragées, les fleurs voltigent dans l'air . . . C'est l'ivresse du soleil, le délire du carnaval . . . Des tam-tams, des castagnettes, des mandolines, des tambourins, des casseroles font danser un tas de costumes hideux et gais . . . avalanche de joie, de gambades, de musique et de danse . . . Au dedans, le docteur attend le dénouement du drame. Le lendemain, de nombreuses lettres de faire-part annoncent aux amis l'heureuse naissance d'un bébé. La mère se portait bien, le père était tout guilleret, le docteur n'y pensait plus . . . (76)

On l'appelle Paule*. Elle se faufile bientôt dans bon nombre d'articles:

> Mon bébé est un ange, j'en conviens, mais un ange palpable, un ange qui se fait entendre, ça, croyez-m'en . . . (69)

De Philippeville, la famille déménage à Constantine, ville unique comme accident géographique:

> C'est une presqu'île rocheuse en forme d'éventail . . . tranchée à pic par un ravin de 400 pieds de profondeur au fond duquel coule, sous de sombres voûtes naturelles, le mystérieux Rhumel aux eaux jaunâtres . . . On y voit deux villes distinctes, la ville arabe et la ville européenne, séparées par l'artère principale . . . (82)

* Jeanne-Ernestine-Paule Chartrand de Latour (1885–1971). Elle a habité au 70 de la rue Henderson, à Ottawa, et plus tard l'avenue King-Edward. Dans ses dernières années, elle a déménagé à Sainte-Anne-de-Bellevue où demeurait son frère Gaston.

Chartrand éprouve une prédilection pour la rue Rohault-de-Fleury qu'il habite à Constantine. Il en parle souvent et invite ses amis à venir lui rendre visite:

> Dans le lointain s'élève la colonne Domrémont. Une petite pyramide, avec inscription, apprend aux passants que le général Domrémont fut coupé en deux, en 1837, par un boulet constantinois au bout de ma rue. Et puis à l'extrémité opposée le Père Valée, maréchal de France, revit au square n° Un dans une statue en pierre: il crie et brandit un sabre du bras droit. Je suis calme. Ces deux grands hommes me font . . . songer mélancoliquement que tout est beau dans la vie, même la mort . . . C'est égal, elle est bonne et belle, ma rue. Je vous la recommande. (69 et 558)

Le lieutenant des zouaves J.-D. Chartrand, instructeur à l'Ecole militaire de Saint-Hippolyte-du-Fort, avec son épouse Ernestine, sa fillette Paule et sa belle-mère, Nanine Barincou de Latour (fille du marquis de Latour de Saint-Gaudens) (Photo de 1887)

Tous les jours Chartrand se rend au fort Bellevue pour les manoeuvres militaires. Il dirige le travail des élèves caporaux et s'acquitte, en plus, de diverses fonctions: officier de tir, officier payeur, adjoint à l'habillement et porte-drapeau:

> Je porte le seul drapeau de l'armée qui soit orné de deux décorations: la croix de la Légion d'Honneur et la médaille militaire d'Italie. Il est en soie tricolore, rectangulaire et frangé d'or. La hampe qui le soutient est surmontée d'une lance dorée . . .
> Pour un jour de revue, ma compagnie va chercher le drapeau chez le colonel qui en a le dépôt. Le lieutenant et deux sous-officiers forment escorte. La cérémonie de cette remise est particulièrement émouvante.
> Aussitôt que paraît le drapeau, tout le monde présente les armes; les clairons, les tambours et la musique font un glorieux tam-tam. Tous frémissent alors, car c'est le moment; puis, en route pour la caserne.
> Le long du chemin, musique des plus joyeuses. Arrivé au quartier, dans un silence solennel, le drapeau sort du rang, le colonel et le régiment lui présentent les armes et on refrémit en choeur. Après la revue, même cérémonie qu'avant . . . Il n'y a pas à dire, c'est beau . . . (68 et 274)

Comme la France doit veiller sur ses missions au Cambodge et ses protectorats sur l'Annam et la Cochinchine, voilà que se réalise enfin le rêve que caressait Chartrand d'aller au Tonkin. Après une longue traversée de l'Océan Indien, sur le *Canada* de la compagnie transatlantique, le 3e régiment de zouaves débarque à Hanoï en juin 1885. Le premier bataillon reçoit l'ordre d'escorter immédiatement le général en chef dans sa visite officielle au souverain d'Annam. L'effectif du petit corps expéditionnaire – 1 150 hommes – comprend deux compagnies de zouaves, une compagnie de chasseurs à pieds, une compagnie de marine et une demi-batterie d'artillerie de montagne. A quatre heures du matin, le 1er juillet 1885, sous le commandement de Metzinger, on se met en route pour Huê avec quatre jours de vivres sur le sac. Quelle chance! Quelle belle occasion de voir du

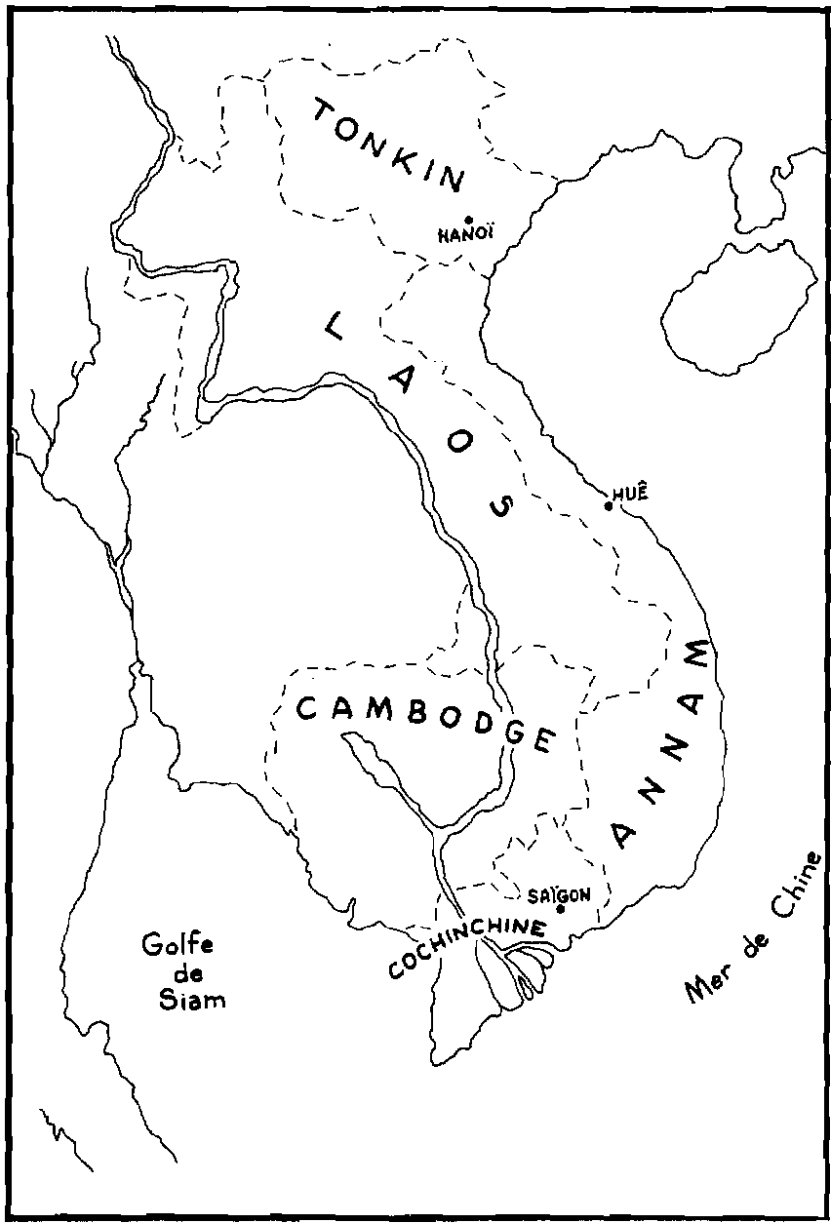
nouveau! Mais aussi quelle misère! Le pays est coupé de rizières, couvert de bois de bambou, sillonné de mauvaises routes très fatigantes pour la marche. Et l'on est dans la saison la plus chaude de l'année . . .

En arrivant à Huê, capitale de l'Annam, impossible de voir le roi ou le régent, ou leur représentant. On s'installe dans la citadelle construite par le colonel français Olivier en 1795, d'après le système Vauban. Le général De Courcy loge à la Légation française, mais il a des doutes sur la bonne foi du régent. Tout le monde est sur le qui-vive.

> A une heure du matin, des masses nombreuses manoeuvrent aux environs avec des allures suspectes . . . Nous voilà aux prises avec plus de 30 000 hommes. Heureusement, ce sont de très mauvaises troupes. L'ennemi s'entasse au centre du quadrilatère et là, comme un troupeau de moutons, reçoit les feux de salves qui y font grand carnage. Au jour, le combat cesse. Les assaillants s'enfuient en désordre. Chez nous, dix hommes et deux officiers sont tués et soixante, blessés. Chez les Annamites, quinze cents cadavres jonchent les terre-pleins. (77)

Le général pouvait télégraphier au ministre de la Guerre et lui dire que *tout allait bien*. Commentaire cynique . . . Chartrand est blessé. Mais le bataillon est joyeux au retour du Tonkin. La discipline avait été parfaite. Malgré les trésors de la citadelle comprenant dix millions de barres d'argent, des meubles d'or, des bijoux, aucune dégradation ne fut faite au palais du roi. Car les zouaves, braves pendant le combat, sont disciplinés après la victoire. On rêve d'un galon, ou d'une croix . . . Qui sait? . . .

Concurremment à sa carrière militaire, la carrière littéraire de Chartrand se poursuit avec succès. Le manuscrit des *Expéditions autour de ma tente*, publié par tranches en 1884 dans le *Supplément musical et littéraire* de *La Patrie* sous le titre "Voyages autour de ma tente", est prêt pour l'édition. Chartrand se rend donc à Paris, descend à l'Hôtel de Bade et rencontre Hector Fabre qui l'accompagne chez Plon. Dans une lettre à Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie* et maire de Montréal, Chartrand narre l'entrevue:


TONKIN
HANOÏ
LAOS
HUÊ
CAMBODGE
ANNAM
SAÏGON
COCHINCHINE
Golfe
de
Siam
Mer de Chine

> Mon cher Beaugrand,
> Plon va imprimer mes "Voyages", mais à une condition . . . Il veut se créer un public français, canadien et américain et voudrait qu'avec vos immenses moyens de publiciste, vous lui répondiez de l'écoulement de mille exemplaires de mon livre sur le marché canadien. Il donne ordinairement 25 pour cent, mais il vous en donnerait 30 pour cent et s'engagerait à toujours vous prendre comme représentant à l'avenir en Amérique. (830, cahier 21, p. 70—72)

Fabre s'occupera du marché de Québec grâce à son hebdomadaire *Paris-Canada*, le docteur Louis-J. Martel, député du Maine à Lewiston, écoulera une centaine d'exemplaires au moyen du *Messager* et Félix Chartrand, un sien parent, en placera tout autant à Chicago:

> Il s'agit d'une immense combinaison dans laquelle on pourra à l'avenir forcer l'écoulement sur le marché canadien et américain de toutes les oeuvres de nos compatriotes . . . Si mon bouquin réussit dans ces conditions, Plon imprimera toutes les oeuvres de nos compatriotes. Il vous en confiera le marché américain et lui se chargera de la publicité européenne. (830)

Francisque Sarcey, critique au *Temps* de Paris, reçoit Chartrand à bras ouverts. Il accepte de faire la critique de son oeuvre en laquelle il voit un style un peu exotique, mais beaucoup d'esprit, de l'entrain, de la gaieté, de l'humour. Chartrand en est transporté et, tremblant, il embrasse ce brave Sarcey . . .

Le contrat est signé le 5 juin 1886:

> Entre M. Chartrand, sous-lieutenant porte-drapeau au 3e régiment de zouaves à Constantine et MM. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10 rue Garancière, Paris, un volume in-18 jésus de 8 feuilles environ.
> Tirage de 1600 exemplaires à 200 francs 95 centimes la feuille.
> Frais de publication: 500 francs, Chartrand.

> Surplus: Plon, Nourrit et Cie.
> Plon, Nourrit et Cie rentrent dans leurs avances d'abord; ensuite, Chartrand.
> Puis, les bénéfices sont partagés: 1/3 à l'auteur, 2/3 aux éditeurs.
> 25 exemplaires seront donnés à Chartrand. (830)

Entre temps, le 25 août 1886, *La Patrie* de Montréal publie l'entrefilet suivant:

> Nous avons le plaisir d'annoncer à nos amis que notre collaborateur et ami, monsieur Chartrand, sous-lieutenant au 3e Zouaves, vient d'être nommé officier-instructeur à l'Ecole militaire préparatoire de Saint-Hippolyte-du-Fort, département du Gard (France). Nous ne pouvons que féliciter notre compatriote, M. Chartrand, de l'honneur qui lui est conféré. Les officiers instructeurs des écoles sont choisis parmi les officiers les plus distingués de l'armée française et il faut des aptitudes de premier ordre pour être appelé à ces fonctions.

Transféré des Zouaves, il quitte donc l'Algérie avec sa famille pour rentrer en France. Le 31 décembre 1886, il est promu lieutenant, après neuf ans de service quand on en demande généralement quinze. Pendant quatre ans, de 1886 à 1890, à Saint-Hippolyte-du-Fort, il enseigne la topographie, la fortification, le tir, l'escrime, la législation et l'alpinisme. Faucher de Saint-Maurice dira de lui:

> Isolé dans les Cévennes, il enseigne le rude métier des armes et il emploie ses loisirs à écrire des ouvrages qui ont du succès en France. (880)

A la fin de ce stage, on lui décerne les palmes académiques.

En mars 1887, *Expéditions autour de ma tente, Boutades militaires* (101) paraît sous le pseudonyme de Ch. des Ecorres. Le succès est immédiat et la presse militaire vante cet agréable et spirituel écrivain. Le volume se vend trois francs cinquante et, en quelques années, une dizaine d'éditions se suc-

cèdent à Paris. Au Canada, le livre est offert à soixante-quinze sous à la librairie Sainte-Henriette de Montréal. Malgré la diffusion au Canada et les nombreuses éditions à Paris, les exemplaires sont devenus rares. On en trouve deux au Canada: à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa et à la salle Gagnon de la Bibliothèque municipale de Montréal.

L'auteur déclare dans la préface: "Le titre dit assez que je veux imiter Xavier de Maistre!". Chacun des trente chapitres est un prétexte pour raconter une infinité de choses se rapportant à la vie du légionnaire d'Afrique. Il s'agit d'une littérature qui se situe à mi-chemin entre la littérature de conscience et la littérature d'esprit et qui place Chartrand dans une position d'avant-garde.

> En toute chose, je cherche la note psychologique, le tréfonds, le sentiment vrai derrière le coeur humain. (459)

Bref, on le lit et on l'aime. En décembre 1887, au cours d'un voyage à Paris, il renoue amitié avec Fréchette:

> J'arrive d'un voyage à Paris . . . Je savais bien que le monde littéraire avait accueilli son dernier livre *La Légende d'un peuple* avec une admiration bien justifiée, mais je fus ébloui de son immense succès. Pendant mes huit jours à Paris, Fréchette et moi – dans son orbite – nous fûmes ballotés de banquets en dîners, de dîners en visites, de visites en conférences. Partout des ovations, partout de l'enthousiasme. Et partout, les bras s'ouvraient, les louanges pleuvaient et notre cher compatriote rentrait chez lui heureux, fatigué, mais fier de ses légitimes succès. C'était vraiment prodigieux. (106)

C'est ainsi qu'il rencontre à Paris Hector Fabre, Gustave-A. Drolet, Emile Augier, Louis Ulbach, François Coppée, Leconte de l'Isle, Xavier Marmier, Théodore de Banville, Augustin Dubail, Paul de Cazes, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique du Québec, l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de la province de Québec, et Jules Claretie, président de la Société des Gens de Lettres de France, qui en profite pour

demander à Fréchette une traduction en vers du *King Lear* de Shakespeare. Chartrand lie aussi connaissance avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain qui s'intéresse à ce moment-là à l'histoire des Acadiens. Casgrain lui confie qu'il a découvert un immense trésor chez un descendant du maréchal de Lévis, mais il le prie de ne point divulguer ce secret car il veut le livrer lui-même à ses compatriotes en temps et lieu: ce sera la *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, éditée en douze volumes et publiée à Montréal et à Québec de 1889 à 1895. Maintes fois tous ces écrivains se rencontrent *Chez Brébant*, le célèbre restaurateur des boulevards parisiens.

Fréchette est fier de son compatriote Joseph-Damase Chartrand:

> Sa belle tête à la fois énergique et douce, sa physionomie vive et intelligente où le cachet du pays est si fortement empreint, sa belle tournure militaire sous le pittoresque uniforme d'officier de zouaves, tout dénote en lui l'homme d'élite et je ne fus pas surpris de le voir acclamé un jour, par la foule, au coin de la rue de la Paix et de l'avenue de l'Opéra . . . (885)

En effet, Chartrand se promenait un jour avec Louis Fréchette et Gustave-A. Drolet. Il portait l'élégante tenue d'officier de zouave algérien qui représente l'idéal de la bravoure et du courage: beau dolman tout noir, à brandebourgs avec boutons à boules dorées, manches galonnées jusqu'aux épaules, culottes immenses, bouffantes, d'un beau drap garance avec bandes de soie noire sur les coutures, tout un poème – aujourd'hui costume de mascarade. Bientôt, l'admiration des Parisiens éclate. La foule entoure nos amis en criant: "Vive l'armée! Vive les zouaves! Vive l'officier des zouaves!!!"

De retour à Saint-Hippolyte-du-Fort, Chartrand, seul avec ses souvenirs, se remémore la rencontre avec ses compatriotes canadiens:

> En entrant au bercail, au sein de la petite famille que je me suis créée en France, je fus saisi d'une nostalgie profonde . . . J'étais encore tout ému

> du cordial accueil que j'avais reçu des miens à Paris; je me souvenais de leurs gracieuses paroles, des poignées de mains toutes canadiennes avec lesquelles nous nous étions séparés. Et ici, le soir, pendant que tous reposaient, qu'une pluie battante tombait, monotone, sur mes carreaux, je songeais, en fumant la pipe des réflexions, à tous ceux que j'ai laissés là-bas, à mes bons amis, à mes anciens lecteurs à qui je faisais part autrefois de mes petits souvenirs. (108)

Car, en dépit de ses succès littéraires, de son récent mariage et de ses multiples occupations, Chartrand ne peut s'empêcher d'avoir la nostalgie de son pays natal. Il écrit à Fréchette:

> J'ai lu votre poésie *1870*, petit chef-d'oeuvre de patriotisme . . . Mais, malgré le monde de sentiments remués chez moi par cette poésie, je crois qu'il ne faut donner à la France qu'un dévouement passager et non y consacrer comme moi sa vie entière. Hélas! je commense à voir que les succès et les honneurs ne remplacent nulle part la patrie absente. Je deviendrai probablement colonel ici si je ne suis pas tué en route, mais j'aurai toujours le regret de ne pas être au service de mon pays . . . (830)

Aussi entreprend-il des démarches auprès de son colonel en vue d'être libéré de ses tâches, le temps d'une traversée au Canada:

> Mon Colonel,
>
> J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le général en chef daigna me féliciter vivement sur mes bonnes notes otenues à Saint-Maixent. Il me parla longuement de mon pays de naissance, le Canada, auquel il semble s'intéresser beaucoup, me questionna sur plusieurs choses de ce pays et promit de me faire accorder un congé avec solde entière dans le cas où je désirerais aller au Canada, à condition de fournir un travail quelconque . . . (830, cahier 21, p. 47)

Ce travail révélera quelque peu la pensée politique des amis de Chartrand, fortement nationalistes:

> M. Chapleau, ministre fédéral, l'honorable Taillon, premier ministre, M. Beaugrand, maire de Montréal et propriétaire du plus important journal français du Canada, le commissaire général du Canada à Paris M. Fabre, M. Hébrard, sénateur et directeur du *Temps*, M. Francisque Sarcey . . . et moi, nous croyons tous que le Canada sera indépendant avant dix ans et nous préparons d'une manière occulte une prochaine alliance avec la France . . . Tous mes amis, occupant une haute position politique dans mon pays de naissance, m'ont fait des avances pour une position dans l'armée qui sera créée au Canada une fois notre indépendance déclarée. Je me réserve de contribuer alors, autant que mes humbles forces le permettent, à une alliance offensive et défensive avec notre ancienne mère-patrie que je continuerai toujours à servir. (830)

Le vent soufflait déjà dans les voiles du Québec libre et l'on se berçait d'illusions des deux côtés de l'Atlantique . . . Honoré Mercier popularise l'expression *province française du Québec.* Il invente le slogan *autonomie provinciale* qu'utilisera cinquante ans plus tard Maurice LeNoblet Duplessis dans ses campagnes électorales.

Et voilà que le 25 mars 1888, à l'âge de trente-six ans, après avoir perdu un deuxième enfant, Chartrand a le bonheur d'avoir un fils, Gaston*. Le papa est fier de sa famille, de sa maison et il invite ses compatriotes qui viendront voir l'exposition universelle de Paris à le visiter:

> Si quelques-uns d'entre vous viennent en France à l'exposition de 1889, rappelez-vous qu'il y a dans le midi, à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), un des vôtres qui a toujours les bras grands ouverts pour vous embrasser . . . (150)

* Jean-Joseph-Gaston-Fernand Chartrand, de Sainte-Anne-de-Bellevue, dont l'épouse, Suzanne-Berthe Mairet, est originaire de Troyes en Champagne. Ils auront une une fille, Muguette (dame Guy Brunet).

Il leur chante sur tous les tons: "Les Cévennes sont des montagnes hospitalières . . . Saint-Hippolyte-du-Fort est une belle petite ville!" Ancienne forteresse d'un peu plus de 4 000 habitants, elle est captivante à visiter à cause de ses vieilles rues sans nom, étroites et tortueuses. Les maisons sont imposantes avec leurs rampes d'escaliers en fer forgé, leurs balcons tout ciselés, leurs larges corridors, leurs immenses foyers dans chaque pièce. Bref, une orgie de pierres et de fer. Et lorsqu'il reçoit des amis de l'extérieur, comme Faucher de Saint-Maurice ou Honoré Mercier, Chartrand les avertit: "Vous allez dormir dans le lit de La Pérouse!" (186), car sa maison avait appartenu autrefois au célèbre navigateur français du XVIIIe siècle.

En février 1889 paraît le second ouvrage de Chartrand, *Saint-Maixent, Souvenirs d'école militaire* (107). L'éditeur Henri Charles-Lavauzelle distribue un bulletin publicitaire égayé de plusieurs illustrations:

> Saint-Cyr, Polytechnique, Saumur, Fontainebleau, en un mot, "tous nos bahuts militaires" ont depuis longtemps leur histoire imprimée sur beau vélin et illustrée par des crayons habiles; seul, Saint-Maixent n'avait jusqu'ici trouvé, parmi les sept générations d'officiers sortis de son sein, personne qui, par devoir ou par reconnaissance, ait voulu s'imposer la tâche de faire connaître au public cette pépinière de nos généraux de l'avenir. Enfin, cette lacune est comblée. Saint-Maixent a son chroniqueur. Son histoire sera entre les mains de trois mille officiers qui attendent ce livre avec une impatience bien naturelle. Saint-Maixent est au sac ce que Saumur est à l'éperon: un paradis quand on l'espère, un enfer quand on y est et un bon souvenir quand on en est sorti . . . par la bonne porte.
> Oeuvre consciencieuse, écrite avec humour par un philosophe plus indulgent que sévère et plutôt porté à la gaieté qu'à la tristesse. (830)

Le livre, qui comporte dix-sept chapitres, a l'heur de plaire. Louis Fréchette en est impressionné, surtout du fait que la préface soit signée par Théo-Critt, pseudonyme de Théodore Cahu, le célèbre chroniqueur de *L'Evénement* de Paris:

> Enfin! Voilà qui est parfait. Désormais Saint-Maixent est un pays connu, étiqueté, classé. Lorsqu'un brave officier, un peu bedonnant, poivre et sel, la moustache hérissée, dira: "Quand j'étais à Saint-Maixent . . ." il ne verra plus autour de lui la jeunesse irrespectueuse sourire et demander: "Saint-Maixent? Qu'est-ce que c'est, cela? . . ."
> Non. Chacun saura maintenant que Saint-Maixent est le creuset d'où sortent brillants, joyeux, pimpants . . . la moitié de cette superbe phalange

> d'officiers dont le dévouement et l'abnégation, la bravoure et l'entrain ne sont plus à citer. (107, p. iii–iv)

Dès le début du livre, Chartand s'empare de son auditoire:

> Mon cher camarade,
>
> Prends ce livre sans arrière-pensée ni parti pris. Tu n'y trouveras ni style, ni rhétorique.
>
> Mais si tu veux nous y examinerons ensemble le petit côté des choses, simplement, sans amertume, en philosophes, comme des hommes dont les illusions les plus vives se sont quelque peu déchirées aux ronces de la réalité. (107, p. 9)

Le but du livre est d'amuser:

> J'ai voulu écrire un livre gai . . . raviver chez mes camarades des souvenirs qui les fassent un peu sourire . . . Je me suis efforcé de dire le plus gaiement possible les mille petites tracasseries qui viennent assaillir un élève-officier dans une école militaire. (191)

Or, non seulement amuse-t-il, mais en passant en revue sous une forme plaisante l'existence du soldat, il dit de grandes vérités. Comme le souligne Dumont dans *Le Monde illustré*: "Chartrand préconise l'union, l'amitié, la fraternité à tous les officiers sortis des diverses écoles militaires de France: Saint-Cyr, Saumur, Saint-Maixent . . ." (874), car il existe une rivalité entre les différentes écoles, un certain snobisme qui discrédite les unes au profit des autres. On se doute bien que l'école de Saint-Maixent soit située quelque part entre "Tombouctou, Batignolles et Gibraltar", mais bien peu connaissent exactement sa longitude et sa latitude. Le livre de Chartrand arrive à point.

Quelque soixante dessins humoristiques sont exécutés à l'encre de Chine par le sous-lieutenant Eychenne, sous le pseudonyme de Baïonnette, et par Ab. Astier, professeur de dessin à Saint-Maixent. Les dessins occupent tantôt toute la page, tantôt une partie seulement et chaque première lettre du premier mot des chapitres est ornementée, comme c'était la mode à l'époque.

Page frontispice de SAINT-MAIXENT, SOUVENIRS D'ECOLE MILITAIRE

En France, *Saint-Maixent, Souvenirs d'école militaire* se vend trois francs, puis trois francs cinquante. La librairie Filteau, rue Buade, à Québec, l'offre à soixante-quinze sous, ainsi qu'à Montréal, aux librairies Sainte-Henriette et Beauchemin. Des droits d'auteur de 10 pour cent sont versés à Chartrand et, à chaque tirage, dix exemplaires lui sont remis. Déjà, en 1890, on en est à la dixième édition. Malgré ces éditions successives, il ne reste au Canada que deux exemplaires: à l'université Laval de Québec et à la Bibliothèque nationale du Québec, à Montréal.

A cette époque, Chartrand est aussi l'auteur d'une "Etude sommaire sur les cadres de l'infanterie" (153), publiée dans *La Revue d'Infanterie* de Paris, sous le pseudonyme de X***. Il y passe en revue tous les grades de la hiérarchie militaire et souligne l'importance de chacun, tout en suggérant d'en supprimer quelques-uns. L'ancienneté, selon Chartrand, ne devrait pas constituer un droit à l'avancement. Au contraire, l'avancement devrait être exclusivement dû et réservé au choix, à la suite de concours et d'examens. Les blessures et les actes de bravoure devraient être récompensés par des décorations – c'est la raison d'être de la Légion d'Honneur – mais jamais par de l'avancement. Les lieutenants, les capitaines, les commandants et les chefs de bataillon pourraient concourir pour les grades supérieurs, mais le choix des colonels et des généraux doit demeurer la prérogative exclusive de la Commission supérieure de la Guerre, présidée par le ministre.

Quant aux responsabilités administratives, Chartrand préconise la décentralisation. La comptabilité devrait se faire par bataillon: non pas par des officiers chargés de l'instruction militaire, mais par des fonctionnaires comptables appartenant à un corps administratif unique pour toute l'armée. Il va même jusqu'à dire:

> Nous sommes d'opinion qu'il conviendrait de supprimer les chasseurs à pied . . ., leur rôle actuel dans la mobilisation nous semble superflu, leur uniforme jette même une note discordante dans le grand concert militaire. Nos zouaves mêmes ne trouvent plus grâce à nos yeux et, s'ils ont une raison d'être, elle résiderait dans le prestige qu'ils imposent aux indigènes de l'Algérie.

> Mais ce prestige . . . n'a aucune raison d'être en France, où une seule catégorie de troupe suffit amplement pour parer aux exigences d'une guerre continentale. (153, p. 56)

Toujours, en toute occasion, Chartrand dit courageusement sa pensée. Ainsi reproche-t-il au Canada de n'avoir point participé, en 1889, à l'exposition universelle de Paris, la Ville-Lumière:

> Il aurait été de notre intérêt de nous présenter bravement sur le terrain des luttes commerciales . . . (221, p. 657)

Car, seul un petit canot d'écorce jette sa note canadienne et exotique parmi tant d'immenses et brillants étalages:

> Je venais de quitter le wigwam du peau-rouge et j'allais retourner sur mes pas quand un minuscule canot d'écorce aux formes sveltes, à la proue arrondie, attire mon attention et réveille chez moi tout un passé de canotage avec chansons canadiennes, parties de chasse, visions lointaines de voyageurs traversant la rivière des Prairies, toute mon enfance me revenant dans une émotion qui me faisait galoper le coeur au pas de charge. (200)

De plus en plus, Chartrand souffre d'attaques de nostalgie que seuls comprendront ceux qui sont absents de leur pays depuis quelque quinze ans. Aussi est-il heureux lorsque son ami d'antan, Ernest Tremblay, avec lequel il avait fait ses premières armes dans le journalisme, vient passer "quatre beaux jours" avec lui:

> Je ne me possédais plus de joie . . . J'accours à Nîmes, Tremblay m'y attendait. Après les premiers épanchements, nous nous surprenons à nous examiner mutuellement. Hélas! l'âge nous a un peu marqués . . . Ce qui n'a pas changé, c'est notre coeur et, après une minute de conversation, il nous semblait à tous deux que nous nous étions quittés hier. (186)

De semblables sentiments sont exprimés dans une lettre à Casimir Villeneuve, un de ses amis, journaliste à New York:

> J'irai en Amérique en 1890 et dis bien à nos compatriotes de New York que je les aime tous, que je sympathise avec eux dans leurs efforts pour maintenir intact le prestige de leur nationalité et qu'à mon passage à New York je serai fier et heureux de leur serrer la main . . . (830, cahier 24, p. 15)

Ses compatriotes le lui rendent bien. Faucher de Saint-Maurice évoque ainsi sa présence:

> Le lieutenant de zouaves Chartrand est là. Sa pipe est bourrée de bon tabac canadien, son verre n'est pas vide et nous causons de deux choses que tout Canadien français chérit bien: nous parlons de l'ancienne et de la nouvelle France. Chartrand est un soldat comme on les aime chez nous. Taille au-dessus de la moyenne et bien proportionnée, l'oeil ferme sous le regard d'autrui, la parole chaude, le coeur aussi, il est le type de l'homme du nord. C'est probablement pour cela qu'on le tient constamment en garnison dans le midi. D'ailleurs, cela ne lui fait ni chaud ni froid. Il aime son métier. (880, p. 99)

Au cours d'un voyage en train, Faucher de Saint-Maurice est fasciné par les commentaires de Chartrand, alors qu'ils traversent la campagne française méridionale:

> Il m'explique avec la plus grande des patiences tout ce qui défile sous nos yeux. Langlade – un vieux nom acadien – nous donne, me dit-il, les meilleurs vins du midi. A Noyes, on retrouve de belles mosaïques et un aqueduc romain; à Congéniès, travaille en paix un caravansérail de sectaires. Les quakers, les méthodistes, les kinchistes, les dissidents de toutes dénominations vivent

> là dans le plus parfait des communismes. A Sommières existe encore une partie d'un pont romain; aux environs, la charrue ramène à la lumière de vieux vases, des monnaies romaines, mêlés à des reliques de l'ancienne Gaule. Ici, eurent lieu les plus tristes scènes de la guerre de religion. A Aubais, nous saluons un vieux château presque intact . . . (880, p. 151)

Puis, en octobre 1889, le président de la Société des Gens de Lettres de France, Jules Claretie, invite Chartrand à devenir membre adhérent de la Société, créée en 1838 pour défendre les intérêts des écrivains. Claretie avait toujours été sympathique aux Canadiens français, à Marmette, à Louis Fréchette. Chartrand lui écrit:

> Je vous remercie bien cordialement de l'honneur que vous me faites en vous offrant pour être un de mes parrains auprès de la Société des Gens de Lettres dont vous êtes le président . . . (830, cahier 24)

Le Canada ne reste pas en deça. Alors que Laurent-Olivier David prend le siège laissé vacant à la présidence de la Société royale du Canada par la mort de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, "des diplômes d'honneur sont conférés en 1890 à madame Raoul Dandurand, au lieutenant J.-D. Chartrand et à l'abbé Auguste Gosselin" (951), proposition soumise par Joseph Marmette et appuyée par Félix-Gabriel Marchand.

Et voilà qu'en 1890, Chartrand est promu lieutenant au 161e régiment d'infanterie dans les Alpes-Maritimes. Il quitte Saint-Hippolyte-du-Fort avec sa famille et déménage à Nice. Il est bientôt invité aux cérémonies du sixième centenaire de la Faculté de Montpellier, en tant que publiciste, mais il n'apprend qu'après coup que les universités canadiennes y avaient envoyé des délégués:

> Je m'étais ainsi trouvé dans une ville en même temps que quelques-uns de mes compatriotes et je n'étais pas allé leur serrer la main et les inviter

Joseph Chartrand, lieutenant au 161e régiment d'infanterie à Menton, dans les Alpes-Maritimes.

> à venir se reposer un peu ici chez moi. Je ne me pardonnerai jamais pareille négligence. Si les chers compatriotes qui étaient à Montpellier dans la nuit du 23 mai lisent ces lignes par hasard, qu'ils veulent bien accepter mes excuses et être convaincus que si j'avais su leur présence, je ne les aurais pas laissés repasser l'Atlantique sans les avoir amenés manger chez moi le pain et le sel de mon hospitalité. (228)

Car son hospitalité est sans bornes et rien ne lui fait plus plaisir que de recevoir des visiteurs du Canada.

Un jour, Honoré Mercier, chef du parti national québécois, envoie à madame Chartrand, qui avait hébergé son enfant pendant une tournée européenne, son portrait ainsi dédicacé:

> A madame J.-D. Chartrand, l'excellente compagne d'un compatriote qui fait honneur en France à notre chère patrie, la province de Québec, Canada. 13 avril 1891.

Peu de temps après, Mercier, en revenant de Rome, avertit Chartrand de son passage à Nice avec tous les membres de la législature de Québec. Affolement dans la maison au numéro 8 de la rue Papon: le portrait du premier ministre, hélas!, on l'avait égaré! Mercier ne put donc s'admirer à la place d'honneur dans le salon niçois, mais qu'importe! il se plaît en la compagnie de Chartrand qui l'attend, à sept heures du matin, avenue de la Gare. Chartrand prie "le premier président de la République canadienne" et toute la délégation de bien vouloir lui faire l'honneur d'accepter une coupe de champagne sous son toit. Mercier choque son verre contre celui de Chartrand, le boit et le brise en disant: "Personne ne doit, à l'avenir, y boire!"

Chartrand accompagne ensuite ses amis jusqu'à Cannes:

> Dans le train, la gaieté est débordante, nous devisons joyeusement. Chacun y va de sa chanson. J'oublie que je suis en Provence, je me crois aux

> Ecorres au milieu d'une de ces réunions canadiennes si franches, si gaies, où l'on s'amuse si bien sans arrière-pensée: *En roulant ma boule* . . Tout le monde chante en choeur et, en terminant, on a bien voulu me dire que j'étais toujours resté Canadien puisque je n'avais pas oublié nos si naïfs et si suaves chants populaires . . . Oui, mes bons amis, sachez-le, on reste toujours Canadien. On ne se sent vraiment chez soi qu'au milieu de ceux avec qui on est né. La patrie, c'est notre village, notre clocher, notre curé, notre voisin, nos parents, nos amis. (278)

De plus en plus, le mal du pays le tourmente. Pourtant, sa patrie d'élection lui décerne médailles et rubans. A la Légion étrangère, on lui avait déjà octroyé la médaille de l'ordre du Nicham-Iftikar. Et voilà que, le 14 juillet 1891, lui est offerte la plus belle étoile qui brille au firmament de la vie de tout soldat, la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, en reconnaissance de ses quatorze années vécues au service de la France et de ses blessures au Tonkin et dans le Sud-Oranais. Depuis près de trois cents ans que le Canada a été colonisé par les Français, Joseph-Damase Chartrand est le premier Canadien à être officier dans l'armée française et le premier à devenir Chevalier de la Légion d'Honneur.

Tout le long du littoral méditerranéen, dans les Alpes-Maritimes, les forts s'échelonnent prêts à défendre Nice en cas d'attaques: fort de la Tête de Chien, fort de la Corniche, fort du Barbonnet. Sur ces hauteurs, il fait un froid terrible. La neige recouvre tout et la bise est glaciale:

> J'habite la France et l'Algérie depuis près de quinze ans et j'affirme que je n'ai jamais souffert du froid au Canada autant que dans ces deux pays. (248)

Chartrand est le lieutenant du 27e bataillon des Chasseurs Alpins et, dans les Alpes-Maritimes, ces militaires ont la réputation d'être agiles comme des chamois:

> A la première alerte, je dois courir avec cent hommes à Menton pour couvrir un tunnel, à deux kilomètres de la frontière italienne. Je suis donc en ce moment aux premières loges pour recevoir et envoyer des coups de fusil. C'est un grand honneur dont je suis tout particulièrement fier . . . (247)

En cette année de 1892, Chartrand collabore activement à *La Patrie* de Montréal et à *L'Electeur* de Québec. Il publie aussi à Paris sous le pseudonyme de Lieutenant des Ecorres une *Etude sommaire sur les écoles militaires préparatoires* (292). Ces écoles sont chargées d'instruire les fils de militaires, âgés de treize à dix-huit ans, qu'on appelle "les enfants de troupe". Par règlement ministériel, la carrière de ces enfants était limitée aux simples positions de sous-officiers. Chartrand proteste contre ce décret et suggère d'élargir le programme d'enseignement pour le rendre comparable à celui qui se donne dans la vie civile, de créer des entrées payantes en faveur des bourgeois qui désireraient y placer leurs enfants et d'établir un classement de fin d'études. Non seulement Chartrand énumère les problèmes, mais il apporte des solutions.

Malgré ses nombreuses occupations, il rêve du Canada:

> Je suis en proie à un de ces accès de nostalgie noire qui empoigne un homme sans rime ni raison, l'étreint, l'étouffe, le broie, le laissant inerte et sans force en face d'un présent qui a son charme, d'un avenir parsemé d'espérances et d'un passé où fourmillent mille souvenirs hérissés de joies et de tristesses . . .
> Et d'où me vient aujourd'hui ce détachement dédaigneux de tout ce qui m'intéresse habituellement? Mon Dieu, c'est bien simple: je m'ennuie du Canada, de mon cher pays où la verdure est si verte, les rivières si fraîches, si limpides, si vastes et si profondes, où les hivers sont si froids, si blancs et si longs . . . (218)

Il écrit à l'un de ses amis, Georges-A. Dumont, propriétaire de la librairie Sainte-Henriette à Montréal et auteur des *Loisirs d'un homme du peuple* (1888):

> J'ai la nostalgie profonde et quotidienne du Canada. Hélas! Je commence à désespérer de pouvoir y aller un jour. Mes charges de toutes sortes augmentent plus que mes revenus et m'empêcheront probablement d'aller voir mes amis de làbas. C'est le fruit noir de ma situation qui, cependant, me récompense en ce moment de toutes les vicissitudes des débuts. Ma situation militaire me défend toute autre besogne que celle d'écrire . . . Pardon, mon cher ami, de vous entretenir de tout ceci. C'est un peu un petit secret que je confie à votre loyauté. (830)

Plusieurs prérogatives sont attachées en effet à la brillante situation de l'officier, mais les besoins matériels croissent plus vite que les ressources de la solde et Chartrand éprouve de la difficulté à joindre les deux bouts. Son épouse a été malade, les enfants aussi, et cela comporte beaucoup de dépenses additionnelles, médicaments, aide domestique. Et ses nombreux déménagements de Philippeville à Constantine, puis à Saint-Hippolyte-du-Fort, puis à Nice, ont toujours été à ses dépens et fort onéreux.

Enfin! Chartrand obtient un congé de cinq mois pour venir au Canada, du 15 août 1892 au 3 février 1893, avec solde entière. Il en avertit aussitôt son ami Dumont:

> Je serai heureux de revoir mon cher Canada et tous les miens . . . Je vous écris dehors, dans mon camp, à sept mille pieds d'altitude dans les Alpes, par un froid de chien. Je n'ai rien à envier au Canada sous ce rapport . . . Les doigts me gèlent. Au revoir! A bientôt! (830)

Chartrand arrive à Montréal le 28 août 1892 et déguste joyeusement avec ses amis un souper de gourmets: Oeufs pochés / Ecrevisses bordelaises / Perdreaux / Pâté de canard / Pommes de terre / Glace moka.

Faucher de Saint-Maurice célèbre sa venue dans *Le Monde illustré*:

> En ce moment, Chartrand est parmi nous . . . On parle de le nommer attaché militaire à la grande exposition de 1893 à Chicago. C'est sa place, en attendant que le Canada le rappelle chez lui et lui donne une situation en rapport avec ses talents, ses mérites et son expérience militaire, Nous souhaitons que . . . celui-là, le seul qui ait réussi à se créer une haute position militaire en France où tout est si difficile . . . nous revienne et nous consacre la fin de sa carrière déjà si belle et si bien remplie. En attendant, qu'il soit le bienvenu chez nous! Le Canada est fier de son enfant. (881)

Joseph-Xavier Perrault, fondateur de la Chambre de Commerce de Montréal et directeur de la Société nationale Saint-Jean-Baptiste, l'invite à donner une conférence sur l'armement de l'infanterie de l'armée française. Léon Ledieu déclare dans *Le Monde illustré*:

> . . . quand il nous démontrait la manoeuvre du fusil Lebel, il n'avait pas d'arme dans les mains, mais le jeu des doigts, les mouvements, tout était si fidèlement exécuté et cadensé que, parole d'honneur, j'ai vu le fusil! (909)

Accompagné souvent du juge Adolphe Routhier qui avait composé en 1880 "O Canada, terre de nos aïeux", il est invité au Cercle Ville-Marie, au Club musical et littéraire de Montréal, à Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Jean, à Québec. Léon Ledieu résume ainsi sa pensée: "Chez lui, rien du rhéteur qui s'écoute . . . S'il parle, c'est pour dire quelque chose . . ."

Pendant qu'il est au Canada, on publie à Paris son troisième volume: *Au pays des étapes, Notes d'un légionnaire* (293). Illustré par Baïonnette, le livre est dédié à Théo-Critt:

Ch. DES ECORRES

AU PAYS DES ÉTAPES

NOTES D'UN LÉGIONNAIRE

ILLUSTRATIONS DE BAIONNETTE

PARIS
11, *Place Saint-André-des-Arts.*

LIMOGES
46, *Nouvelle route d'Aixe*, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR

1892

Mon cher ami,

Je vous dédie ce livre.

Vous avez dit la vie de l'officier, ses amours, ses joies, ses tristesses . . .

Je dis ici la rude vie du soldat dans le rang, avec son langage, ses brutalités, ses rancoeurs, ses grosses et naïves gaîtés, ses brusques élans, ses défaillances, ses généreuses aspirations, son égoïsme dans la misère, ses dévouements spontanés . . . (293, p. 5)

La vie quotidienne de la légion étrangère est racontée avec vivacité dans les vingt-trois chapitres que contient le livre. La presse parisienne accueille favorablement ces pages où se côtoient tour à tour la tristesse et la gaieté, la blague et la gouaillerie comme en témoigne cet extrait du chapitre intitulé: "La dame noire":

A cette époque, la municipalité donna un grand bal à la mairie et quatre sous-officiers furent invités.

J'en étais.

Quand j'entrai dans la salle, on valsait.

J'eus de la peine à m'habituer à l'éblouissement des lumières, à cette atmosphère délicate, à la griserie vaporeuse de ce milieu où les haleines chaudes, essoufflées, se confondent aux parfums des dentelles qui voltigent, aux senteurs énervantes des épaules moites et des corsages surchauffés, délicieusement ému par une musique, tantôt excitante comme un coup de fouet, tantôt molle, languissante comme un zéphir.

Madame B . . . valsait avec un grand jeune homme blond, très beau. Il avait l'air certain de son affaire. Je l'aurais assommé.

La valse finie, les couples se rendent à leurs sièges.

Je m'approche et je demande une polka à madame B . . . . Elle me l'accorde gracieusement et je m'inscris sur son carnet pour la troisième danse.

Puis, tout étonné de mon audace, je me retire avec des fourmillements dans les mollets, des battements aux tempes.

Tant pis, le Rubicon est franchi.
Notre polka arrive, j'enlace ma danseuse et, comme dans un rêve, je l'entraîne avec furie. Je me reprends bientôt, car je sens madame B . . . qui s'abandonne.
Au moment où la musique précipite les dernières mesures, elle me dit doucement:
– Demain, chez moi, à minuit . . . (293, p. 79–81)

La Dame en noir

Comme le métier militaire plaît à tout le monde et pique la curiosité, le volume est devenu rare. Au Canada, on ne le trouve qu'à Montréal, à la Bibliothèque nationale du Québec.

Rentré en France le 3 février 1893, Chartrand est de nouveau aux prises avec de graves problèmes financiers. Son voyage en Nouvelle-France ne l'a pas enrichi. Il a reçu à profusion des applaudissements et des promesses, mais d'offre pratique et pécuniaire, aucune. Du côté familial, ses parents sont décédés, mais la succession n'a pas été réglée. La situation est sombre et Chartrand est désespéré.

Comme il attend incessamment son titre de capitaine qui lui donnerait évidemment plus de prestige et un revenu plus élevé – sa solde est de deux cent cinquante francs par mois – il essaie de faire patienter ses créanciers: "Je vais passer capitaine à la prochaine promotion, je l'espère, ayant le numéro 98 . . . ". Le 27 mars 1894, il écrit à monsieur Lavagna, un négociant de Nice: "Je vais passer capitaine d'un jour à l'autre, car j'ai le numéro 32 . . .". Le 18 avril: "Comme je vais passer capitaine certainement le 4 mai prochain . . .". Enfin, le 4 mai 1894, il annonce à Israël Tarte, ministre des Travaux publics sous Laurier, qu'il vient d'être promu capitaine du 7e bataillon des Chasseurs Alpins, à Antibes.

En juin 1894, un congé de trois mois lui est de nouveau offert pour régler ses affaires au Canada. Henri-Charles Lavauzelle lui confie un message:

> Puisque vous allez en Amérique, est-il utile de vous rappeler que je ne suis pas encore payé de M. Pamphile LeMay de Québec, non plus que du directeur de la Compagnie des Publications françaises de Lowell (Mass.). Vous seriez bien aimable s'il vous est possible de faire rentrer ces arriérés comme vous dites . . . (830)

On devine que Chartrand veut se rapatrier. Arrivé à Montréal, il explore les diverses possibilités qui pourraient lui procurer un emploi rémunérateur. Il songe d'abord à créer une Société anonyme d'un capital de cent mille dollars – mille actions de cent dollars chacune – pour fonder un quotidien qu'il intitulerait *Le*

Journal du Canada. Après avoir élaboré des plans, dressé des listes, il se rend compte que ce projet est illusoire. Il engage alors des pourparlers avec Honoré Beaugrand pour acheter *La Patrie*. Mais le prix qu'en demande Beaugrand – quarante mille dont trente-deux mille comptant – lui paraît prohibitif quoique Beaugrand l'assure que *La Patrie* rapporte du 25 pour cent, soit dix mille dollars par année. Finalement, il opte pour la fondation d'une revue littéraire.

Comme le temps passe, en septembre 1894, Chartrand écrit au ministre de la Guerre pour lui demander une prolongation de congé, lettre ultime qui dépeint honnêtement la situation:

> Monsieur le Ministre,
>
> J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'accorder une prolongation de congé . . . Les manoeuvres alpines étant terminées en septembre, mon absence ne sera guère préjudiciable au service pendant la période de repos . . . La vie civile ici au Canada m'offre une situation où je serais en état d'être utile à la France et à mes compatriotes expatriés, tout en me permettant de rétablir ma situation matérielle; mais avant de vous prier d'accepter ma démission de mon emploi dans l'armée active, j'ose encore vous demander de vouloir bien prolonger de trois mois mon séjour au Canada. Canadien français de naissance, ayant quitté le Canada à l'âge de vingt-cinq ans pour entrer au service de notre ancienne mère-patrie comme simple soldat, je vous prie d'apprécier la profonde tristesse que j'éprouve d'être peut-être forcé d'abandonner ma position de capitaine, acquise par seize ans de travail et de services consciencieux. Aussi, avant d'en arriver à cette douloureuse extrémité, je dois à ma famille et à moi-même de vous prier, Monsieur le Ministre, de m'accorder la faveur que je sollicite à l'aide de laquelle il me sera permis de conserver dans l'armée la situation que j'ai acquise et qui me tient au coeur par les liens les plus sacrés du patriotisme et de l'honneur. (830)

Cette lettre demeure sans réponse. Au ministère de la Guerre, en France, le 5 novembre 1894, on le porte déserteur. C'est la loi.

N'ayant absolument aucun autre choix, Chartrand envoie sa démission. Par ce geste, il opère un tournant décisif à sa vie: pour pouvoir rester au Canada, il quitte l'armée française.

Il invite sa femme et ses enfants à venir dans son pays natal. Comme ils s'embarquent sur *La Gascogne* pour traverser l'Atlantique, Chartrand va les rencontrer à New York. Quelle belle occasion de leur montrer à eux qui viennent aux Etats-Unis pour la première fois, la supériorité des wagons-lits américains sur toutes les institutions analogues du monde entier! Il les installe donc à bord d'un train et chacun s'extasie devant le confort, le luxe, la propreté de ces voitures. Puis on s'endort. Soudain, au beau milieu de la nuit, crac! vlan! bing! plouf! les remblais cèdent, la voie ferrée s'écroule et le train glisse doucement dans un marécage – le Bog Lake (340). Le wagon se réveille tout inondé. Heureusement, personne n'est blessé, sinon l'amour-propre du papa . . . qui se console, rendu au terme du voyage, en installant sa famille dans une belle maison à Saint-Vincent-de-Paul, au bord de la rivière des Prairies.

Les ponts sont coupés. Chartrand, hélas! ne reverra plus la France.

Joseph Chartrand à son retour au pays, au moment de la fondation de LA REVUE NATIONALE.

CHAPITRE TROISIÈME
CHARTRAND ÉDITEUR
(1895–1896)

Fonder une revue: c'était le beau rêve que je caressais quand je portais le fusil . . . (246)

Ardent et enthousiaste, Chartrand se réintègre à son pays natal. Il rêve de créer une revue, se doutant bien de la complexité de l'entreprise, mais se sentant à l'aise par ailleurs dans le domaine du journalisme. Il en connaît tous les sentiers, ayant été comptable-administrateur au *Bien Public* et au *National* et ayant, tout au long et en marge de sa vie militaire, publié dans les revues et journaux canadiens, américains, français et algériens, sans compter trois volumes publiés à Paris et plusieurs brochures importantes d'intérêt militaire. Il a rencontré à Paris plusieurs éditeurs et bon nombre de ses amis à Montréal sont journalistes: Honoré Beaugrand, Laurent-Olivier David, Dumont, Beausoleil, Buies. Il entre donc dans un domaine qui lui est familier.

L'année 1895, ainsi que toute cette époque d'ailleurs, voit apparaître à Montréal et à Québec une foison de revues: *Le Forestier, Le Bibliophile canadien, Le Canadien français, La Revue universelle, La Semaine, La Croix du Canada, L'Alliance nationale, Le Journal des Etudiants, Le Rêve du Pianiste, Les Veillées des Chaumières, La Mascotte, La Bataille* . . . Si elles prolifèrent en cette fin de siècle, elles ne tiennent pas le coup. Feux de paille, elles disparaissent tout aussi rapidement qu'elles naissent, comme avaient fait, plus de trente ans auparavant, les deux revues québécoises de l'abbé Henri-Raymond Casgrain et ses amis: *Les Soirées canadiennes* en 1861 et *Le Foyer canadien* en 1862, qui s'évanouissent toutes deux en 1865.

Or, exceptionnellement, deux revues parviennent à survivre: l'une, *La Revue canadienne* (1864–1922), grâce à Mgr Paul Bruchési qui périodiquement en éponge les déficits, et l'autre, *Le Naturaliste canadien* (1868 à nos jours), grâce à deux scientifiques, Mgr Léon Provancher et Mgr Victor-Alphonse Huard, qui font vivre la revue à même leurs revenus personnels. L'abbé Huard écrira:

> La vie est dure en ce pays aux publications littéraires ou scientifiques. Que de tombes il y a dans notre nécropole intellectuelle! (930, janvier 1896)

Conscient de ce phénomène, mais optimiste par tempérament, Chartrand, en décembre 1894, ouvre allègrement son bureau au numéro 7 de la Place d'Armes à Montréal. Il réserve les services d'imprimerie de la maison Eusèbe Sénécal au 20 de la rue Saint-Vincent jusqu'en août 1895, puis il utilise les services situés aux 33-35-37 de la rue Saint-Gabriel. Et, bien qu'il ait de nombreux amis dans les milieux politiques, il ne reçoit aucune aide financière, la province n'ayant pas l'habitude de subventionner les entreprises de ce genre.

Comme l'époque baigne alors dans un fort courant de nationalisme, il baptise sa revue *La Revue Nationale* et enregistre ses droits d'auteur au ministère de l'Agriculture à Ottawa (folio 7770, n° 30). Il prend comme devise, révélant ainsi sa double personnalité de soldat et d'écrivain: "A l'épée la force; à la plume la prudence". Et désormais, vu l'ampleur du projet, Chartrand consacre toute son énergie à la réalisation d'une oeuvre qui sera la grande entreprise de sa vie.

> Notre revue sera avant tout un recueil de littérature canadienne-française. (308, p. 1)

Donc, comme son nom l'indique, une revue nationale et le député de Berthier à Ottawa, Cléophas Beausoleil, lui écrit:

> Comme je suis heureux de vous voir fonder une *Revue* vraiment *Nationale*. Nul mieux que vous, qui avez porté si haut et si loin l'honneur du nom canadien-français, n'était digne d'entreprendre une tâche à la fois si ardue et si honorable. (684)

Chartrand comprenait que ce qui manquait au pays, c'était une revue qui permette aux écrivains de son époque de s'exprimer sans avoir à subir de contraintes politiques ou religieuses, car la tendance était alors de prêcher. Il fallait faire de l'apologétique ou se taire. En écrivant pour le seul plaisir d'écrire, Chartrand donne l'exemple. Il invite les nouveaux venus à la littérature à lui envoyer leurs oeuvres, il publie la photographie des auteurs en même temps que leur premier article et donne à chacun une rémunération.

Eveillé à l'importance de la qualité des articles, il recherche aussi des signatures. Il sollicite la collaboration d'hommes politiques, de chefs d'institution d'éducation catholique, de curés des paroisses du Canada et des Etats-Unis et des directeurs d'établissements industriels, commerciaux et financiers. Il reçoit plusieurs réponses qu'il publie dans le premier numéro: ainsi le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'honorable Sir J.-Adolphe Chapleau, lui écrit:

> Vous entreprenez une tâche qui fait honneur à votre courage comme à votre patriotisme, car vous n'ignorez pas, sans doute, que la publication d'une revue littéraire n'est pas chose facile dans un pays où le nombre des souscripteurs à ces sortes de publications est nécessairement restreint. Beaucoup d'autres avant vous ont tenté cette entreprise avec des résultats plus ou moins heureux, mais je sais que vous êtes armé pour la lutte . . . (695)

Wilfrid Laurier, alors chef de l'opposition à Ottawa, lui écrit une lettre (776), tout comme le chef de l'opposition à Québec, Félix-Gabriel Marchand (790) et le fondateur de la Chambre de Commerce de Montréal, Joseph-Xavier Perrault (809). Guillaume-Alphonse Nantel (807), commissaire aux Travaux publics, lui promet des récits de voyages en Europe et en Terre-Sainte. Les problèmes de santé sont confiés aux docteurs Severin Lachapelle et William-Hales Hingston, l'histoire à Benjamin Sulte et André-Napoléon Montpetit, les finances à Edmond-J. Barbeau et John Hague, la chronique scientifique à Arthur Dansereau, les voyages à Faucher de Saint-Maurice et les études de moeurs à Jos. Germano. Joseph Royal, Adolphe Pois-

son et Rémi Tremblay se partagent les nouvelles. Joseph Marmette produit un roman "à suivre" et la poésie est l'oeuvre de Louis-H. Fréchette et de William Chapman. La mode et les mondanités vont à Robertine Barry, alias Françoise. Chartrand se réserve les affaires internationales et, riant comme d'habitude, Arthur Buies proclame des choses sérieuses:

> Mon cher Chartrand,
> Je sais bien que vous, au moins, vous ne commettrez pas la banalité assommante de m'appeler "l'un de nos plus spirituels chroniqueurs". Voilà plus de vingt ans que l'on m'écrase avec cette platitude . . . Ce que nous voulons, c'est . . . d'alimenter les goûts d'une classe d'élite, encore restreinte si l'on veut mais qui augmente tous les jours, c'est de donner des productions réellement authentiques, chose presque inouïe, c'est enfin d'arriver . . . à présenter aux lecteurs de tous les pays, quels qu'ils soient, où on lit le français, autre chose que les sujets antédiluviens, les commérages dilués et les puérilités qui font la pâture ordinaire de nos publications en dehors des articles empruntés et ceux que l'on bâtit avec ceux-ci.
> Je commence à avoir une sérieuse confiance en votre oeuvre. Continuez . . . Si nous pouvons enfin avoir une revue faite par des Canadiens qui n'aient pas en même temps 25 pour cent d'Iroquois, ce sera un succès inouï et l'on en parlera sous le chaume bien longtemps même quand il n'y aura plus de chaume . . . (692)

Car la revue, si elle ne procurait quelques moments de lectures légères et amusantes, même sur des sujets profondément sérieux, ne serait pas de Chartrand.

> Notre revue, quoique sérieuse et grave de caractère, saura parfois se dérider et rire. (308)

Comme l'a dit Jean Ethier-Blais, Chartrand reconnaît en Arthur Buies "un des hommes les plus séduisants, intellectuellement, de notre histoire littéraire" (971).

La musique s'infiltre aussi dans la revue. Partout, à cette époque, à la ville comme à la campagne, les chansons d'Ernest Lavigne sont chantées ainsi que les tendres romances de Roméo Poisson, d'Armand Sylvestre et du docteur P.-E. Prévost. Un jour, pendant que son épouse compose une mélodie musicale, Chartrand qui de son propre aveu n'a "jamais pu faire un vers" (69), risque même ceci:

> Te souviens-tu des beaux jours, Madeleine
> Où nous allions comme deux fiancés
> Sous les grands bois, sur l'écorce d'un chêne
> Graver nos noms l'un à l'autre enlacés . . .
>
> Deux rossignols cachés sous le feuillage
> En gazouillant volaient autour de nous
> Et semblaient dire dans leur tendre ramage
> C'est le printemps, mes enfants, aimez-vous!
> (357)

Il invite aussi les poètes de son temps, entre autres, Louis Fréchette, Pamphile LeMay, William Chapman, Nérée Beauchemin, madame Duval-Thibault et Adolphe Poisson.

De fait, soixante-six écrivains et six artistes collaboreront à *La Revue Nationale*. Il en résultera 207 articles.

Revue mensuelle, illustrée, *La Revue Nationale* est soigneusement présentée dans un format pratique, in-6, sur un papier de bonne qualité, avec d'assez gros caractères d'imprimerie pour se concilier les lecteurs de tout âge. La table des matières, bien en vue sur la page couverture, permet une consultation rapide des collaborateurs et des sujets traités. La pagination est continue d'un numéro à l'autre, à l'intérieur d'un même volume, facilitant les recherches et les références: petits détails, certes, mais d'importance capitale pour le chercheur et le bibliophile et qui révèlent le sens pratique du directeur de la revue et sa compréhension du fait de l'édition. Et pour faciliter les demandes d'abonnement, l'adresse de la revue est facile à repérer.

Dans le premier numéro de février 1895, Chartrand se présente ainsi:

Mon cher compatriote,
Celui qui te parle est un de tes vieux amis que les hasards et les circonstances de la vie avaient jeté loin de son cher Canada et qui, le coeur plein de joie, revient reprendre sa place au milieu des siens après bien des années d'absence . . .
(309, *p.* 3)

On prend Chartrand pour un grand financier et l'avocat Philippe Masson sollicite de lui un emploi:

Monsieur le Chevalier de la Légion d'Honneur,
Je vois par les journaux votre projet de fondation et quasi le programme de *La Revue Nationale*. Le plan m'en paraît net, réalisable, alléchant en promesses, appelé à une exécution féconde en résultats. Permettez-moi de vous féliciter. Le besoin se fait sentir d'une revue poursuivant un programme aussi éclectique que celui que vous annoncez. Et moi, ne pourrais-je vous être utile? Ou plutôt, ne pourriez-vous vous-même m'être utile en me procurant un emploi que je cherche et que je sollicite depuis bien longtemps? Je suis actuellement l'un des collaborateurs de *La Croix du Canada* . . . S'il vous était impossible de m'employer dans vos bureaux, vous pourriez peut-être me confier la propagande de votre revue . . . Mais dites-moi à quelles conditions et quelle serait la rémunération.
Votre très humble,
Philippe Masson, avocat
85, rue Richardson
Québec
18 janvier 1895 (830)

Une autre lettre, datée du 13 septembre 1895, lui provient du consul général de France au Canada, monsieur Ducharme:

Capitaine,
Permettez-moi de vous recommander monsieur Pitache, ancien capitaine d'artillerie de Marine. Si vous pouviez, de concert avec l'honorable M.

> Royal, faire quelque chose pour ce Français en l'occupant dans votre nouvelle revue, je crois qu'il pourrait vous rendre service, soit aux écritures, soit à la comptabilité . . . (830)

Mais Chartrand cumule tous les emplois et travaille jour et nuit: correspondance multiple, courses après celui-ci, démarches auprès de celui-là, retards dans la réception des manuscrits, coquilles mortelles dans certains numéros . . . En octobre 1895, il signe un article intitulé "Fantaisie" dans lequel il décrit les tribulations d'un directeur de revue qui se sent mourir de tristesse:

> Ah! Je l'ai voulu envers et contre tous! Tant pis pour moi, m'y voilà maintenant plongé jusqu'aux oreilles, me débattant comme un beau diable pour ne pas être asphyxié par les tracas sans fin, les ennuis invraisemblables que m'apporte la situation enviée de directeur de *La Revue Nationale* . . . J'ai créé et mis au monde l'enfant . . . Plaignez mes tourments et oyez mes malheurs! (342)

Il semble que *La Revue Nationale* ait eu de cinq à six cents abonnés. La plupart des abonnés demeuraient à Montréal, mais un très fort pourcentage venait de l'extérieur. On retrouve des abonnés dans quantité de villes et de villages du Québec, dans presque toutes les provinces du Canada, dans plusieurs villes des Etats-Unis et quelques villes françaises.

Les revues *Nationale* et *Canadienne* se vendent tout d'abord au même prix: vingt-cinq sous le numéro, ou trois dollars par année. Mais, alors que *La Revue Nationale*, en décembre 1895, est en train de sombrer, *La Revue Canadienne*, qui avait précédemment baissé son prix d'abonnement à deux dollars cinquante, fait paraître cette annonce sensationnelle:

> L'encouragement que nous avons reçu du public . . . nous met en mesure de réduire le prix de l'abonnement de $2.50 à $2.00 à partir du premier janvier porchain. Nous espérons que nos abonnés nous en sauront gré et se feront agents volontaires de propagande pour doubler notre liste d'a-

bonnés dans le courant de l'année, nous permettant par là de faire de nouvelles réductions. (939)

Ainsi, même format, même épaisseur, *La Revue Canadienne* s'offre à bien meilleur marché, et Mgr Bruchési, archevêque du diocèse de Montréal, s'en portera acquéreur en 1907. Dans une telle ambiance, la concurrence se révèle impossible et la lutte, perdue d'avance.

La concurrence est d'autant plus impossible que les intellectuels se font de la littérature et du rôle de l'imprimé une idée que *La Revue Canadienne*, tout au long de ses cinquante-huit ans d'existence a contribué à former: toute littérature devait être édifiante et ne combattre que pour l'Eglise et la Patrie. Sous la direction d'Alphonse Leclaire, elle est reconnue comme de la "bonne presse" et s'introduit dans toutes les paroisses et communautés religieuses, alliant lettres et religion et défendant les ". . . préceptes fondamentaux qui, suivant l'enseignement infaillible de l'Eglise catholique, forment les assises de tout ordre social" (940). *La Revue Nationale* de Chartrand, par contre, se propose simplement de ". . . former une bibliothèque intéressante qui aura sa place dans toutes les familles" (305).

On déconseille en chaire *La Revue Nationale*. On craint l'infiltration dans les foyers d'une revue libérée des préoccupations religieuses. Et, lorsqu'elle disparaît en mars 1896, il faut attendre près de soixante ans avant que naisse une autre revue – comme *Liberté* ou *Parti Pris* – qui permette aux écrivains de s'exprimer librement.

La Revue nationale arrive à un moment crucial dans l'évolution des périodiques: les journaux ne comptent encore que quatre pages et la commandite n'est pas pratique courante de sorte que, seul, l'abonné soutient toute l'entreprise depuis le cachet des collaborateurs jusqu'au coût de distribution. On n'avait pas encore compris que ce qui fait vivre un journal, ce ne sont pas les abonnées, mais les annonces publicitaires.

L'aventure ne pouvait donc se prolonger davantage, puisqu'elle coûtait plus cher que ce qu'elle rapportait: exactement le contraire de ce que Chartrand avait espéré en pensant que la revue, en plus de lui permettre de payer ses collabora-

teurs, lui fournirait un gagne-pain. Aussi, *La Revue Nationale*, de février 1895 à mars 1896 – quatorze mois, quatorze numéros – ne vécut que "ce que vivent les roses, l'espace . . ." de trois volumes, à raison de deux volumes par année, totalisant 1 481 pages ainsi distribuées:

Vol. I, n°s 1–6, février 1895 – juillet 1895:	670 pages
Vol. II, n°s 7–12, août 1895 – janvier 1896:	609 pages
Vol. III, n°s 13–14, février–mars 1896:	202 pages
	1 481 pages

Pour que la revue puisse vivre, il aurait fallu qu'elle se contente de quelques pages pour commencer . . . Elle aurait pu être l'organe d'une société littéraire qui l'aurait financée et lui aurait fourni des articles bénévolement. Et, si elle avait eu plus d'annonceurs, – moitié littérature, moitié annonces – elle aurait sans doute fait ses frais. Au contraire, sur un total de 1 481 pages, environ cinquante seulement vont aux annonceurs qui ne louent souvent qu'un bien petit espace.

Dans le numéro de janvier 1896, Chartrand invite les lecteurs à renouveler leur abonnement. Ils négligent de le faire et cette indifférence place Chartrand dans une situation gênante. Il se rend compte qu'il fait face à un public restreint, car la bourgeoisie cultivée n'est pas nombreuse à l'époque: un cinquième de la population est illettré . . .

Profondément découragé, Chartrand ferme son bureau en mars 1896. Il se cherche désespérément un autre emploi à Montréal, mais un retour d'Europe n'est pas facile à caser. Finalement, le 1er septembre 1897, le Canada anglais, sous l'administration de Wilfrid Laurier – et probablement grâce à Israël Tarte et à Benjamin Sulte – lui offre un poste de professeur de français à Kingston (Ontario), au *Royal Military College of Canada*. Car qui, mieux qu'un écrivain, peut enseigner le français?

CHAPITRE QUATRIEME
CHARTRAND PROFESSEUR
(1897–1905)

Qui suis-je? Un maître d'école oublié dans un trou . . . (382)

À la tête du lac Ontario, la ville de Kingston, sage et propre, se présente comme militaire et commerçante. Capitale du Canada sous l'Union, de 1841 à 1844, elle est établie sur l'emplacement de l'ancien fort baptisé Cataracoui par le comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France. Avec ses trois forts historiques: Frontenac, Frederick et Henry, ses quatre tours Martello, ses canons qui ne servent jamais et ses grands parcs solitaires, elle est de tout repos.

Dans ses *Récits de voyages*, Arthur Buies dit ceci de la ville:

> Kingston ne renferme malheureusement guère plus de cinq cents habitants de race française. On ne peut pas tout avoir . . . (855, p. 25)

Aussi, presque seul de son espèce, Chartrand est-il accueilli à Kingston à la façon d'une curiosité. Et le *Daily British Whig* le présente à ses lecteurs dans un article intitulé: "Captain J.D. Chartrand, A Sketch of the New Professor of French at Royal Military College" (968).

Doué pour l'enseignement, dévoué et communicatif, Chartrand est réellement un éducateur, toujours prêt à recevoir les étudiants ou à renseigner d'éventuels candidats:

> Plusieurs jeunes gens m'ont écrit pour me demander des renseignements concernant l'admis-

> sion au Collège militaire de Kingston. J'en suis fort heureux car je voudrais voir ici plusieurs Canadiens français. Actuellement, nous en avons deux . . . (497)

Pour être admis, il fallait avoir seize ans et demi et passer avec succès les examens d'entrée. Pendant trois ans, l'étudiant recevait une formation scientifique en mathématiques, en génie civil et militaire, en arpentage, en hydrographie, en électricité, en physique, en chimie, en minéralogie et en langues française et anglaise. Moyennent un an ou deux d'étude supplémentaire à l'université, l'étudiant pouvait accéder à tout poste d'ingénieur. Tel cet ancien du Collège, le lieutenant-colonel Sir Percy Girouard (1867–1932) de Montréal, fils du juge Désiré Girouard, dont Chartrand écrit la biographie en novembre 1903 dans *Engineering News*, de New York (641).

En plus de l'enseignement du français, tout ce qui touche au sport relève de Chartrand: la boxe, l'escrime, le saut, la course, la natation. Et le club de hockey du Collège, qui joue à Pittsburg (Pennsylvanie), l'élit président.

Bien que logé à Kingston, il écrit constamment dans les journaux du Québec. A Montréal, dans *La Presse* parfois, mais surtout dans *La Patrie*, quotidiennement, sous les rubriques "Notes du jour", "Causeries" et "Pages du présent et du passé". Dans *Le Canada*, Chartrand tient la colonne "Les Evénements". Dans *Les Débats*, sous le pseudonyme de Caliban, il signe des "Remarques". Et voilà que la presse anglaise sollicite maintenant ses articles: à Kingston, le *Daily British Whig* publie "Sayings and Comments", le *News and Times* lui confie "The Events" et "Opinions", pendant qu'à Ottawa l'*Ottawa Free Press* publie ses "Events and Opinions".

Ce sont des articles d'actualité, et la première phrase en révèle ordinairement le contenu:

> Il y a longtemps que je voulais parler de l'épouvantable mortalité des enfants du Canada . . . (418)

> Tous les jours, je rencontre des moutards de moins de dix ans qui fument la cigarette . . . (421)

Ses trois principales marottes, comme il le dit lui-même, sont l'éducation, la colonisation et l'avenir de Montréal (531). Combien de fois Chartrand parle-t-il du navrant spectacle qu'offrent les élections municipales de Montréal:

> On dirait l'élection d'un conseiller du grand rang d'une petite paroisse du Nord! (474)

Et quand les électeurs crient "Pas de nouvelles dépenses! Réduction de la dette!", Chartrand n'approuve pas et il explique:

> Toute institution doit augmenter ses dépenses et non les diminuer. Montréal prospère et grandit et il ne faut pas craindre de dépenser beaucoup pour l'aider chaque jour davantage dans sa prospérité. L'argent ainsi employé est toujours de l'argent placé à gros intérêts. (601)

Il conseille de dépenser, d'emprunter même:

> La postérité vous donnera raison . . . Montréal paie à lui seul, en taxes, presqu'autant que le reste de la province tout entière. (479)

Il met la ville en garde contre la percée des rues étroites et tortueuses:

> . . . notre beau Montréal. Je le rêve couvrant son île tout entière et débordant sur l'Ile-Jésus et les rives sud du Saint-Laurent. Un immense boulevard, le boulevard Maisonneuve, long de 32 milles et large de trois cents pieds le tranche en deux, de Sainte-Anne à l'autre extrémité de l'île . . . Ce n'est pas seulement la banlieue qu'il faut annexer en ce moment, c'est l'île tout entière qui, dès maintenant, devrait former une seule cité . . . Il faudrait faire de suite un cadastre com-

> plet, un plan d'ensemble des voies de communication et des parcs de l'avenir . . . Colossal projet! (518)

Et quand le philanthrope américain, Andrew Carnegie, offre à la ville de Montréal la somme de $150 000 pour fonder une bibliothèque publique et gratuite, offre refusée par Montréal et acceptée par Ottawa, il faut lire ses tirades:

> Les Canadiens français ne s'accordent pas entre eux sur la nécessité d'une bibliothèque . . . L'hôpital municipal a eu le même sort . . . Et toujours au fond les mêmes raisons évasives, les mêmes prétextes, les mêmes puériles hésitations. On craint les conflits de (. . .) religion. Ne sommes-nous pas au XXe siècle où l'humanité a fait assez de progrès pour savoir sauvegarder les nécessités et les libertés religieuses et nationales? N'avons-nous pas appris que l'être humain, quelle que soit son origine ou sa croyance ou sa couleur, a droit à l'humaine bonté, à l'humaine tolérance, à l'amitié réciproque? Est-il impossible, dans une grande communauté comme Montréal, d'avoir un établissement public d'humaine charité où les ministres de tous les cultes puissent avoir libre accès? . . . Pauvre bibliothèque! Pauvre hôpital! Que la terre vous soit légère! (601)

Du fond de sa chambre à Ferney, Voltaire aurait approuvé ces sorties contre l'intolérance!

Chartrand dit ce qu'il pense, non seulement sur Montréal, mais aussi sur Kingston. Il crée un personnage qui parle beaucoup et voici ce qu'il lui fait dire:

> You, Kingstonians . . . turn your city into a summer resort. You have for that the finest situation in the world, immense waters and the most beautiful islands at hand. In front of your elegant city park, there is a spot, cumbered with weeds and rubbish, which are a shame for the surroundings. Tear that all down to the water

> shore, and build a luxurious, a gorgeous hotel with lawns, flowers, games, sports, orchestra days and evenings, dances, wharves, boats of all descriptions. Do things grand, and thousands of travellers will stop a few days with you, and you will enjoy their money and their society. But you must put your hands in your pockets.
> Wake up, my friends, wake up! It's a downright shame, to see every day in summer time, boats load of tourists going by your shores, giving you the cold shoulder. Yes, your city should be the finest summer resort of Canada, and you are the only ones who seem not to know it. (566)

Maintes fois, ses articles suscitent des lettres ouvertes dans les journaux:

> I note Captain Chartrand's remarks in the *Whig* and trust he will keep at it. Kingston needs to be awakened, and needs it badly. Its people have Belleville as an "awful example", but cannot see that they are almost as bad. (968)

Il réclame de meilleures maisons d'écoles, car certaines sont . . . "des granges tout simplement" (531)! Il a l'oeil ouvert. Il constate que les Ontariens améliorent leur système d'éducation parce qu ils considèrent que l'instruction est l'affaire de tout le monde. La corporation de la Commission des écoles publiques de Kingston comprend vingt-et-un membres, dont deux avocats, deux professeurs, deux médecins, deux journalistes, quatre marchands, un manufacturier, un mécanicien, un maçon, un photographe, un agent d'assurances, un comptable, un tailleur, un télégraphiste et un loueur de voitures:

> C'est un foreman mécanicien qui est président cette année. L'année dernière, c'était un avocat; avant, un médecin, et un tailleur, et un agent d'assurances, et un boulanger . . . Il y a réunion mensuelle et c'est vraiment intéressant de voir l'ardeur et le bon sens que tous apportent à la discussion des mesures nouvelles proposées à chaque séance. (372)

Impartialement, Chartrand souligne dans ses articles publiés au Québec les bons côtés de sa province domiciliaire.

Il mène aussi une campagne pour la création d'une école d'éducation permanente pour adultes, à l'opposé de Tardivel qui écrivait: "L'instruction? une menace pour la foi!" Il veut créer une école de journalisme:

> Dans tous les grands pays du monde, on a des écoles de journalisme. Ce serait une lacune à combler au Canada . . .
> On croirait peut-être qu'il est facile de devenir journaliste? C'est une profonde erreur. Aux aptitudes naturelles, il faut ajouter une éducation spéciale, un entraînement continu, une étude profonde des hommes et du milieu où l'on vit. Et surtout, il faut acquérir un fond inépuisable de renseignements sur toutes choses. (484)

Car un bon journaliste doit diriger l'opinion publique et éclairer le peuple. Et s'il veut tenir avec autorité une plume dans un journal, il doit sortir de son pays et voyager. Ulric Barthe, du journal *Le Soleil* de Québec, l'appuie avec enthousiasme:

> Le versatile confrère J.-D. Chartrand publiait récemment, dans *La Patrie*, un joli plaidoyer en faveur de la création d'une école quelconque pour former de bons journalistes . . . La plume vaut mieux que l'épée, et le journaliste et l'homme de lettres comptent parmi les éducateurs du peuple. (843)

Au printemps de 1902, le Comité des journalistes de Montréal invite Chartrand à donner une conférence sur l'organisation militaire de l'Europe, de la Chine et du Japon:

> . . . en vieillissant, je déteste la guerre, les tueries, mais je ne puis m'empêcher de frémir d'admiration au récit d'un beau fait d'armes. C'est plus fort que moi. J'ai été trop longtemps soldat. Mon coeur et mon âme en sont comme imprégnés. Tous les raisonnements du monde ne peuvent me débarasser de ces émotions, de cette admiration . . . (630)

Il est très apprécié comme conférencier et l'on invite fréquemment à Montréal. Et lorsqu'il revient, son esprit continue à se balader dans les rues de la métropole . . .

Car, malgré ses évasions quotidiennes dans les journaux de Montréal, de Québec, Chartrand ne se sent pas chez lui à Kingston. De culture française dans un milieu anglophone, il se sent exilé en son propre pays. Malgré ses multiples charges, son enseignement et sa contribution littéraire, l'homme actif et sociable qu'est le capitaine Chartrand se trouve dépaysé dans cette ville, grise et morose, où le pénitencier constitue le principal édifice. Il travaille, il joue le bridge avec des amis, le billard, il se promène, il lit beaucoup, mais habitué au va-et-vient des villes de Montréal et de Paris, il s'ennuie à Kingston:

> C'est aujourd'hui dimanche. Oh! les dimanches d'Ontario! J'habite la principale rue – Sydenham Road – de la ville. J'ai compté quatorze piétons depuis le matin. En ce moment, l'Armée du Salut tape sa grosse caisse et se promène lentement . . . Je suis triste comme la mort. Seul, isolé, séparé des miens . . . (439)

Apprenant que la ville de Montréal n'a pas de chef de police, Chartrand brigue le poste. Aussitôt le *British Whig* de Kingston fait son éloge:

> Military Man is Chief. Captain Chartrand may succeed Lieutenant Colonel Hughes.
> Professor Chartrand is splendidly qualified for this important position. (968)

Mais il n'en est pas de même à Montréal. Les adversaires attaquent la réputation de Chartrand – il est tout, sauf un assassin! – et lui reprochent sa désertion de l'armée française. Chartrand écrit alors au ministre de la Guerre, le général Louis André et au premier ministre de France, Pierre Wadleck-Rousseau, pour leur demander de bien vouloir rouvrir son dossier et réviser le jugement porté contre lui. De fait, le 6 mai 1901, il reçoit une lettre du bureau de la Justice de France lui confirmant que

> . . . l'absence illégale qui lui a été reprochée remontant à plus de cinq années et se trouvant, par suite, couverte par la prescription, il peut, dès à présent, rentrer en France, s'il le désire sans être exposé à des poursuites. (830)

Pour tenter encore de l'éliminer, les adversaires invoquent sa citoyenneté française et le taxent d'étranger en son propre pays. Aussi se fait-il assermenter pour rétablir son statut de sujet britannique et l'affidavit est ainsi conçu:

> Whereas Joseph Damase Chartrand, formerly an Officer in the French Army and now of the city of Kingston in the County of Frontenac and Province of Ontario, Professor of French at the Royal Military College, who alleges that he was a natural-born British subject, and that he became an alien by being naturalized as a subject of France, has complied with several requirements of "the Naturalization Act" and has duly resided in Canada for the period of three years; and whereas the certificate granted to the said Joseph Damase Chartrand, under the 10th section of the said Act, has been duly read in open court, . . . to certify to all whom it may concern that, under and by virtue of the said Act, the said Joseph Damase Chartrand, from the date of the certificate, but not in respect of any previous transaction, is re-admitted to the status of a British subject and is, within Canada, entitled to all political and other rights, powers and privileges, and is subject to all obligations to which a natural-born British subject is entitled or subject within Canada, with this qualification, that he shall not, when within the limits of the foreign state of which he was a subject, previous to the date hereof, be deemed to be a British subject, unless he has ceased to be a subject of that state, in pursuance of the laws thereof or in pursuance of a treaty or convention to that effect.
> Given under the seal of the said court, this 15 day of June, 1901.
> (signed) John L. Whiting,
> Clerk of the Peace, Frontenac (830)

Cherchant à obtenir de l'aide, Chartrand implore son ami, Joseph-Israël Tarte, ministre des Travaux publics sous Laurier:

> . . . Vous ne laisserez pas un de vos compatriotes méritants mourir à tout petit feu . . . Vous allez m'aider à être chef de police . . . Je pourrai encore faire quelque chose, être utile à mon pays. (830, 1er mars 1901)

Malgré toutes ses démarches pour obtenir le poste, il n'est pas choisi, et il en est fort déçu:

> Je suis né près de Montréal . . . J'y ai habité longtemps. Les hasards de ma carrière m'en tiennent éloigné . . . et on s'est servi de ce prétexte spécieux pour m'éliminer comme étranger de la surintendance de la police . . . Je ne me plains pas, je constate. (428)

En septembre 1901, David Legault est élu, et Chartrand reconnaît que le nouveau chef de police "fait bien son métier" (383). Mais tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et Chartrand écrit de Kingston:

> La police n'est pas assez nombreuse . . . Il y a quelque chose qui cloche . . ., le chef a les mains liées: il a trente-six maîtres et le maire qui le tiraillent en tous sens. Les échevins, à tour de rôle, viennent lui donner des conseils . . . Tant que la police sera soumise au Conseil de Ville, il y aura toujours des anicroches. Pourquoi ne pas la placer sous la direction d'une commission composée du maire, d'un recorder et d'un magistrat de police comme cela se fait aux Etats-Unis et ici en Ontario? Les échevins viennent et s'en vont, mais le chef de police reste et il a besoin de sa liberté d'action en tout temps. (599)

Ses adversaires ont voulu le confondre et lui imputer une lettre anonyme parue dans *Le Canada* de Montréal. Chartrand s'empresse de dissiper tout doute:

> Ceux qui me connaissent savent que je n'emploie pas l'anonymat pour dire ma façon de penser . . . Aucun homme ne peut faire un bon chef de police à Montréal tant qu'il sera le serviteur de tous les échevins du Conseil de Ville. (599)

Parfois, il se trouve bien quelque anglophone à Kingston pour insinuer que les Canadiens français n'écrivent ni ne parlent le "Parisian French" . . . Bien sûr, l'accent des Québécois n'est pas celui des Parisiens, pas plus que l'accent des anglophones canadiens ne sonne comme celui de Londres! Mais Chartrand évite généralement les polémiques:

> On sait quand ça commence: on ne sait pas quand ça finit! (523)

Un jour du mois de mai 1902, alors que Kingston célèbre un congé municipal, l'âme du capitaine Chartrand n'est pas au diapason de la fête:

> C'est fête ici aujourd'hui. Pourquoi? Une fantaisie de la municipalité pour donner un peu de récréation au travailleur . . . Ces fêtes populaires me condamnent à la maison. Qu'irais-je faire parmi cette foule dont je ne partage en rien les goûts, dont je ne comprends pas les amusements?
> Complètement isolé, c'est ma situation dans la vie. Et cela dans mon propre pays, dans ma patrie. Seul, seul, avec ma plume, mon encre et mon papier à qui je confie chaque jour des milliers de mots qui s'envolent partout. Et ensuite à quoi cela sert-il? Est-ce bien utile de venir dire chaque jour quelque chose au public? Est-ce que je fais ainsi du bien? Incertitude cruelle qui souvent m'étreint, me déconcerte, me donne d'irrésistibles envies de briser ma plume, de brûler mes papiers et de tout jeter dans la rue. Trente ans de travail pour en arriver là! . . .
> Si cette note t'ennuie, ami lecteur, pardonne-moi, car si tu savais comme je m'ennuie moi-même . . . (560)

Il rêve aux petits villages situés au nord de Montréal:

> Combien de fois, depuis sept à huit ans que je suis de retour au Canada, n'ai-je pas songé à aller m'y créer un foyer libre et indépendant. Hélas! je suis trop vieux . . . (404)

Peu à peu ses confidences dans les journaux révèlent une grande désespérance:

> Je végète ici sur mon déchin . . . Je m'éteins chaque jour dans un exil . . . sombre comme la mort. C'est à faire pleurer! (439)

Malgré ses terribles moments de mélancolie, le capitaine Chartrand possède une grande réserve de fantaisie. Un soir, à une réception donnée à Ottawa en l'honneur de leurs Altesses royales le duc et la duchesse d'York, une jeune fille, en exécutant la manoeuvre compliquée de la révérence de cour, tombe et les journaux en font des gorges chaudes. Voici alors ce que Chartrand raconte:

> J'ai à mon actif une prouesse presque identique. J'étais dans les Alpes, en manoeuvres, près de Nice. On faisait séjour dans un village fashionable qui nous reçut en princes. Nous lui donnâmes un bal en retour. A titre de plus ancien lieutenant de mon corps, je devais prendre place dans une danse d'honneur. Je choisis une beauté à la mode. En la balançant, on lui fit perdre l'équilibre. Est-ce moi, ou non? Je n'en sais encore rien aujourd'hui, mais je soupçonne que c'est moi. De suite, ma danseuse commence à tomber. Je lui faisais face. Ce fut une lutte épique. Elle tombait, tombait toujours et, penché sur elle, je faisais des efforts surhumains pour recouvrer la verticale. Mais je craignais de marcher sur sa toilette. Et je luttais, je luttais. C'était en vain. La catastrophe arrive et nous voilà tous deux étalés sur le parquet. Le reste se devine. Je n'ai jamais dansé depuis. Cette chute fut une réclame pour

> ma belle et un grand succès de maladresse pour moi. On se moqua de moi pendant toute la saison. Mais tout passe, s'efface et s'enfuit . . . (384)

Gai et mélancolique à la fois, Chartrand incarne bien le type du Canadien français tel qu'on se plaît à le décrire.

Il aime les plantes, les arbres, et ne peut s'empêcher de décrire le vigoureux érable qui embellit son parterre:

> J'ai devant ma fenêtre un bel arbre, un vigoureux érable, dont les puissantes ramures, nombreuses et feuillues, se dressent fièrement pour ensuite se courber avec grâce en une immense gerbe de verdure fraîche et douce au regard.
> C'est un vieil ami . . .
> Le soir, quand les bruits de la rue ont cessé, je fume le cigare du repos, les yeux plongés dans le fouillis sombre de ses membranes, où la légère brise murmure ses monotones et reposantes harmonies . . .
> J'ai le culte des arbres . . . (552)

Ainsi, les heures de Chartrand sont-elles remplies au maximum, partagées entre l'enseignement, l'écriture et la réflexion. Et les jours passent et s'accumulent pendant que montent sans cesse, dans un coin de son âme, l'anxiété et la désillusion:

> Je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse . . . Pourquoi? Je ne sais ou plutôt je ne le sais que trop. Rien ne m'amuse, rien ne m'égaie et tout m'attriste.
> La nostalgie me ronge et toujours j'entrevois avec effroi une vieillesse de regrets et d'isolement. (463)

Et puis, un jour, atteint de la maladie de Bright, il est transporté à l'hôpital Hôtel-Dieu de Kingston . . . Le dimanche 2 avril 1905, comme une machine qui a fait son temps, le professeur de français du *Royal Military College of Canada*, meurt à l'âge de cinquante-trois ans. Toute la ville en est atterrée. Qui ne connaissait le capitaine Chartrand?

Tous, son épouse, Ernestine de Latour-Chartrand, les enfants, Paule et Gaston, les professeurs Martin, Butler, Laird, les officiers, le colonel Read, le colonel Drury, le capitaine Dawson, le capitaine Anderson, le major Hewitt, le major Scott, les étudiants, les cadets, les amis, tous assistent aux imposantes funérailles militaires chantées le mardi 4 avril 1905, à neuf heures quarante-cinq, en la cathédrale de *Saint Mary* toute décorée de fleurs. Il fut inhumé au *Saint Mary's Cemetary*, à Kingston.

CHAPITRE CINQUIÈME
CHARTRAND: SES IDÉES, SON OEUVRE

A writer of force, of the modern school (935)

Le capitaine J.-D. Chartrand n'a jamais fait l'objet d'une étude détaillée. A peine le connaissait-on par quelques courtes biographies: celles de Dumont (875), de Faucher de Saint-Maurice (880, 881), de Cabrette (E.-Zotique Massicotte) (856), de Lionel Audet-Lapointe (840, 841).

Or, sa prose est imprimée pendant vingt-cinq ans, de 1880 à 1905, en Algérie, en France, aux Etats-Unis et au Canada. Auteur d'au moins mille articles de journaux, de quelque cinquante articles de revues et de trois volumes publiés à Paris, membre adhérent de la Société des Gens de Lettres de France, Chevalier de la Légion d'Honneur dans l'ordre national, diplômé de la Société royale du Canada, fondateur de *La Revue Nationale* à Montréal, il écrit sous divers pseudonymes: Ch. des Ecorres, R. de la Pignière, Un ancien légionnaire, Un ancien officier français, Bibliophile, Patriote, Caliban, Marion.

Ses ouvrages sont indexés dans les grands catalogues de la Bibliothèque nationale de France à Paris et du British Museum de Londres. Mais au Canada, les exemplaires sont rares. On trouve *Expéditions autour de ma tente* (101) à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa et à la Bibliothèque municipale de Montréal. La Bibliothèque nationale du Québec à Montréal possède *Saint-Maixent* (107) et *Au pays des étapes* (293). Et *Saint-Maixent* se trouve aussi à l'université Laval à Québec. Par contre, on voit *La Revue Nationale* (305–359; 677–829) sur les rayons des bibliothèques des universités de Toronto et d'Ottawa, à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa, à la salle Gagnon de la Bibliothèque municipale de Montréal et au

Collège militaire de Saint-Jean (Québec). Malgré toute sa production littéraire, Chartrand ne figure dans aucune histoire de la littérature canadienne. Il est mentionné pour la première fois en 1976 dans le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* (972). Une seconde mention dans le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* (973) renferme malheursement des données inexactes.

Faut-il remarquer tout d'abord, ainsi que l'a fait Pierre Savard dans son étude sur Jules-Paul Tardivel (949), un contemporain de Chartrand, que l'oeuvre de la plupart des journalistes disparaît avec le temps, quelles que soient les voies dans lesquelles ils s'engagent. Si Tardivel se sert du journalisme pour exprimer ses théories religieuses et condamner la franc-maçonnerie, Chartrand, au contraire, n'endoctrine peronne. Sa pensée reste souple et il ouvre sa revue à tous sans distinction de nationalité, de religion ou de parti politique.

Cette grande tolérance politique et religieuse est sans contredit la manifestation d'un esprit indépendant, d'une maturité acquise par ses voyages qui le conduisent jusqu'en Extrême-Orient et qui décèlent un goût du risque, de l'aventure et de la curiosité intellectuelle. Qu'il se soit par ailleurs montré très réservé dans ses affirmations personnelles touchant la religion et la politique – "à la plume, la prudence!" – cela n'est-il pas tout naturellement l'indice d'une attitude libérale, attitude qu'il doit dissimuler à une époque d'ultramontanisme sous peine de heurter les sentiments d'une société un peu fermée . . . Face à un public catholique, la prudence s'imposait. S'il a sympathisé surtout avec les libéraux, depuis Beaugrand jusqu'à Laurier, c'est qu'il ne pouvait accepter la collusion des pouvoirs politiques et religieux à l'époque des conservateurs.

Ce n'est pas que Chartrand fût anticlérical: il invite le Père François Gohiet, o.m.i., à collaborer à sa revue, ainsi que le Père H. Lacoste, professeur de théologie à l'université Laval. Il rédige lui-même les notices nécrologiques du Père Hector Marois, o.m.i., du curé de la paroisse Notre-Dame, Pierre Deguire, p.s.s., et du chanoine Louis-Edmond Moreau. Lorsque paraît *Saint-Maixent* (107), en 1888, monsieur Ariste du journal *L'Etendard* de Montréal reproche à Chartrand de n'y avoir point

parlé de Dieu et que pour cette raison son livre est incomplet (836). Chartrand, en homme d'esprit, reconnaît avoir eu tort: ça lui aurait été si facile de dire que beaucoup de futurs officiers allaient à la messe le dimanche, communiaient même et professaient un saint respect pour les choses saintes! Mais il n'a pas voulu manquer au respect qu'il devait aux choses saintes en les mêlant à de modestes souvenirs d'école militaire . . . Et dans une lettre à James S. Brierly, journaliste au *Herald* de Montréal, qui émettait des doutes sur la ferveur de ses sentiments religieux, Chartrand déclare:

> I am not a bigot, but I am a simple Catholic who does his religious duties without any ostentation . . . (830, 10 mai 1901)

En matière religieuse, il reste donc sur ses gardes:

> Depuis plus de vingt ans que je tiens une plume, je me suis soigneusement abstenu d'aborder les questions de communauté et de clergé . . . C'est une guerre de snobisme dont je me tiens éloigné . . . (430)

Il affirme avec véhémence:

> Je crains les polémiques comme le feu. Je les fuis comme la peste. (523)

D'autant plus que ses premiers récits, bien accueillis en France pour être un tantinet frondeurs, ne furent pas aussi bien prisés au Canada. On se scandalisa de certaines confessions:

> Il hérita d'une somme importante, l'écorcha vigoureusement, hérita encore et vint aborder à Paris, terre mille fois promise . . . L'air de France le grisa, les dames à la mode le plumèrent avec entrain . . . et, un beau matin, il se réveilla dans les plaines d'Afrique. Il était soldat. (101, p. 54)

Honoré Mercier, qui lui avait promis de lui acheter des livres, se laisse dissuader de ce projet par le clergé. Dans le domaine de la littérature, il fallait prêcher ou se taire.

En matière de politique également, Chartrand ne se laisse prendre dans aucun engrenage. Il se lie d'amitié avec des partisans de l'un et l'autre des clans politiques. Tantôt il adopte le nationalisme québécois rejoignant, d'une certaine manière, René Lévesque au-delà du temps et trois générations lorsqu'il écrit:

> Le Canada est aux Canadiens français avant tout car ils y ont été les premiers possesseurs du sol .. Nous avons lutté les armes à la main, nous luttons maintenant sur le terrain pacifique. L'avenir est à nous! (221, p. 657–658)

Tantôt il est pan-nationaliste comme Wilfrid Laurier et Pierre-Elliott Trudeau: "Nous sommes politiquement des Anglais parlant français" (389). Mais il se laisse guider plus par son bon sens et son jugement que par esprit de parti.

Il dit cependant de dures vérités, comme lorsqu'il déplore que Montréal refuse l'offre de Carnegie. Non seulement une bibliothèque publique est nécessaire dans une ville, mais il n'y en a "jamais assez!" (397). "Pourquoi s'y opposer, mon Dieu! je me le demande avec stupéfaction!" (417). De même pour les hôpitaux, faut-il en ouvrir les portes à tous les malades, de toute couleur et de toute allégeance? Et il recommande pour Montréal la formation d'un comité d'urbanisme. Il préconise un système de locomotion souterrain (538), la fondation d'une école de journalisme et l'éducation permanente pour les adultes. Il recommande l'étude de l'économie politique, sachant que cette science n'est pas facile. Il favorise l'immigration, les capitaux étrangers. Prévoyant le développement du pays, il incite les jeunes à sortir de leur milieu, à voyager, à se lancer dans les affaires, à devenir ingénieurs, à faire sillonner en tous sens des réseaux de chemins de fer . . . Certains de ces problèmes n'auront leur solution que cinquante ans plus tard, mais Chartrand sème quand même ses idées, car c'est le rôle des publicistes de mettre en garde et de prophétiser (430, 466):

> Beaucoup d'entre nous ne seront pas présents pour voir cela. Mais nos enfants y seront. Et nos enfants méritent qu'on s'occupe de leur avenir. (634)

Son patriotisme l'incite à toujours faire honneur à son "beau cher pays du Canada". Faucher de Saint-Maurice le reconnaît et le place parmi les grands patriotes de son temps. Honoré Beaugrand de même, et Honoré Mercier. *Patriote*, c'est d'ailleurs l'un de ses pseudonymes. Et "être utile à son pays", comme il l'écrivait à Israël Tarte, est le leitmotiv de sa vie.

Officier-instructeur à l'Ecole de Saint-Hippolyte-du-Fort, il devient – fait remarquable – un des rares Canadiens français à enseigner en France. Et n'est-il pas l'un des premiers journalistes à écrire indifféremment dans les deux langues officielles du Canada? En publiant à la fois dans les journaux ontariens et québécois, il jette un pont entre les littératures des deux principaux groupes ethniques du Canada.

Alors que tant d'écrivains se complaisent à vivre dans le passé, Chartand, avec sa sincérité et une très grande sensibilité, vit dans le présent et se raconte:

> Je jette aux vents le meilleur de moi-même, ici, dans mes dires quotidiens . . . (479)

Il décrit certains épisodes de guerres coloniales, contribuant ainsi à l'enrichissement de l'historiographie militaire. Les expressions "en ce moment", "actuellement", reviennent constamment sous sa plume. Il était de son temps.

Le premier, il s'aperçoit qu'il manque au pays une revue littéraire indépendante et, pendant plus d'un an, il occupe un poste-clé dans la littérature québécoise et semble se placer en position pour devenir chef de file. Si elle avait vécu, *La Revue Nationale* aurait joué un rôle majeur dans la vie intellectuelle du pays en favorisant une littérature libérée de la hantise du passé et des préoccupations traditionnelles. Il faut attendre les années 1930 avant que d'autres revues prennent la relève.

Quant à la qualité du style, l'oeuvre de Chartrand se situe à mi-chemin entre la littérature de conscience et la littérature d'esprit, fort goûtée à l'époque. Francisque Sarcey, du journal *Le Temps* de Paris, dans sa critique des *Expéditions autour de ma tente* (101), qualifie le style d'un peu exotique, mais très spirituel, plein d'entrain, de gaieté et d'humour.

Ce style "un peu exotique" s'explique par les origines canadiennes de l'auteur et son séjour en Algérie. Chartrand des Ecorres n'est pas un puriste. S'il veut parler de l'alfa, du spahi, de la poudrerie ou du berlot, il le fait sans scrupule. Il est loin d'avoir tort puisque ces mots, utilisés dans la vie courante, s'introduisent un jour ou l'autre dans le Larousse, le Robert, le Littré:

> J'écris le plus correctement et le plus simplement possible. Mon but est d'être compris . . . (523)

Son style enjoué, vif et naturel, favorise une lecture rapide. Certaines de ses assertions ont une allure de proverbes: "L'art militaire est tout, sauf lucratif" (830, oct. 1880); "Tout est beau dans la vie, même la mort" (69 et 558); "Quand le général danse, les réformes dorment" (628).

Son humour qui jaillissait déjà en 1886 est toujours d'actualité:

> J'espère bien que vous ne pensez pas qu'un Canadien français puisse rester à mi-chemin de la gloire. Nous avons tous du génie au Canada. Nom d'un pépin, par exemple, il n'y a qu'à lire les journaux de mon pays pour voir cela. Le plus petit jeune homme n'y est certain de rien, mais il accumule beaucoup de désirs. Dans cent ans, nous serons quarante millions de héros et gare le reste de l'univers! . . . (83)

Et dans le domaine du sport:

> Les Canadiens français qui se livrent aux sports y brillent au premier plan, là comme partout, quand ils veulent s'en donner la peine . . . (403)

Il nous fait aussi constater que:

> Les Canadiens, comme les hommes vraiment forts, ont une colère lente à se prononcer . . . (264)

Avec ironie, Chartrand interprète sa psychologie de la mentalité québécoise:

> Les grands génies ne font rien sans travail . . . Vous savez bien que le Canadien français, en général, est naturellement un des hommes les mieux doués du monde entier et sous tous les rapports.
> Quand il ne réussit pas dans la vie, c'est sa faute, sa très grande faute. Car il ne travaille pas assez . . . Toute son intelligence se dépense en paroles spéculatives, en discours . . . et pas d'actions! (402)

Cette ironie mordante n'est en réalité qu'un sentiment de tristesse à peine voilée, un humanisme blessé, une rage impuissante (438) qui font de Chartrand une figure actuelle:

> Une délégation de deux hommes . . . est venue m'offrir la candidature de M.P.P.
> – Notre comité est rural, pas loin de Montréal.
> . . .
> Les émoluments de M.P.P. ne sont pas assez élevés, dites-vous? Nous arrangerons tout cela. Vous avez bien des amis à Montréal? Oui. Alors ils vous procureront à crédit une propriété sur une rue à exproprier. On vous la paiera ensuite dix fois sa valeur et une loi plus tard vous fera rembourser votre quote-part avec intérêts. Comment? Ceci ne vous va pas? Essayons autre chose. On pourrait vous donner des actions dans un trust projeté, auquel une loi accordera une charte de $20 000 000, ce qui "boomera" votre stock à 500 pour cent.
> Pas de ça non plus? . . .
> Alors vous pouvez peut-être fonder une société de secours mutuels, aussi nationale que patriotitique et canadienne. Il y en a des centaines qui fonctionnent sans le secours d'aucune loi. Le champ est vaste. On s'y fait une existence aussi honnête que grassement luxueuse. Toujours non, alors? Mais vous n'avez rien à craindre pour vo-

tre élection. Si elle est contestée on fera une loi pour annuler toutes les contestations.
Et réfléchissez . . .
Toujours, toujours non alors?
Vous le regretterez . . . –

Je me trouvai seul, bien seul, et plongeant mon front brûlant dans mes deux mains, je songeai avec orgueil au brillant avenir que nous préparent l'élasticité merveilleuse et le sans-gêne bonenfant et désinvolte des aimables législateurs de notre belle province – d'ordinaire si calme et si paisible . . . (505)

Cet article de pure fiction soulève des commentaires: "Mon ami Chartrand, qu'on prend pour un original parce qu'il dit parfois la vérité . . ." et aussi quelques protestations indignées: "insinuations malveillantes auxquelles sont en butte les députés des régions rurales . . ." (926). Mais dans un cas comme dans l'autre, Chartrand ne répond pas.

Comme le capitaine Haddock des *Aventures de Tintin*, le capitaine Chartrand possède sa litanie de jurons:

Ah! massacre et pain d'épices!
Bonheur et gendarmerie!
Jérusalem!
Nom d'un sifflet bleu!
Péché! Miséricorde!
Doux Seigneur du bon Dieu! (101)

Faire réfléchir et amuser, ce n'a l'air de rien, mais pour l'époque c'était beaucoup. Plusieurs l'ont reconnu. *La Presse* présente ses articles comme étant "l'événement littéraire du jour!" (937). Des journalistes commencent les leurs en disant: "Notre brillant confrère Chartrand disait récemment . . .". Un correspondant de *La Patrie* l'appelle "L'oncle Sarcey . . ., l'oncle Chartrand du Canada!" (432). Et l'*Ottawa Free Press* affirme carrément:

A writer of force, of the modern school . . .
Time invariably proves that he has written in advance of the present, and that his grasp of eventualities is correct . . . (935)

Le capitaine J.-D. Chartrand des Ecorres fait partie de notre patrimoine national:

> Dans cent ans, mes arrière-petits-enfants liront mes écrits que je leur laisse comme unique héritage . . . (452)

Il n'est ni romancier, ni poète, mais ses chroniques ont rafraîchi l'atmosphère du Québec, de 1880 à 1905:

> Je crie par-dessus les toits, je fais du tapage, j'avertis, je mets en garde, j'attire l'attention, je mets la puce à l'oreille, c'est tout ce que je puis faire – n'étant ni capitaliste, ni homme politique – mais je le fais le plus souvent et le mieux possible . . . (437)

Il joue le rôle d'éveilleur d'esprits. Peu de journalistes, autant que lui, méritent ce titre.

Deuxième partie

Choix de textes

Encore une fois, ve
accepter nos sincère
ciements & croyez b
démarches de votre
beaucoup à nous
les efforts constants
pour présenter chaq
public un déploie
de tout ce que tonc
ruy arts & manu

La neige à Constantine

Si vous saviez comme, à Constantine, la neige abîme les pousses du Square n° 1. Le Square n° 1 me délecte. J'aime ses orangers bien taillés, ses citronniers en ballons, ses eucalyptus géants, sa verveine odorante, ses roses éternelles. Mais ce matin, en parcourant les avenues, je me sentis froid au coeur à la vue des dégâts causés par la neige. On aurait dit le passage récent d'une nuée d'obus.

Des arbres entiers gisaient dans leurs débris, des haies de cyprès succombaient sous le poids d'une lourde masse lactée . . . Les arabesques de roses, de pervenches, de cyclamen, de cynéraires, de géranium qui ornent le grand rond central disparaissaient, anéanties sous une couche irisée de blancs flocons. C'était le désespoir muet, la désolation suprême engloutie dans un océan de blancheur. Car la neige, ici, est une visiteuse de mauvais aloi. La végétation algérienne est habituée à de meilleurs procédés de la part de la nature: Qui dit Algérie, dit terre de soleil!

Constantine . . . unique comme accident géographique, est une presqu'île en forme d'éventail. Elle est tranchée à pic par un ravin de quatre cents pieds de profondeur au fond duquel coule, sous de sombres voûtes naturelles, le mystérieux Rhumel, dont les eaux jaunâtres enlacent dans ses mille replis, tel un gigantesque serpent, les anfractuosités du rocher constantinois.

Vue des hauteurs environnantes, la ville semble une débandade, une orgie de constructions baroques dégringolant du sommet de la casbah, en pente raide, vers le marabout de Sidi-Rached.

Çà et là, sont plantés un clocher, une tour, un dôme, un minaret . . .

On y voit deux villes distinctes, la ville arabe et la ville européenne, séparées par l'artère principale qui coupe en deux la presqu'île du rocher.

Constantine est assurément une ville intéressante pour les touristes, mais elle n'aime pas la neige! (82 et 540)

Les mathématiques et le génie

Ah ! oui, c'est vraiment dur !

Quoi ?

Mais, les mathématiques, que diable ! Quand un gaillard de bon tempérament voyage avec soucis à travers les cosinus, les tangentes, les perpendiculaires, les parallélipipèdes et les projections, vous croyez, par hasard, qu'il s'amuse ?

Ah ! mais non, par exemple !

Si un polynôme quelconque, embêté d'être ballotté longtemps vous fait faux bond et disparaît dans une équation au second degré, j'affirme, sur mes biceps, que c'est raide . . .

Ah ! oui, mes chers copains, croyez-m'en . . . j'ai raté ma profession . . . Car les destinées marchent et les hommes emboîtent le pas . . . Si j'avais su, comme j'aurais servi le demiard de *old rye* aux vieux ivrognes de l'endroit, comme j'aurais coupé finement la tranche de fromage de la ménagère d'en face. Mais voilà, je n'ai pas su et je fus lancé dans les hasards.

Ballotté de chemins de fer en bateaux, de bateaux en chemins de fer, j'accostai aux mathématiques et m'y voilà frais.

Car, j'ai de l'ambition ! Je veux devenir quelque chose, sinon quelqu'un !

J'espère bien que vous ne pensez pas qu'un Canadien français puisse rester à mi-chemin de la gloire. Nous avons tous du génie au Canada. Nom d'un pépin, par exemple, il n'y a qu'à lire les journaux de mon pays pour voir cela.

Le plus strict jeune homme n'y est certain de rien, mais il accumule beaucoup de désirs. Dans cent ans, nous serons quarante millions de héros et gare au reste de l'univers ! . . . (83)

Au collège

En ce beau temps de notre jeunesse – en 1868 – j'étais un gamin indécrottable. Je ne fumais pas encore mais, grands dieux, que j'en avais envie! Par contre, je nageais comme un poisson pendant la canicule et je me battais chaque jour avec un gamin de la classe.

Je mangeais ma soupe chez mes parents, mais le nouveau règlement du petit collège de la plaine Germain forçait les élèves sérieux de coucher à l'établissement.

Avant le jour où je passai la première nuit sous le toit de ce cher petit collège, je flottais dans une liberté relative et je me permettais souvent de faire faux bond aux règlements et de courir après les *suisses* dans les champs et les carrières.

Puis, entre temps, j'étais enfant de choeur et même des plus réussis. Pas un ne lançait aussi bien l'encensoir. Je passe sous silence les punitions encourues et je ne dirai pas qu'un jour je fus privé d'être thuriféraire parce que j'avais les oreilles sales – selon mon maître.

Ceci est de l'histoire ancienne qu'il me répugne de rappeler. J'avais de plus une belle voix mieilleuse et je chantais, comme un ange, les versets des livres sacrés.

Toutes ces belles joies sont loin et, malgré ma fatuité incorrigible, j'aime à faire croire aux gens que j'étais un bon garçon, bien doux, aux poings fermes, qui ne faiblissait jamais devant une escapade.

En 1868, donc, je fus placé comme élève dormant au collège et, alors, je dus restreindre mes passions et reposer comme les autres.

J'avais pour professeur un brave homme qui me cassait assez fréquemment les doigts à coups de règle. Je lui pardonne sa bonté car il avait raison. Chaque fois qu'un sang généreux coulait de mes lèvres fendues ou qu'un élève arrivait le soir avec une maîtresse raclée que relatait un oeil au beurre noir, j'étais certain d'être pincé. Et c'était juste car j'avais fait le coup. Je jure cependant qu'il n'y avait pas de ma faute.

Et puis conçoit-on que j'osais écrire des lettres incendiaires aux jeunes filles du village. C'est à n'y pas croire, quoique vrai.

Un jour, je confie à un franc camarade une missive fâcheuse dans laquelle je semais le trouble au sein d'une honnête famille. Mon commissionnaire se laisse pincer par le maître qui surprend le pli. Deux heures après, nous étions à l'étude et quelques coups de règle sur le pupitre du surveillant annoncent un événement. Bientôt tout le monde comprend qu'il s'agit d'un acte épouvantable de galanterie.

Le maître se met à lire l'objet du délit et termine sa lecture en jetant à l'auditoire scandalisé le nom du cynique auteur de la lettre.

Cet auteur, c'était moi.

Le maître d'étude fait de cruelles plaisanteries sur l'écrivain qu'il accable d'un dédain bien mérité.

Je m'enfonce sous le tablier de mon pupitre, espérant que le plancher du premier étage va s'effondrer pour me faire disparaître dans la cuisine du portier immédiatement au-dessous. Il n'en est rien malheureusement. Et moi, grand coupable, j'endure pendant longtemps les reproches sarcastiques de toutes ces consciences scandalisées.

Enfin mes nerfs entrent en danse et je tapote sur mon pupitre.

Débutant volontairement, je m'aperçois bientôt que je ne suis plus maître de moi . . .

On rit d'abord pour être ensuite effrayés.

Le professeur s'inquiète, requiert Mazurette, le plus grand et le plus fort de l'étude, pour me secourir . . .

On me demande avec intérêt le siège de ma souffrance et je réponds en sillonnant les airs de mes gestes nerveux.

Effrayé, le maître me fait porter chez lui dans sa chambre, me bourre de gâteaux, m'abreuve de vin de gingembre et m'engage à dormir. Tout à fait remis, je profite de la situation avec d'autant plus de reconnaissance que je craignais la classe d'anglais pour laquelle je n'étais guère préparé.

Je dormis quatre heures et fus mystérieusement guéri pour la récréation où pas un ne joua à la balle comme moi . . . (91)

Le jardin régimentaire

Il y a deux ans – qu'on me le pardonne, mais c'est avéré – j'étais un fieffé ignorant. J'osais me figurer que je n'arriverais jamais à connaître rien qui vaille en horticulture. Mes études ne m'ayant pas donné d'aspirations dans ce sens, je croyais que les navets continueraient à croître en paix sans attirer mon attention.

Un beau jour, vlan! voilà qu'une décision ministérielle ordonne partout la création de jardins potagers régimentaires. Il fallut s'exécuter.

Ici, à Constantine, le fort Bellevue possédait d'immenses environs très propres à la culture de la carotte réglementaire et aussi un lot de quatre hectares fut-il bientôt concédé, par ordre, au régiment.

Le colonel, anxieux . . . se creuse le crâne pour trouver l'homme capable d'administrer ce domaine et d'y faire mûrir des poireaux. Pendant quinze jours, ce fut un combat indécis dans son esprit.

Enfin, reconnaissant du bon dans ma tournure, il se dit: "Voilà mon homme!" Et depuis, je suis chargé de la culture des légumes ministériels.

Il ne faut pas se méprendre sur la sérieuse responsabilité de la mission qui m'était confiée . . .

Evidemment rien n'est plus facile, mais les moyens sont rares et quand un horticulteur ignorant comme moi reçoit l'ordre de tout faire avec rien, il est perplexe. Oui, c'est ainsi. Voilà un terrain de quatre hectares, me dit-on, il est dur comme un roc; jamais graine de tubercule n'est venue le troubler, il est vierge de toutes céréales. Eh bien! prenez ce terrain en charge et, dans six mois, il nous faut des légumes et des beaux . . . Débrouillez-vous!

Cette situation anormale, faite à un officier distingué qui jusqu'alors croyait que les radis étaient construits en manufacture, me semblait assez peu encourageante . . .

Chaque soir, pendant les moments lucides, je me plongeais dans les gros bouquins où des gravures magnifiques aidaient mes études. Puis je devins pratique et dirigeai mes pas alanguis vers le futur théâtre de mon exploitation. Faisant un tour d'horizon d'un oeil découragé, j'embrasse le terrain d'une ligne fictive pour délimiter l'enclos.

Là, je planterai des choux *Milan*, là des *Saint-Jean*, puis plus loin des navets blancs, ici des carottes jaunes. A côté, de l'oseille, du persil, des épinards. Près des ramparts, une platebande de fleurs – l'agréable se fourre partout. Dans l'angle de ce bastion pousseront de belles fèves. Au pied de cet acacia, on verra un carré superbe de laitues romaines . . . Et puis des choux et des oignons, des artichauts, des tomates, du céleri, des radis roses . . .

Rentré chez moi, je songeai à l'exécution. Il fallait, coûte que coûte, arriver à mes fins. Car pour plaire au pouvoir, il faut être débrouillard. Et qui dit débrouillard dit magicien qui fait sortir de terre, à coups de baguette, l'objet commandé . . .

A force d'astuce et de recherches, je trouvai parmi mes hommes un jardinier modèle que j'installai grand maître de céans. Je lui adjoignis deux aides. Ils firent merveille . . .

Entre autres, on récolta 3, 000 pieds de laitue frisée et 7, 700 choux . . . En plus, des géraniums, giroflées, oeillets, pensées, violettes, fuchsias, résédas, roses, pervenches, verveines . . .

Voilà un exemple frappant de persévérance dans la culture des légumes réglementaires qui mérite d'attirer l'attention du monde entier . . . (98)

La flûte

Ah! Voilà ma flûte!

Je trouve ce doux instrument au fond, bien loin, dans un recoin oublié. Ceci explique l'abandon où j'ai dernièrement laissé cette compagne de quinze ans. Ma pipe et ma flûte sont toujours restées fidèles à leur maître. Depuis notre accointance au Texas, elles ne me quittèrent pas d'une semelle.

Dans ma tendre jeunesse, comme j'avais tous les talents, mon papa pensait, après m'avoir sondé de son oeil de lynx, que je deviendrais un fameux musicien.

En conséquence, il me paya un terme au professeur de musique et me voilà tapotant le piano.

C'était très beau pendant les heures d'étude, mais fort désagréable les jours de congé.

A mes nombreuses aprtitudes se joignait encore la passion des jeux de barres, de *crosse* et de balle. Je rageais quand, perdu avec un piano dans une immense salle, j'entendais les cris des camarades dans la cour. Je faisais deux gammes et j'allais à la croisée.

Un jour, n'y tenant plus, pif! paf! je brise une partie du clavier . . .

On me punit sévèrement, mon papa paya le clavier et je fus à tout jamais délivré des études de musique.

Voilà pourquoi je ne suis pas pianiste.

J'en avais assez appris cependant pour savoir ce que c'était que la clef de *fa*. En outre, je pouvais très bien exécuter une gamme, en passant le pouce sans déranger la fixité du poignet. On n'avait pas d'appui-main au collège et la gymnastique des doigts était fort ennuyeuse.

Plus tard, étant campé dans les prairies du Texas près du Fort-Concho, je devins possesseur d'un *piccolo*.

Mes fonctions de secrétaire du général me laissant de nombreux loisirs que j'employais à bailler méthodiquement, ce *piccolo* fut un monde pour moi.

Je me mis tout de suite à souffler dedans avec une ardeur inquiétante. Ayant saisi les sons de trois notes, mon ambition ne connut plus de bornes.

J'assiégeai de demandes de méthodes les marchands de Boston, de New York, de la Nouvelle-Orléans. Des cargaisons m'arrivèrent bientôt et, après six mois d'études approfondies, je parvins à jouer *A la claire fontaine!* comme pas un.

Les vastes plaines qui s'étendent entre Fort Concho et Fort Richardson se répétèrent souvent les sons inspirés de mon joyeux *piccolo*.

La campagne terminée, je me procurai à Jefferson une magnifique flûte que j'ai encore.

Il y a loin du petit débutant de 1870 au virtuose actuel. Ma foi, c'est vrai, les plus difficiles morceaux n'ont plus de secrets pour mon instrument et mon père ne s'était pas trompé en reconnaissant chez moi, dès mon enfance, un talent musical de première venue.

Ces qualités harmoniques me procurèrent par la suite de bien douces distractions.

Mon second lieutenant dans l'armée américaine était d'une force remarquable sur la flûte à six trous. Ayant un soir écouté mes timides roucoulements, il conçut tout de suite un immense intérêt pour le jeune auteur d'aussi louables efforts.

Nous étions alors campés sur les bords du *Black Cypress Bayou*, près de Jefferson.

Les pavillons des officiers faisaient suite aux baraques de la troupe, et le bureau du général, auquel j'étais attaché, se dressait en face, à quelques mètres.

Je passsais mes journées, couché dans un hamac, sur une petite terrasse, d'où je voyais les dames militaires prendre le frais sur le gazon.

Suivant leurs moindres mouvements d'un oeil envieux, je maudissais l'injustice du sort qui me refusait le bonheur de la douce société des femmes. J'aimais beaucoup les causeries féminines, et, en raison même de ce penchant, je persistais à en être de plus en plus privé.

Les gais rires et les éclats de voix tapageurs de ces dames, folâtrant avec leurs maris, exaltaient mes sentiments à un degré extrême. Lorsque j'avais ainsi amassé une provision suffisante d'émotions douces, suaves, amoureuses, j'étreignais ma flûte et je les lui confiais.

C'est à la suite d'un *Home, Sweet Home!* délirant, joué dans des circonstance pareilles que le lieutenant M . . . tombait comme une bombe chez moi, la louange aux lèvres.

Il était fort, et, appréciant ma faiblesse, il me donna des leçons.

Je faisais aussi beaucoup de travaux de copiste pour cet officier. Ces écritures et mes leçons de flûte m'amenaient souvent chez lui. Ce fut pour mon malheur.

Le lieutenant M . . . avait cinquante ans; sa femme, vingt. Elle était brune, vive, alerte, sémillante, pleine de vie et de feu. Ses grands yeux noirs me faisaient frissonner quand ils rencontraient mes regards timides.

Conséquence naturelle, je devins éperdument amoureux de madame M . . . . Elle s'en aperçut bien vite, en souriant.

Elle s'attendait peut-être à quelques démonstrations décisives de ma part; mais, malgré mon expérience des choses de l'amour avec ma céleste Angèle, malgré mon uniforme de guerrier qui aurait dû me donner de la hardiesse, j'étais toujours d'une apathie distinguée.

Hélas! la nature est plus forte que les désirs. Un timide vivra, rougira, fera des bévues, mourra, et cela, toujours dans la peau d'un timide.

En voyant madame M . . ., mes yeux cherchaient des recoins sombres pour y cacher leurs feux, mon visage devenant tout bêtement rouge.

Coquette comme toutes les jolies femmes, madame M . . . suivait, amusée, les différentes phases de ma passion. Elle me lisait comme un thermomètre, et il faut croire qu'elle prenait goût à cette lecture graduée, car souvent, en l'absence de son mari, elle me faisait appeler pour des raisons futiles.

Elle me recevait dans le négligé le plus voulu possible, ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, une dentelle légère laissant entrevoir la peau blanche de son coup. Elle me souriait, m'encourageant à parler.

J'attendais qu'elle m'adressât la parole. Après quelques banalités de sa part, suivies d'un mutisme complet chez moi, des signes d'impatience tourmentaient son visage, et je prenais congé d'elle.

Je dois dire que mon manque de hardiesse était quelque peu entaché de peur.

M . . . était un terrible. Chaque fois qu'il s'absentait, il avait pour mission d'arrêter quelques *desperadoes*, reliquats de la guerre de Sécession qui, à cette époque, infestaient encore le Texas. Il réussissait presque toujours à les prendre ou à les tuer. C'est assez dire que M . . . était un vrai dur à cuire.

Aussi je craignais continuellement de voir surgir sa face pâle et ses moustaches en brosse, dans l'encadrement d'une porte

quelconque, chaque fois que sa femme me retenait chez elle pour des futilités.

Le revolver de ce gars-là ne manquait jamais son homme, et qu'aurais-je fait, moi, misérable bambin de dix-sept ans, en face de ce terrible lutteur?

Un soir, décidée à me vaincre, madame M . . . me fait appeler.

Assise à sa toilette, souriant à sa glace, elle tresse nonchalemment sa belle chevelure: ses épaules nues, d'une blancheur de neige, laissent courir un fin réseau de veines bleues, où bouillonne un sang ému. Sa bouche, rouge et sanguine, palpite dans des enroulements voluptueux.

Ses yeux m'accueillent avec une caresse au moment où, respectueux, j'apparais, rougissant devant elle. Une légère contraction de ses sourcils annonce une volonté bien arrêtée d'arriver à un résultat.

– Vous ne me paraissez pas être de la classe des hommes qui généralement s'engagent dans l'armée américaine?

– Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

– De quelle partie de la France êtes-vous?

– Du Canada, madame.

– Ah! . . . les femmes sont-elles belles chez vous, au Canada?

– Pour ça, oui, madame! (Etais-je assez bête?)

– Oh! oh! oui!, vraiment, ont-elles des dents comme celles-ci, des cheveux comme ça, des épaules comme les miennes, et des yeux . . .?

Ce disant, elle me foudroie d'un regard à fondre toutes les banquises du Groënland.

Je continue à être bête, ce qui n'était pas difficile, et:

– Mon Dieu, madame, je manque d'expérience, mais veuillez bien croire que nos femmes sont aussi très belles.

Puis, m'enferrant à fond, je pousse la niaiserie jusqu'aux limites extrêmes, en lui vantant les qualités extraordinaires de nos gracieuses Canadiennes: comme elles sont appétissantes, fidèles en amour, bonnes mères de famille, attachées à leur foyer, débordantes de bonne humeur.

Madame M . . . me laisse dire sans souffler mot. Ses mains seules, agitées et nerveuses, tiraillent ses longs cheveux, les tordant convulsivement.

Enfin, avec une moue énergique, elle se lève tout à coup, me montre la porte d'une chambre voisine, et m'invite à la suivre.

J'obéis comme un caniche fidèle. Emboîtant le pas, j'entre avec elle dans une pièce sombre, toute parfumée.

Mes yeux, aveuglés, ne distinguent pas tout de suite les objets qui m'entourent, mais peu à peu, m'habituant à la demi-clarté, je vois madame M . . . assise sur son lit. Elle me fait signe.

Indécis, ahuri, pétrifié, je voudrais agir, mais je ne le puis.

Soudain, je me sens saisi et entraîné avec une violence extrême. Je me dégage avec énergie, et, fuyant, comme poursuivi par tous les démons de l'enfer, je me précipite hors de la maison, laissant mon képi, comme pièce à conviction.

Ah! Joseph, mon bienheureux homonyme, que l'on a tant calomnié, comme je comprenais enfin qu'il est parfois utile d'abandonner ses défroques!

Le dehors me rend un peu plus calme, et, craignant de voir M . . à mes trousses, je me dirige, l'oeil aux aguets, vers ma baraque.

Dix minutes après, madame M . . ., souriante, était tranquillement assise sur sa véranda. Mon képi me parvenait bientôt par l'entremise d'une ordonnance, qui me parut étonnée de mon étrange distraction.

J'en restai là de mes relations avec madame M . . ., qui me regardait par la suite avec la plus complète indifférence. Tant il est vrai que la vertu n'est jamais récompensée!

Le lieutenant continua à me donner d'excellentes leçons de flûte. Le malheureux ne s'est probablement jamais douté des dangers que j'ai encourus chez lui.

Cette aventure me confirma davantage dans mon opinion, déjà bien arrêtée, de ma nullité flagrante en galanterie.

Je n'en persistai pas moins cependant à cultiver l'art du dieu Pan avec une ardeur légitime, et, à mon retour au Canada, ma flûte contribua à me poser dans le grand monde . . . (101)

Petites histoires

Les bonnes petites histoires que l'on se racontait le soir quand, mollement enfoui dans l'herbe, chacun, couché sur le dos, regardait les étoiles!

Un grand garçon, dont le père était guide de *cage**, avait le monopole de ces choses:

– "Un soir, mon père revenait de la ville par une nuit bien noire. Sa jument trottinait doucement dans la grande montée, quand minuit sonna. Il se trouvait, en ce moment-là, dans un endroit écarté, entièrement entouré de bois. Soudain, il s'aperçoit qu'on le poursuit avec insistance. Se retournant, il voit un grand cheval noir qui le regarde d'un oeil brillant.

"Prenant peur, mon père fouette sa jument qui part comme un trait.

"Le cheval noir suit sans efforts et paraît, à chaque instant, vouloir mettre ses pieds de devant dans la charrette.

"Mon père sent ses cheveux soulever son bonnet de castor et il fouette sa bête avec une ardeur nouvelle.

"Le cheval noir n'est nullement ébranlé de cette vitesse insensée et, choisissant probablement l'endroit propice, il met ses pieds de devant dans la charrette qui s'arrête court. Puis, regardant mon père d'un air suppliant, il semble lui demander un service.

"Mon pauvre papa, presque mort de frayeur, croit voir des cornes à la tête du cheval et des fourches à ses pieds. Recommandant son âme à saint Jean-Baptiste, son patron, il prend son couteau et frappe légèrement le loup-garou derrière l'oreille. Une goutte de sang s'échappe de la blessure et, à l'instant, le cheval devient un homme.

"Ce loup-garou était un malheureux pécheur qui ne s'était pas confessé depuis sept ans et le bon Dieu, pour le punir, l'avait changé en cheval. Chaque nuit le voyait, infatigable, courir partout jusqu'au matin pour recommencer la nuit suivante.

* cage: radeau

"Remerciant mon père de l'avoir délivré des griffes du démon, il promit de faire à l'avenir ses devoirs religieux et disparut dans les bois".

Là-dessus, le camarade se tait et nous nous serrons tous les uns contre les autres.

Le silence règne pendant quelques instants et chacun réfléchit au trajet qu'il a à faire pour arriver chez lui. Certains doivent traverser une grande distance sans maison et craignent qu'un loup-garou quelconque leur demande délivrance.

Un brave se hasarde cependant à demander une autre histoire.

Faisons bien la différence entre histoire et conte. Le dernier n'est jamais vrai, mais l'autre l'est toujours. Malheur au sceptique qui oserait en douter. Il serait honni, conspué de toute la jeune génération et de beaucoup de vieux qui, pour le plus grand nombre, croient aussi à ces choses effrayantes.

Notre grand camarade se fait un peu prier, mais, finalement, devant l'insistance générale, il se décide à nous raconter une autre fantastique aventure de son père.

Il réclame une attention soutenue – chose bien inutile – car, dit-il, c'est une histoire de feux follets. Il commence:

– "Mon père descendait la rivière en *canot* par une nuit sombre. Mettant son aviron en travers, il se laissait aller au courant de l'eau et faisait sa prière du soir.

"Tout à coup trois feux follets, en trépied, lui apparaissent et se mettent à danser sur la *pince** du canot.

"Faisant un signe de croix, mon père prend son aviron et vire de bord.

"Les feux follets s'éloignent et continuent leur danse sur le milieu de la rivière. Quelques moments après, ils reviennent de nouveau sur l'avant de l'embarcation.

"Mon père se sent devenir fou. Il rame avec une vigueur surhumaine, mais sans résultat; car, cette fois, les apparitions maintiennent le canot immobile. Epuisé, il recommande son âme à Dieu et interroge les feux follets. Silence terrible.

"Peu à peu, la rivière se couvre de nombreuses lumières. Dans toutes les directions apparaissent quantités de feux fantastiques qui achèvent de faire perdre la tête à mon pauvre père qui reste comme pétrifié dans le fond du canot immobile.

* pince: proue

"Soudain, il se rappelle ne pas avoir payé une messe qu'il avait promise pour le repos de l'âme de sa mère. Il jure tout de suite d'en commander deux le lendemain matin.

"A l'instant, tout s'évanouit. La nuit redevient noire et le courant entraîne de nouveau le canot.

"Mon père tint parole et fit chanter deux messes. Les feux follets ne lui apparurent jamais depuis".

Cette histoire terminée, personne ne tient en place. On essaye de se rassurer en se pressant davantage les uns contre les autres. Les yeux se ferment, crainte d'apercevoir quelques feux follets dans le noir horizon. L'oeil brûlant du grand cheval noir loup-garou perce les ténèbres et sème une indicible terreur dans nos jeunes âmes . . .

Quand l'heure nous force malgré nous à regagner le logis, c'est en tremblant, l'oeil sur le qui-vive, que nous arrivons chacun chez nous.

. . .

Je me demande comment il se fait que je ne sois pas mort de frayeur.

Les voyages et l'intelligence, aidée de l'instruction, dépouillent l'homme de ces sottes peurs. Cependant, j'ai vu des garçons, sains et vigoureux de corps et d'esprit – des *voyageurs**, par exemple – conserver jusqu'à leur dernier soupir les craintes superstitieuses de leur enfance.

Dans les chantiers de la rivière d'Ottawa et du nord de Montréal, les principaux amusements des hommes, après le repas du soir, consistent à écouter les histoires de deux ou trois de leurs camarades qui excellent dans ce genre de récits.

Chaque chantier possède généralement quelques sceptiques qui affichent de ne croire à rien. Ils blasphèment avec une ardeur admirable . . .

Ces pauvres diables sont bien inoffensifs cependant et, quand un accident les amène trop près de la mort, ils se mettent tout de suite à faire des signes de croix répétés, accompagnés d'actes de contrition suprême.

Ce que je dis de la vie des chantiers au pays m'est dicté par mon expérience personnelle . . . (101)

* voyageurs: flotteurs de bois, draveurs.

La drave

Pour varier et faire du neuf, j'entrai en campagne à la drave des bois sur le lac Ouareau.

Notre chantier était construit sur les bords de la petite rivière Shwaugan.

J'étais ce qu'on appelle un novice et, maintenant que j'ai fait le tour du monde, je jure ici n'avoir jamais vu d'individus risquer aussi vaillamment leur vie que les voyageurs de nos chantiers.

Il est vraiment admirable de voir ces gaillards diriger une embarcation dans les plus dangereux rapides. Une *jam* se forme-t-elle, tout de suite les hommes partent avec des leviers et se mettent en train de la briser.

Une jam est un amoncellement de bois qui se forme dans les rapides, les chutes, les passages étroits, les bas-fonds. La circulation est ainsi arrêtée et il s'agit, coûte que coûte, de briser ce barrage accidentel.

Les hommes sont chaussés de fortes bottes, garnies aux talons de clous solides et pointus qui empêchent le travailleur de glisser sur le bois lisse et gluant, suite d'un séjour prolongé dans la rivière. Ces bottes sont en outre percées de trous qui permettent aux eaux de s'échapper.

Le *foreman** examine d'abord la jam d'un oeil connaisseur et, ayant trouvé la pièce de bois cause du barrage, il la désigne à ses hommes qui se lancent hardiment sur le pont vacillant. Un ou deux restent en observation et avertissent les autres d'un mouvement quelconque de la masse, qui souvent part comme la foudre.

Il n'est pas rare de voir quelques-uns de ces malheureux voyageurs perdre la vie, entraînés par les bois. Chaque printemps, on enregistre des pertes d'existence assez nombreuses.

Pendant ma campagne, on opérait sur le lac Ouareau. Voici la manière de procéder pour la descente des bois. On entasse les billots l'hiver sur la glace d'un lac quelconque qui a son débou-

* foreman: conducteur

ché sur une grande rivière, par le moyen d'un petit cours d'eau, souvent accidenté ci et là de rapides et de chutes assez élevées.

Près de la source de cette petite rivière, s'élève un barrage solide qui retient les eaux au printemps, à la fonte des neiges. Ce barrage est interrompu au milieu par une écluse qui s'ouvre, non seulement pour donner passage aux eaux, mais encore pour laisser sortir les bois que le courant charrie comme une avalanche à travers chutes et rapides.

Telles sont à peu près les dispositions générales pour la drave du printemps. Cependant, quelquefois les bois peuvent être amenés directement à une grande rivière quand les chantiers d'hiver n'en sont pas trop éloignés.

A notre arrivée au lac Ouareau, nous constations que la surface en était encore gelée. Il fallut scier un passage à travers ce pont artificiel. Quinze jours entiers furent employés à cette besogne, extrêmement fatigante. Voici la manière de procéder.

Calculant la largeur nécessaire, on scie la glace sur toute la surface à canaliser. Les morceaux sont ensuite saisis et plongés sous les bords du canal au moyen de gaffes. Le passage se trouve ainsi libre.

Une fois cette importante opération terminée, il s'agit de pousser avec des perches les billots dans le couloir ainsi obtenu après tant de peines.

Chaque flotteur fait rouler à l'eau une dizaine de morceaux de bois et les pousse devant lui jusqu'au barrage.

Lorsque tous les billots sont amassés près de l'écluse, deux hommes adroits se postent, un de chaque côté du passage. Ils n'ont pas une mince besogne, car il s'agit d'empêcher toute pièce de bois de se présenter en travers à la sortie.

Pour cela, il faut avoir bon pied, bon oeil, une grande vigueur corporelle et, surtout, une longue habitude de ce travail; car il est facile de se figurer la force, l'impétuosité des eaux s'écoulant par l'étroite écluse. Le niveau du lac dépasse souvent de dix pieds celui de la petite rivière. Si par malheur un morceau de bois arrivait en travers, il occasionnerait une jam dans l'écluse; ce qui amènerait de graves retards et souvent de sérieux accidents.

Deux hommes restent donc près du déversoir du barrage.

Les autres sont échelonnés de distance en distance sur tout le parcours de la petite rivière – deux ou trois milles – jusqu'au

grand cours d'eau dans lequel flottent librement les bois que d'immenses *booms** reçoivent à destination, où des propriétaires font faire le triage.

Près des passages difficiles, on met plusieurs hommes, pris parmi les plus habiles. Ils ont pour mission d'empêcher toute pièce de bois de stationner contre un roc.

Si, malgré leurs efforts, il se forme une jam, on avertit le poste suivant qui passe la consigne à son voisin, et, ainsi de suite, jusqu'à l'écluse qui est immédiatement fermée.

Puis, on procède à la rupture du barrage près duquel tout le monde est appelé.

Pendant ma campagne de 1874, je fus témoin de la plus grosse jam – d'après le dire de vieux flotteurs – qui ne se soit jamais produite sur la rivière Shwaugan.

L'amoncellement de billots s'était formé dans une chute haute d'une quarantaine de pieds. Il provenait d'un seul morceau de bois qui s'était fiché dans une fente du rocher. Impossible de le déloger, car son point d'appui était à mi-hauteur de la chute.

On crie à l'instant de fermer l'écluse. Mais avant que cet ordre pût être exécuté, des milliers de pièces de bois étaient venues se masser sur la jam.

L'eau interrompue, tout le monde se met à la besogne. On essaye les divers moyens dictés par l'expérience.

Le *foreman* désigne maintes pièces qui, pensait-il, devaient être la clef du barrage, mais toujours sans résultat.

Comme cette jam était par trop dangereuse pour travailler dessus librement, on employait un autre moyen pour arracher les billots du tas. Voici en quoi il consistait. Un croc énorme, portant sur le dos un petit anneau auquel s'attachait une cordelle, était solidement lié par un grand câble.

Deux hommes, placés sur une rive, attiraient le croc à eux au moyen de la cordelle et le laissaient ensuite tomber sur la pièce de bois désignée par le conducteur.

Une fois le crochet fiché dans le bois, les autres hommes, postés sur la rive opposée, tiraient au câble, forçant le croc à s'enfoncer davantage dans le billot.

Puis, c'était des Ha! Hi! . . . Ha! Ho! . . . pendant de longs moments.

* booms: sortes de grands cadres flottants qui retiennent les bois.

Tout à coup l'obstacle cédait et roulait dans l'abîme avec un fracas terrible. Les hommes de la cordelle guettaient le moment de la chute du morceau de bois pour ramener le croc qui s'échappait de son logement.

Et l'on recommençait.

Ce travail était très dangereux. Car si l'on n'avait pas réussi à enlever le croc du billot arraché à la jam, câbles, cordelle, tout aurait été entraîné dans la chute. Il est alors facile de comprendre que l'appareil entier aurait probablement, dans sa fuite, accroché quelques malheureux voyageurs.

Aussi comme nous nous garions prudemment!

Après maints essais infructueux, le foreman faisait ouvrir l'écluse. Un déluge épouvantable, avec un fracas de tonnerre, inondait la jam, en enlevait quelques pièces, mais le plus souvent ne réussissait qu'à consolider l'obstacle davantage.

Alors on recommençait à arracher le bois, morceau par morceau.

Cela dura dix jours.

Vers le soir du dixième jour, un certain découragement s'était emparé du conducteur. Il ordonne de mettre fin aux travaux et inspecte minutieusement la jam.

On lui attache une forte corde sous les bras. Puis une hache à sa ceinture et une scie à la main, il se fait descendre au bas de la chute afin de pouvoir examiner les dessous du barrage.

Pendant une heure, ce ne sont que des cris de: *Montez! Descendez!*

Finalement, le foreman apparaît souriant et nous promet que le lendemain sera la fin de nos ennuis.

En effet, le jour suivant, il s'équipe de la même manière que la veille et descend sous la chute. Puis il se met à scier un billot qui était réellement la clef de toute l'obstruction.

A chaque craquement sinistre, ceux qui tiennent le câble portant Jolibois – c'était le nom du conducteur – tirent vivement à eux. Le danger passé, on descend de nouveau le travailleur.

Tout le monde est sur la rive gauche, attendant le dénouement avec anxiété. Les vieux disent que Jolibois a le diable au corps et craignent beaucoup pour sa vie.

Tout à coup un craquement terrible se fait entendre. Un effondrement d'abord très lent, puis rapide comme la foudre, fait bientôt disparaître dans l'abîme les masses mouvantes de l'obstruction.

Les hommes, au câble, essayent d'arracher Jolibois à la mort, mais un obstacle insurmontable arrête l'ascension.

Lâchez tout! est le cri général.

En effet, l'eau est très profonde au pied de la cataracte et l'on pourra peut-être sauver le foreman en le laissant plonger avec les billots; mais il y trouverait une mort certaine en résistant à leur chute.

Tout ceci se passe dans un court espace de temps à peine concevable à la pensée.

Pendant quelques minutes, la terre tremble, des milliers de morceaux de bois s'engouffrent avec un fracas épouvantable et le pauvre Jolibois a entièrement disparu dans la débâcle.

Les derniers billots tombés, un certain calme renaît. Le bois, qui, au moment de sa chute, disparaissait totalement dans les profondeurs de l'abîme, revient peu à peu à la surface de l'eau. Le petit lac, formé au bas de la cataracte, en est bientôt complètement couvert et nous croyons tous que Jolibois est perdu.

Quelques bons *habitants**, très pieux, se mettent à genoux et prient pour le repos de l'âme de notre brave conducteur.

Soudain: *Lâchez l'écluse!* est le cri vibrant qui frappe les oreilles. On reconnaît la voix du foreman. Un regard dans la direction du cri nous montre Jolibois, à moitié nu, luttant avec vigueur pour monter sur les bois flottants.

Lâchez l'écluse! c'est-à-dire ne vous occupez pas de moi, mais pensez au devoir, lancez vivement l'eau pour faire flotter le bois pendant qu'il est libre! Ah! le brave homme!

Des hourras formidables, des cris de joie s'échappent de toutes les poitrines.

On s'empresse d'exécuter l'ordre du chef. Quelques-uns s'occupent du sauvetage et tous félicitent cordialement le foreman qui apparaît en lambeaux. Une de ses épaules est assez fortement contusionnée, mais, à part cela, il est sain et sauf. Il sourit de satisfaction et paraît avoir fait une chose tout à fait ordinaire. Il n'a rempli que son devoir.

Je dirai ici que l'on choisit toujours le foreman d'un chantier parmi les plus braves et les plus habiles. Partout où un danger réel existe, il ne demande jamais à personne d'y aller, il y va lui-même. Il se dit payé pour cela.

* habitants: nom général donné aux cultivateurs canadiens. Ces braves gens utilisent les loisirs de la morte saison en allant travailler au flottage du bois.

L'habitude donne divers genres de courage. Ce brave Jolibois qui, dans son état, affrontait la mort chaque jour, aurait certainement frémi au premier sifflement d'une balle à ses oreilles. De même un vieux guerrier aurait tremblé en face du danger couru par Jolibois. Celui-ci cependant serait vite devenu un brave, dans le vrai sens du mot, car son âme était bien trempée.

Je m'approchai discrètement du foreman au moment où il sortait de l'eau et je le regardai avec admiration. Mes yeux étaient humides d'émotion. Ah! comme j'enviais la force et le courage de ce beau grand garçon, découplé en Hercule!

Je le priai de me donner la main. Il le fit en souriant.

– Allons, ce n'est rien, petit, ce que je viens de faire et toi, – en me regardant profondément – tu en feras autant plus tard.

Ces paroles me sont restées gravées dans la mémoire. Il est doux à la vanité humaine d'entendre de semblables prédictions de la bouche d'un pareil homme.

Hélas! non, mon brave, mon bon Jolibois, je n'en ai jamais fait autant, car j'ai quitté tout de suite ton rude métier! J'aurais cependant été si fier de voir ta prédiction s'accomplir!

La Shwaugan *clairée* , le flottage se fait dans la rivière l'Assomption, dont les eaux sont presque partout assez profondes pour porter les bois. A certains endroits cependant des rapides assez difficiles donnent parfois de grands travaux.

Le système de flottage change beaucoup dans les eaux profondes.

Les hommes sont répartis en trois groupes: un sur chaque rive et le troisième dans des chaloupes.

Chaque chaloupe est montée par quatre flotteurs dont deux sont armés de perches ferrées, longues et fortes, et les deux autres, de leviers à crochets. A ces hommes incombe la besogne de faire dégringoler les billots arrêtés par les rochers.

Si un barrage se forme, une chaloupe s'y dirige tout de suite. Les porteurs de leviers travaillent alors, pendant que les deux autres, armés de perches, s'arc-boutent, chacun à une extrémité de l'embarcation, la maintenant immobile dans les endroits les plus dangereux.

L'adresse et la force de ces hommes ne souffrent pas de comparaison. Ils ont une telle solidité dans les muscles qu'ils peuvent conduire une chaloupe d'une rive à l'autre, dans les plus puissants rapides, sans céder un pouce au courant.

A Joliette, une jam s'était formée sur le barrage d'un moulin en amont de la ville.

Un équipage arrive immédiatement sur les lieux. En quelques instants la circulation est rétablie, mais menace d'être de nouveau embarrassée par un amas de billots qui se forme au pied de la digue. Celle-ci domine le niveau de l'aval de la rivière de sept à huit pieds. Son déversoir livre passage à une nappe d'eau de trois pieds de profondeur.

Il est facile de concevoir la force d'attraction engendrée par cette masse énorme, attirée par une chute de huit pieds. Les hommes n'hésitent aucunement.

Laissant leurs perches gratter obliquement le fond de la rivière, ils permettent à la chaloupe de glisser avec précaution et lentement jusqu'à la chute.

Arrivé au barrage, l'homme de l'avant qui tient sa perche en arrêt la fiche solidement dans le bois de la digue, se campe sur le pont de l'embarcation et, d'un effort surhumain, arrête net la chaloupe. Son camarade de l'arrière se cramponne à son tour.

Une bonne assise de fond, trouvée par la perche, leur permet de laisser encore l'embarcation suivre le fil de l'eau de manière que la demi-partie antérieure de la chaloupe arrive à surplomber, dans la vide, le gouffre liquide; et plus rien ne bouge.

Les deux hommes, armés de leviers, se penchent alors en dehors de la barque et travaillent à leur aise à déloger les billots.

Ceci dure un bon quart d'heure pendant lequel une seule défaillance de la part des deux autres peut les précipiter tous dans l'abîme.

Mais il en ont vu bien d'autres.

Les pieds cloués sur le pont de la chaloupe, le corps roide et dur comme le roc, les muscles d'une sûreté d'acier, les deux hommes, attachés aux perches, attendent patiemment que la besogne des camarades soit terminée.

Le travail fini, il s'agit de remonter le courant.

Un surcroît d'efforts prodigieux, alternant d'un homme à l'autre, a bientôt fait avancer la chaloupe qui se dirige vers une autre jam comme si de rien n'était.

Je remercie le sort de m'avoir convié à ces scènes magnifiques et j'affirme que je n'ai jamais vu nulle part de travail plus herculéen que celui que fait si simplement le voyageur canadien.

Quelques-uns de ces hommes sont en outre doués d'une adresse qui tient du prodige, dans le maniement des bois, flottant librement.

Un homme fatigué de marcher sur la rive pour suivre les billots en attire un à lui et, aidé de sa longue perche qui lui sert de balancier, il saute sur la pièce de bois et se laisse aller à la dérive.

Il s'amuse quelquefois à faire de brillants exercices. Se mettant en travers du billot qui descend longitudinalement le courant, le voyageur fait face à une des rives et, piétinant sur la pièce de bois, il la fait rouler sous ses pieds avec une vitesse vertigineuse.

Ces évolutions précipitées impriment un mouvement de propulsion au billot qui traverse ainsi la rivière.

L'homme courant toujours sur place donne quelquefois au morceau de bois une impulsion de rotation si violente que l'eau, soulevée par l'action, vole en l'air par-dessus la tête du flotteur qui apparaît comme nageant dans un éblouissant arc-en-ciel quand le soleil brille.

Un novice, non habitué à ce genre d'exercice, ne pourrait tenir un instant en équilibre sur le véhicule cylindrique du voyageur. En mettant un pied dessus, il serait tout de suite lancé à l'eau.

Ces légers aperçus de la vie accidentée de nos voyageurs canadiens me sont dictés par mes souvenirs. Mais je promets ici à ces vaillants garçons qui forment une si grande partie de notre robuste population de les étudier à fond, quand je retournerai au Canada.

Si je ne contribue pas à agrandir leur gloire, j'essayerai au moins de les faire connaître davantage. (101)

Souvenirs

. . . Revoir un vieil ami après quatorze ans de séparation est un bonheur qui jette un point lumineux dans la vie d'un homme.

Et puis, c'était un Canadien, un compatriote qui m'arrivait – Ernest Tremblay – et ce titre seul de Canadien français réveillait dans mon coeur une foule de souvenirs si doux, si émouvants. Les yeux fermés, je me plongeai tout entier dans ce passé si lointain où l'avenir nous offrait de si belles perspectives.

Mes vieux amis d'alors surgissaient l'un après l'autre. Je revoyais Louis Laframboise, ce pauvre Bienvenu, Beaugrand, la bonne figure de l'honorable M. Laframboise, Louis Perrault avec son visage réjoui et son scepticisme bienveillant, cet aimable Ovide Perrault que la mort nous a enlevé si brusquement, L.-O. David, convaincu, toujours bon et accueillant; Beausoleil, travailleur, sérieux, s'annonçant déjà comme un homme d'affaires de premier ordre; L.-J. Forget qui débutait et qui dessinait le futur financier; Arthur Globensky dont l'esprit affiné égayait les réunions; Desmarais, le déjà tonitruant orateur; Desrosiers, l'étonnant et paradoxal causeur dont l'humour mettait tout le monde en joie; Christin, parleur, le poète exquis des intimités, doublé d'un penseur profond, accessible aux sentiments délicats et raffinés. L'honorable Fabre, qui venait promener dans nos bureaux sa spirituelle silhouette, semant partout sa pétillante conversation, jetant à profusion ses bons mots, effleurant tous les sujets avec une verve caustique, légère, qui chatouillait sans jamais blesser . . .

Oui, j'évoquais toutes ces figures, mes amis, mes compagnons, mes compatriotes, et j'avais une de ces attaques de nostalgie noire que seuls comprendront ceux qui sont absents de leur pays depuis quatorze ans . . . (186)

Notre littérature

Je veux aujourd'hui payer une vieille dette à quelques-uns de mes éminents compatriotes. Je me défends bien de faire oeuvre de critique. Je me contenterai d'accuser réception de certains ouvrages, en prose ou en vers, publiés par des Canadiens, soit en Europe, soit en Amérique. Condamné par mon goût, ou plutôt mes aptitudes, à toujours écrire en prose . . ., cela ne m'empêche pas de dire tout le bien que je pense des oeuvres en vers de MM. Fréchette, LeMay et Marchand . . .

La caractéristique du talent de Fréchette est une hardiesse mâle dans une prosodie impeccable, servie par un langage fier, semé d'images frappantes, énergiques et fortes. Pas de mièvrerie, mais des expressions claires, nettes et franches, des idées à large envergure, des sujets sains et vrais, du coeur, des nerfs et du sang. Voilà l'homme, voilà l'oeuvre. Les Français ont apprécié les deux à leur juste valeur et mes compatriotes lui ont donné la place qu'il mérite: la première.

Au collège, dans mon enfance, à l'époque où l'âme est si accessible aux subtiles jouissances de la poésie, je me plongeais souvent dans la lecture des oeuvres de Pamphile LeMay. Souvent depuis, dans mes pérégrinations, je me souvenais des émotions que le poète québécois avait éveillées en moi. Dans un de mes derniers voyages à Paris, je me trouvai soudain en face d'un Canadien français dont la physionomie me frappa vivement. De longs cheveux grisonnants rejetés en arrière, une moustache tombante à la gauloise, un oeil profond et vif, aux paupières fatiguées par un travail acharné, des traits allongés, presque ascétiques, donnaient à cette figue un aspect saisissant qui retenait l'attention. J'avais là devant moi Pamphile LeMay. Tout heureux d'une pareille rencontre, je m'empressai d'aller auprès de lui et, à table, l'intimité se forme. De la bonté, de la simplicité dans la conversation, une gravité douce dans la physionomie, une certaine sobriété de gestes, voilà l'effet que produisit l'homme. Ses oeuvres m'apprennent qu'il possède en outre un fonds inépuisable d'émotion expansive où la grâce légère, parfois la colère contre l'injustice, la haine de la tyrannie, l'amour des

scènes champêtres qu'il décrit si délicatement et un certain mysticisme religieux complètent sa personnalité et en font un poète exquis.

Je viens de recevoir de l'honorable M. Marchand deux comédies pleines de finesse et d'esprit: *Les faux brillants* et *Un bonheur en attire un autre*, deux perles délicieuses. La facture du vers est classique, la forme en est excessivement soignée et châtiée. Il y flagelle certains petits travers de notre pauvre humanité et l'on croirait vraiment lire du Molière. Je ne doute pas que, si la politique militante laissait de plus amples loisirs à l'honorable président de l'Assemblée législative de Québec, il ajouterait de nombreuses comédies à celles dont il nous a déjà donné de si spirituels spécimens. Mais la politique est une marâtre qui absorbe et comme je le regrette! Mes lecteurs diront certainement comme moi.

Ici, nous sommes en prose. Je me sens plus à l'aise . . . J'ai là devant moi le dernier ouvrage d'Arthur Buies: *L'Outaouais supérieur*. Je l'ai lu avec le plus grand plaisir. Il nous entraîne à sa suite dans un voyage pittoresque à travers des régions presque inexplorées. Son livre est parsemé de cartes, de vues photographiques qui en attisent beaucoup l'intérêt. Et quel style simple, incisif et rapide! C'est une oeuvre copieuse, bourrée de renseignements et digne d'être livrée à la grande publicité. J'espère qu'une maison de Paris publiera bientôt les oeuvres géographiques de Buies.

J'ai un petit chagrin cependant. Buies était si mordant dans ses chroniques d'autrefois! Comme il était gai, triste, pétulant, frondeur et aimable tout à la fois! Quel fougueux emportement contre nos petits travers! Oui, oui, Buies s'est assagi; il écrit de belles choses maintenant, mais c'est si sérieux. J'aimais mieux ses chroniques d'autrefois . . .

Lusignan, voilà encore un chroniqueur leste et puissant qui fait honneur au journalisme canadien. Quel joli livre: *Coups d'oeil et coups de plume*. Comme Buies, il fouaille nos défauts, mais avec moins – comment dirais-je – moins d'emportement et, en plus, il jette, par-ci, par-là, une note émue, touchante même, où perce la résignation du philosophe. Depuis quelqus temps, il se fait silencieux. Parfois, à intervalles éloignés, de courts échos de ses prouesses d'antan nous arrivent d'Ottawa, mais ils se font de plus en plus rares. Au nom de tous les dilettantes du journalisme aimable, je somme Lusignan de reprendre la plume.

Avec Sulte, nous redeviendrons sérieux. Je n'ai pas qualité pour apprécier l'éminent écrivain qui tient le premier rang parmi nos historiens. Mais je me permettrai de dire le plaisir que me causent ses écrits pleins de bonhomie enjouée et quelquefois un peu lasse, désabusée même, quand il daigne traiter de sujets d'actualité. C'est un régal . . .

Que dirais-je de Beaugrand? Je suis un peu mal à l'aise pour en parler, car c'est mon ami et mon directeur. Mais cela ne m'empêchera pas de dire que ses écrits sont incisifs, pleins de faits présentés avec clarté et franchise. Tous mes lecteurs connaissent l'entrain endiablé de Beaugrand dans l'attaque, son à-propos dans la riposte et la parade, sa courageuse attitude quand il lui faut défendre ses convictions. C'est un jouteur de première force, difficile à toucher, très souple, toujours prêt à la lutte . . . J'ai lu avec orgueil un article qu'il a publié en anglais dans le *Forum* de New York, au mois de juillet dernier (1889). Il combat les ennemis de notre race sur leur terrain et dans leur langue. Il ne craint pas de les affronter jusque dans leur retraite. C'est là une courageuse conduite dont tous les Canadiens ont lieu d'être fiers. Et avec cela, une plume déliée, facile dans les deux langues. Beaugrand est un des maîtres du journalisme canadien-français et il voudra bien me le pardonner si j'ose lui faire ici ce compliment mérité.

Un autre maître du journalisme canadien, c'est Israël Tarte, de Québec. Celui-là est pondéré, plein d'arguments serrés et d'une correction méticuleuse dans ses polémiques. Il possède en outre une érudition profonde en politique. Il est prêt à discuter tous les sujets de droit parlementaire, de constitution, connaît à fond toutes les arcanes mystérieuses des petits dessous des choses législatives. Indulgent pour ses adversaires politiques dont il critique les actes et les paroles, tout en appréciant leurs efforts quand il les croit honnêtes, il sait défendre ses opinions avec une modération très digne qui en impose à ses amis et commande le respect et l'attention de ses adversaires.

Faucher de Saint-Maurice est un homme politique, menant de front les affaires du pays, les lettres et le journalisme. Mon appréciation de ses oeuvres n'ajoutera rien à sa renommée d'orateur et d'écrivain. En politique, il traite de préférence les choses patriotiques. Son coeur bondit quand il est question de religion, de race française, de nos droits. Sa parole chaude et mâle, son geste nerveux, des yeux brillants, doux et profonds, deux moustaches et une barbiche militaire donnent à sa physionomie un cachet de vieux soldat qui en impose et émeut ses auditeurs.

On sent chez lui l'homme qui cède à la première impulsion généreuse, prêt à l'action, toujours sur la brèche quand il s'agit du bien-être matériel et moral de nos compatriotes. Comme historien, il excelle à introduire dans ses écrits certaines anecdotes émues que le lecteur savoure avec délices, le coeur pris d'une même sympathie pour l'écrivain et ses oeuvres. Inaccessible à l'envie, cherchant toujours l'occasion de prodiguer ses louanges à ses compatriotes et confrères, Faucher de Saint-Maurice est une de nos plus belles figures contemporaines du Canada.

Il y a aussi Joseph Tassé, profond, sérieux, travailleur et consciencieux; Pacaud, primesautier, entreprenant, gai compagnon, plein de force et maniant avec agilité une plume intelligente et spirituelle, mais malheureusement je ne puis guère les apprécier, ayant lu trop peu de leurs écrits. Il en est de même de Vanasse, et de Sauvalle, mon ancien compagnon dans l'armée française, ce Français enfin devenu si vite Canadien, qui a su dès le début prendre une place importante dans la politique militante du Canada.

Je pourrais citer encore nombre d'écrivains canadiens-français qui font honneur au journalisme . . . Mais je reçois si peu de journaux de chez nous et parmi ceux que je reçois je ne vois aucun article signé. Devant l'anonymat, je dois donc m'incliner et me taire. Cela ne veut pas dire cependant que je n'apprécie pas nos journaux, car si vous étiez témoin de l'ardeur avec laquelle je déchire les bandes de ceux que je reçois et avec quelle ferveur je les lis, vous seriez convaincu que le Canadien français qui écrit ces lignes n'est jamais plus heureux que quand il cause avec les siens . . . (199)

Causerie d'hiver

. . . Oui, le midi est bien beau . . ., mais je conserve une bien douce souvenance de la joyeuse fanfare des clochettes de nos traîneaux.

J'ai la nostalgie de la symphonie muette et blanche de nos campagnes, l'hiver. Le bruit strident de l'acier de nos traîneaux frôlant le sillon glacé des routes sonne encore une gaie ritournelle dans mon imagination en éveil.

Les voluptueuses fourrures des équipages, les cache-nez multicolores, les tuques de peaux moelleuses dont les queues flottent dans l'air vif, les élégantes *sleighs* aux sveltes formes rayées de couleurs éclatantes, les harnais brillants aux pompons panachés, les chevaux fougueux aux allures fringantes et vives, avec des reins solides, des têtes altières et des naseaux en feu, tout cet ensemble animé d'un paysage hivernal du Canada sont de bien chères visions dans le champ de mes souvenirs. Et le fouet qui claque dans l'atmosphère légèrement voilée d'une journée froide et calme, les grelots qui chantent aux trémoussements brusques du cheval, la note perçante des fers qui martèlent et mordent en cadence le pavé glacé des chemins, les glissades grincheuses au fond des pentes, les rudes secousses des cahots, autant de gammes diverses que modulent nos traîneaux dans leurs courses échevelées à travers nos campagnes de neige.

Et puis, la *traîne* de l'*habitant*, pesamment chargée des produits de l'été, vient aussi chanter son solo monotone et doux dans ces grands concerts de nos hivers . . . Les pieds chaussés de forts souliers en peau de boeuf, l'habitant trottine allègrement aux côtés de sa bête, battant des mains et de la semelle pour se réchauffer, encourageant son cheval avec des cris gutturaux d'une saveur toute locale.

. . . Et nos demeures si chaudes, si bien closes, toutes capitonnées comme des bonbonnières, où les grands poêles ronronnent mollement, répandant dans tous les recoins une atmosphère amollissante et tiède qui réjouit le coeur, répandant par tous nos membres une langueur pénétrante qui nous fait trouver la vie si bonne.

Oui, ce sont là des souvenirs bien attachants que quatorze ans d'absence et de séjour dans les pays chauds n'ont pu effacer de mon coeur.

* *

Et à tout cela viennent encore s'ajouter des souvenirs de ma première enfance. Nous sommes au temps des fêtes, des *fricots* de famille. Dans l'immense cuisine se dressent de longues tables formées de planches brutes reposant sur des tréteaux et recouvertes de nappes bien blanches.

Le *fricot* fume; d'énormes rôtis d'un roux appétissant et noyés dans une sauce dorée, de succulents dindons bien dodus, bourrés d'une farce alléchante, l'inévitable cochon de lait tout dressé sur ses pattes, aux flancs rebondis d'une chair si fine, avec son petit museau rutilant d'une si engageante coquetterie pour les gourmets, encombrent les tables comme l'étalage d'une vitrine de charcutier.

Par-ci par-là, se dressent d'énormes pyramides de beignets fondants saupoudrés de sucre et partout dans les vides s'étalent de copieuses *tourtières* et de délicates tartes aux fruits de toutes sortes.

* *

La maman affairée, les bras nus jusqu'au coude, court partout; les filles de la maison aident à la besogne, tout le monde met la main à la pâte car les invités vont arriver bientôt. Le papa, entouré de ses garçons, est assis dans un coin près du buffet où sont rangées les cruches en grès pleines de ce bon whiskey de Molson. Il faudra bien offrir un *coup* à ceux qui vont venir.

Enfin des grelots se font entendre, un *berlot* s'arrête devant la maison et une première fournée de gais compagnons et compagnes se précipitent à l'intérieur. On se presse cordialement la main, on se donne des *béquots* retentissants au milieu des rires joyeux, des conversations animées de la plus franche gaieté. Les hommes enlèvent leurs lourds *capots* d'étoffe du pays tout couverts de neige, se débarrassent des glaçons qui tiennent à leurs moustaches et prennent un *coup*. Ce qu'il sera bu de *coups* ce soir-là!

Les femmes se mettent à l'aise aussi, déroulent leurs *nuages* qui leur enveloppent complètement la tête et se groupent autour du poêle. Les invités continuent à venir; enfin on est au complet et tout le monde prend place à table. Ici, je m'arrête. Quels estomacs! Quelles fourchettes! Quelle gaieté! Quelles joyeuses chansons! C'est à en pleurer ici dans mon trou, quand j'y songe.

* *

Et dire qu'il y a déjà si longtemps que j'ai assisté à ces grandes agapes de nos familles canadiennes! Comme je vous envie, mes chers compatriotes!

Vous êtes en ce moment en pleines fêtes de l'hiver. Veuillez accepter d'un des vôtres tous les voeux les plus sincères pour votre bonheur et vos succès pour l'année 1890. Mon coeur et ma pensée traversent les espaces et vous accompagnent pendant tous les plaisirs des fêtes.

Que ne puis-je y être en personne! (204)

Profession de foi

Quelques lecteurs influents de *La Patrie* m'ont écrit pour me demander quelle était réellement mon opinion sur la République française:

— "Vous critiquez ceci, vous critiquez cela; un jour, vous admirez tel homme politique, le lendemain, vous l'éreintez. Cette manière d'agir nous laisse un peu incertains et nous permet de douter de la fermeté de vos principes républicains."

Vous voyez le guêpier dans lequel je me suis fourré. Et il m'est assez difficile d'en sortir. Mais je m'efforcerai de le faire en essayant de contenter mes honorables correspondants.

En premier lieu, j'affirme que je suis républicain.

. . . un républicain indépendant, inféodé à aucune loterie, libre de tout engagement, me donnant pour mission d'émettre modestement mon avis d'une manière honnête.

Je me trompe souvent, c'est certain, mais je suis toujours de bonne foi dans mes critiques. Ainsi, j'ai été fort heureux d'apprendre que M. Carnot, homme politique intègre, avait été élu président de la République.

J'ai été très peiné quand le général Boulanger a été mis à la porte de l'armée.

J'ai été fort heureux du succès sans précédent de l'exposition universelle de 1889.

J'ai été très peiné de voir les séminaristes forcés de faire un an de caserne . . .

J'ai été fort heureux des excellentes lois qui ont été votées en faveur de l'armée et de l'instruction. J'ai été peiné . . .

. . . J'irais comme cela indéfiniment.

Ceci pour démontrer plus clairement qu'un gouvernement, quelque juste qu'il soit, donne toujours prise à certaines critiques et que l'admiration qu'on professe pour lui, si elle n'est pas servile, n'est pas toujours exempte de restrictions.

C'est ainsi que j'entends le rôle de journaliste et je continuerai toujours dans cette voie, n'en déplaise à ceux qui me feront l'honneur de me contredire.

Je remercie mes honorables correspondants de m'avoir fourni l'occasion de formuler cette petite profession de foi qui, sans être agressive, a du moins le mérite d'être sincère. (210)

Nostalgie

Je suis en proie à un de ces accès de nostalgie noire qui empoigne un homme sans rime ni raison, l'étreint, l'étouffe, le broie, le laissant inerte et sans force en face d'un présent qui a son charme, d'un avenir parsemé d'espérances et d'un passé où fourmillent mille souvenirs hérissés de joies et de tristesses.

Les grandes questions du jour me portent sur les nerfs en ce moment. Qu'importent les résultats des élections municipales de Paris! La crânerie de Guillaume II, qui lance Bismark pardessus bord et prend hardiment le gouvernement de l'Etat en chauffant à toute vapeur, me laisse assez froid. Crispi crispinise chez lui, les Bulgares se chamaillent comme toujours, les réactionnaires français ont formé une droite constitutionnelle, le général de Caprivi est nommé grand chancelier de l'Empire allemand en remplacement de Bismark, les raisins secs de la Turquie viennent de renverser un ministère en France, Dumont vient de publier la *Dernière Bataille*, qui éreinte les Juifs, et toutes ces belles choses me sont parfaitement indifférentes.

Et d'où me vient aujourd'hui ce détachement dédaigneux de tout ce qui m'intéresse habituellement ? Mon Dieu, c'est bien simple: je m'ennuie du Canada, de mon cher pays où la verdure est si verte, les rivières si fraîches, si limpides, si vastes et si profondes, où les hivers sont si froids, si blancs et si longs, où est construit le cher petit village qui m'a vu naître; ses bois me rappellent mes escapades d'enfance, sa rivière, mon premier plongeon et ses cailloux, ma première culotte déchirée à leur contact.

Voilà de doux souvenirs qui me viennent par bouffées comme une fièvre périodique . . . (218)

Monte-Carlo

La portion principale de mon régiment est à Nice, mais plusieurs de ses compagnies sont détachées dans des forts échelonnés sur le littoral méditerranéen, à partir de la frontière italienne jusqu'à l'île historique de Sainte-Marguerite, en face de Cannes. Mon poste actuel est le fort de la *Tête-de-chien*. Cet ouvrage est perché sur un pic de 2, 400 pieds d'altitude et domine la célèbre principauté de Monaco.

Dans mes moments de loisirs, je flâne sur l'étroite terrasse qui suit les contours capricieux de l'énorme rocher où le génie militaire a élevé de gigantesques constructions défensives. Par un temps clair, mon regard se promène des îles d'Hyères, près de Toulon, jusqu'à San Remo, en Italie, soit sur plus de 200 kilomètres de côtes. Parfois, quand le soleil a pu dissiper la buée vaporeuse de la mer, les dentelures festonnées des montagnes de la Corse viennent se dessiner vaguement dans le champ de ma vision.

C'est un spectacle unique au monde. Beaucoup d'étrangers, attirés par le site, s'arrêtent à la Turbie, petit village situé à un mille de notre fort et s'extasient devant le panorama splendide . . . A nos pieds, comme endormies dans un soleil permanent, reposent les petites villes de Monaco, de la Condamine et de Monte-Carlo, avec l'éclat un peu criard des tuiles rouges de leurs toits et la blancheur immaculée de leurs façades. Sur la droite, si près de nous qu'il semble possible de le saisir avec la main, s'avance dans la mer le cap Ferrat, suite de croupes vertes, aux rivages abrupts, formant la ceinture de gauche de la fameuse rade de Villefranche. Au fond du petit golfe repose la mignonne ville que toutes les flottes de l'Europe viennent chaque année animer de la turbulence de leurs matelots.

Au-delà, on aperçoit une partie de la Promenade des Anglais, avec Nice la blanche, que l'été endort et que l'hiver réveille. Puis, plus loin, la pointe d'Antibes la vieille s'allonge dans la mer et protège la délicieuse île de Sainte-Marguerite, belle paresseuse fleurie qui se chauffe au soleil dans la tranquille baie de Cannes. Et tout à fait là-bas, confondue avec les nuages, les îles d'Hyères vont se perdre dans le vert sombre des lointains de la mer.

A gauche, à quelques kilomètres, suivant les contours gracieux d'une plage de sable roux, s'étend la douce ville de Menton, refuge de tous les riches poitrinaires du monde entier. Et le regard va toujours, s'arrête un instant sur Vintimille, à la frontière italienne, poursuit sa course en s'accorchant aux nombreuses villas qui étincellent au soleil . . .

Vous pensez bien que je n'ai pas failli à mon devoir de curieux et que je suis allé au plus tôt voir Monaco, et surtout Monte-Carlo, paradis terrestre des oisifs et des joueurs. Le Casino est splendide . . . Le palais des jeux a été bâti d'après les plans du grand architecte français Garnier, qui a présidé à la construction de l'Opéra de Paris . . . Mais on n'entre pas au Cercle des Etrangers de Monte-Carlo pour lire les journaux ou écouter la musique: on y vient pour jouer. Les salles des jeux sont vastes et hautes du plafond. Dans les deux premières, sont installées cinq tables de roulettes et dans la dernière, deux de trente et quarante. A la roulette, on peut jouer cinq francs par mise, mais au trente et quarante, le louis est de rigueur. Chaque table est présidée par deux croupiers, chefs de parties, assistés de trois aides. Ces gens ont poussé aux dernières limites la culture du regard. Les mises varient à l'infini et s'entassent sur les trente-six numéros et sur les chances simples dans des combinaisons nombreuses. Les croupiers ne se trompent jamais et leurs petits rateaux se promènent avec certitude, attirent vers la banque les sommes perdues, étalent les mises gagnantes que des doigts agiles paient en lançant en virtuoses les pièces d'or et d'argent.

En entrant dans ces salles surchauffées par les haleines les plus cosmopolites, je me sentis saisi d'un vague malaise . . . Je voulais, comme les camarades, risquer mon louis, mais réellement la première impression me fut trop pénible et je n'en eus pas le courage. J'étais comme hypnotisé à la vue des monceaux d'or et des billets de banque que je voyais changer de place avec une rapidité effrayante. Un gros bonhomme jouait six mille francs chaque fois; je l'ai vu gagner six fois de suite . . . Une jolie dame, en tenue de soirée, souriante et fort appétissante de tous points, ma foi, avait devant elle, à mon arrivée, un monceau de louis qui devait représenter une trentaine de mille francs. En quelques coups malheureux, elle fut dépouillée. Toujours souriante, elle prit un mignon calepin, y inscrivit une note avec un bijou de crayon d'or et elle quitta ensuite son siège, laissant la place à un autre. J'avais honte de risquer mon louis.

Le jeu est immoral, c'est entendu, compris et connu. Il a cependant des partisans acharnés qui prétendent que cette passion, étant impossible à déraciner, doit être canalisée, réglementée. Ils prônent Monte-Carlo comme un exutoire européen, une soupape de sûreté. Je le veux bien, hélas! puisque mes dénégations n'y feraient absolument rien; mais je ne puis m'empêcher de déplorer ce côté de l'éternelle bêtise humaine . . . (244)

Le carnaval de Nice

Nice fêtait cette année Sa Majesté Carnaval XIX . . . Je défie l'homme morose de ne pas se laisser entraîner à la joie, venu avec l'intention de voir sans s'amuser. Il est bientôt saisi d'une sorte de folie progressive qui lui chatouille les jambes, lui délie la langue et l'embrase d'un fou désir de faire comme tout le monde: hurler et danser.

. . . Nous avons assisté à une grande bataille de *confetti*. Les *confetti* sont des petites dragées en plâtre, que les combattants se lancent mutuellement à la figure avec une verve endiablée . . . Pas moyen de se fâcher, la colère n'étant pas de mise pendant le carnaval. Mais voici le bouquet: la bataille des fleurs.

A droite et à gauche de la promenade des Anglais, la fameuse, l'unique, les bouquets – violettes, roses, jacinthes, mimosas – pleuvent de tous côtés, s'entrecroisent dans l'air, se heurtent les uns aux autres, tombent drus comme grêle, embaument l'atmosphère et sèment partout une gaieté indicible.

Cette trombe passée, le calme renaît un peu. Un échange discret de fleurs continue entre les belles dames et les beaux cavaliers qui se sont remarqués, se conviennent et s'adressent avec un sourire charmant des bouquets, qu'on conserve précieusement.

La bataille des fleurs, par un soleil d'été, en plein mois de février, est décidément ce que j'ai vu de plus gracieux, de plus élégant et de plus distingué dans le Carnaval de Nice . . . (259)

Souvenirs du Canada

En 1874 – vous voyez, mes amis, que c'est déjà loin – j'étais gérant du *National* avec mon ami L. Laframboise. A cette époque, je maniais mieux les chiffres que l'orthographe et j'étais plus au courant d'un compte d'annonce ou d'un escompte à la banque que de l'accord des participes. Mais je crois bien que je dois beaucoup de ce que je puis savoir en ce moment à la fréquentation d'alors d'hommes d'esprit qui se réunissaient au bureau du journal. Ceux dont j'ai gardé un souvenir des plus nets sont Alphonse Christin, Hector Berthelot, Arthur Buies et Ernest Tremblay.

Christin arrivait toujours avec quelques délicieuses poésies à réciter ou quelques lectures à commenter. Je me rappelle qu'il professait un culte tout particulier pour les oeuvres de Paul-Louis Courier qu'il plaçait au premier rang des écrivains français.

Hector Berthelot avait toujours sur la planche quelques-unes de ces histoires tortueuses, pleines d'un sel spécial, entraînant des rires convulsifs. Rien de plus comique que la manière de raconter de Berthelot. En proie à une mimique houleuse, avec des gestes anguleux et saccadés, de petits éclats de rire qui sortaient par bouffées de sa moustache tombante, je le vois encore, sautillant en face de Tremblay, son auditeur favori. Les deux se complétaient l'un l'autre. Tremblay était alors l'homme le plus sensible au mot d'esprit. Il l'est encore, j'en suis certain. Ses bruyants et francs éclats de rire résonnaient comme une fanfare joyeuse dans les salles de rédaction. Cette attitude était très encourageante pour un conteur comme Berthelot qui avait toujours une bonne blague à dire dès que Tremblay se présentait. Hélas! je ne sais ce que l'âge a pu apporter de changement dans le caractère de ces vieux camarades du passé.

Un soir, après une laborieuse tournée administrative dans les banques ou ailleurs, je rentrais au bureau, un peu bourru et fatigué. A peine assis, j'entendais un tapage infernal dans la pièce à côté. J'accours et je vois un homme bouillant qui se démenait, gesticulait et provoquait des rires sans fin chez un groupe

de quelques amis. C'était un ouragan, une bourrasque de paroles vives, rapides, mordantes, blagueuses, pleines de feu et d'ardeur, qu'activaient encore un regard animé et des secousses d'une tête plantée de cheveux drus et droits. Il tenait quelques livres sous son bras et, par moment, il en prenait un, le lançait sur un bureau, le reprenait avec vivacité, le fourrait sous le nez d'un de ses auditeurs et le remettait ensuite sous son bras, avec un geste de colère et de dédain. Je crus comprendre que cet homme était l'auteur des livres qu'il maniait avec tant de dextérité, parce qu'il les vantait avec un cynisme si comique qu'il m'était impossible de croire qu'un étranger aurait dépensé une telle somme d'énergie pour prôner les oeuvres d'un camarade. J'appris enfin que j'avais devant moi Arthur Buies, le grand Buies, l'unique Buies comme il s'intitulait alors lui-même.

Plus tard, longtemps après, nous eûmes l'occasion d'échanger les produits de nos plumes et, il y a deux ans, je recevais de lui un ouvrage intitulé *L'Outaouais supérieur*. Eh bien, aujourd'hui, j'ai sous les yeux son dernier ouvrage *Récits de voyage*. C'est tout aussi sérieux que l'autre, mais j'y ai trouvé avec plaisir la marque humoristique d'antan. L'esprit de Buies est d'une esthétique particulière où entrent le sel français, la gouaillerie parisienne et l'imprévu un peu déconcertant de l'humour américain. Il entame un couplet idyllique, une description poétique d'un site, d'une forêt, d'une rivière, des réflexions sérieuses sur une des questions du jour et sa tirade se termine presque invariablement par quelques mots gais, ou moqueurs, ou sarcastiques qui nous surprennent un instant, nous jettent à cent lieux du sujet et provoquent le rire . . .

Les *Récits de voyage* de Buies sont instructifs, intéressants à l'extrême, très suggestifs même et les lecteurs canadiens qui ne les ont pas encore lus feraient bien de se hâter de jouir d'un régal aussi gai et sérieux en même temps.

* * *

Quelques-uns de nos jeunes poètes canadiens me font l'amitié de m'adresser leurs oeuvres en vers . . . Il m'a paru que nos jeunes poètes canadiens se cantonnaient un peu trop dans l'exploitation exclusive de l'admirable champ que nous offrent les débuts difficiles de notre histoire nationale. Ce sujet me semble avoir été approfondi, fouillé, je dirais presque épuisé par nos plus grands poètes.

J'aimerais beaucoup voir nos jeunes plumes lyriques s'exercer sur des thèmes plus modernes. Ils y trouveraient là matière à

répandre au dehors toute cette sève mélancolique, amoureuse, patriotique même, qui est d'une essence particulièrement spéciale à la jeunesse, je dirais même surtout à la jeunesse canadienne.

Et puis, le classique est d'un effet toujours irrésistible, mais il devient un peu monotone à la longue. Il serait bon de faire quelque fugue dans la littérature moderne, de se tenir au courant des idées poétiques du jour, de s'assimiler celles dont l'esthétique est pure, tout en rejetant les extravagances de certaines écoles. En ce faisant, notre jeunesse trouverait des horizons plus vastes, où sa généreuse activité littéraire pourrait prendre ses ébats. Enfin, mon conseil vaut ce qu'il vaut, je n'y tiens pas plus que cela et si nos jeunes poètes canadiens veulent continuer à glorifier Montcalm, Frontenac et les héros de notre épopée nationale, le sujet en est trop beau pour que je ne les approuve pas de tout coeur.

P.S.: J'allais jeter cette lettre à la poste au moment où le facteur me remettait la dernière brochure de Buies: *Le curé Labelle* . . . Notre distingué confrère a fait là l'oeuvre d'un homme de coeur et, si j'osais écrire le mot, je dirais que sa brochure est tout simplement un chef-d'oeuvre de reconnaissance, d'amitié et de douloureux regrets et adieux à celui qui fut et restera dans notre histoire comme une de nos plus belles figures nationales. (281)

Dans un fort des Alpes

A une vingtaine de kilomètres de la mer, sur la frontière italienne, au fond de l'étroite vallée de la Bévéra, petit affluent du Pô qui prend sa source dans les Alpes maritimes françaises, se dresse, comme par enchantement, au milieu d'un chaos de rocs et de collines, un immense pain de sucre, pointu, escarpé, une masse énorme de huit cents mètres de hauteur – soit plus de 2, 900 pieds. Sur le sommet de ce pic, on a posé un fort qui le coiffe comme un bonnet grec. On dirait une gigantesque pyramide rugueuse dont on aurait couronné la cîme d'une lourde calotte de maçonnerie et de terre gazonnée. Dans cette calotte habitent quelques centaines de soldats dont je suis actuellement le chef . . .

Tous ces soldats s'occupent des choses diverses de leur métier et principalement du maniement journalier de formidables tubes en acier dont la fonction principale est de vomir sur tous les environs d'attrayants jouets en fonte, du poids de deux cents livres, à la jolie distance de dix à douze kilomètres. Ces bijoux incommodants sont bourrés d'un produit spécial – la mélinite – dont la plus grande vertu est de faire éclater leur enveloppe en des milliers de petits éclats tranchants comme des lames de couteau. Ces petits éclats s'éparpillent après l'explosion et s'enfoncent sans façon dans les chairs ennemies, tuant net sans laisser aucune trace. En ce moment, j'ai des équipes qui travaillent dans les poudrières, qui nettoient et arriment les obus.

Si les projectiles sont aussi hideux que malfaisants, je rends justice aux canons qui ont une malfaisance égale à leur beauté et à leur propreté. Rien de plus réjouissant à l'oeil que de voir un bel alignement de pièces de vingt pieds de longueur, avec leurs culasses polies et brillantes comme un louis tout neuf. Le matin, par un beau soleil, quand je passe mon inspection journalière, mon regard s'arrête complaisamment sur ces monstres endormis et j'en fais manoeuvrer les culasses qui lancent des reflets éblouissants. Les canons sont généralement accouplés par deux et pivotent sur des galets au moyen d'une machine à vapeur. Tout marche à l'électricité ou à la vapeur. L'artilleur n'a

qu'à placer un curseur sur une des divisions d'une bande circulaire graduée et donner ensuite l'inclinaison voulue à sa pièce. Tout tourne et quand le curseur rencontre le commutateur électrique: Boum! Ça part tout seul. Mais, grands dieux, quel tapage! On croirait entendre tous les tonnerres de l'univers réunis sur un point pour effrayer le pauvre monde . . .

La vallée de la Bévéra est entourée de pics neigeux dont les flancs, murés en étages successifs, présentent une luxuriante végétation. Les routes, qui sillonnent les versants et franchissent les cols, offrent aux yeux un aspect curieux par les mille replis et lacets qu'elles déploient dans les enfoncements et les anfractuosités des rochers. De Sospel au col de Brans, la distance à vol d'oiseau est de trois kilomètres et, par la route, elle se parcourt sur un développement de quinze, ce qui donne une idée assez exacte des nombreux retours sur eux-mêmes que doivent faire les chemins de montagne.

Mon petit bureau où j'écris donne sur la frontière italienne et, chaque fois qu'un mot fuit ma plume et que j'allume ma pipe pour le poursuivre, mon regard errant s'arrête invariablement sur un factionnaire ou sur un douanier italien. Cette vue est peu faite pour m'encourager à prédire la paix universelle . . . C'est incroyable la quantité de livres et de journaux que je lis et, parmi ces derniers, ceux de provenance canadienne me charment tout particulièrement par le parfum spécial de mon cher Canada qui s'exhale de leur prose et même du papier.

Quelques-uns de mes correspondants m'ont demandé où j'étais, ce que je faisais . . ., je viens de le leur apprendre. (282)

Rêverie dans les Alpes

A mon réveil, la matinée était splendide.

Le soleil allongeait ses ombres encore imprégnées de la fraîcheur de la nuit sur les flancs ou rocheux ou boisés des montagnes. L'atmosphère était calme, d'une limpidité sonore avec la majestueuse sérénité d'une journée de printemps dans le paysage imposant des hautes régions montagneuses . . .

Un livre sous le bras, mon bâton ferré à la main, je me dirige au hasard à travers les sinuosités d'un sentier hardi, à la recherche d'un endroit isolé pour lire et rêver.

Assis sur une pointe de rocher, un livre ouvert sur les genoux, mon oeil distrait ne transmet bientôt plus le sens des mots à mon esprit engourdi, comme grisé de lumière . . .

Un sentier de piétons s'élance du col en un filet grisâtre de mille pieds . . . et dans un dernier élan bondit jusqu'au fort où il pénètre et disparaît.

Un peu à gauche, le chemin stratégique, comme une paresseuse couleuvre, rampe en spirales allongées sur une pente de trois kilomètres . . ., reparaît près du fort où il s'enfonce par une large brèche grillée.

Au col, sur un petit terrain de manoeuvre nivelé avec peine s'exerce ma compagnie, autant de petits soldats de plomb. Parfois un cri prolongé terminé par un son bref et les petits soldats de plomb bougent comme des marionnettes.

A droite, ma baraque, coquette dans sa toilette de chaux blanche et de tuiles rouges, repose dans la lumière tamisée par le vert sombre des noyers.

Plus bas, la route nationale, venant de Nice, descend la montagne dans une promenade majestueuse et fantaisiste. Elle flâne, se retourne, s'arrête, se cache dans les arbres et à l'abri des ressauts du terrain, revient sur elle-même, disparaît de nouveau pour se montrer au loin, fuyant maintenant dans des festons poussiéreux sur les croupes peuplées d'oliviers pâles et va se perdre derrière la montagne . . .

Je culbute dans le passé, à la suite de mes pensées, là-bas par-delà les mers sur les rives de ma belle rivière des Prairies.

J'y retrouve la maison paternelle, la grande pelouse qui la précède, le jardinet derrière, le verger; je me vois au milieu de tous les miens dont beaucoup, hélas! sont disparus sans avoir reçu mes derniers adieux. Ils vivent toujours pour moi, je reconnais leurs traits si bons, j'entends leur voix si douce.

Mémère est assise sur le perron; c'est bien elle avec son pauvre dos voûté, enfouie dans la berceuse. Ses cheveux gris disparaissent sous un bonnet blanc *à friles*, encadrant son visage ridé qu'éclaire un regard plein de douceur et de finesse.

Elle nous *conte* un de ces beaux contes que nous aimons tant et que nous écoutons religieusement, enfouis dans l'herbe à ses pieds, la tête appuyée sur nos mains.

La scène change, grand-mère s'évanouit et je me trouve à l'école, au petit collège derrière l'église, tout près du cimetière qui me fait frémir chaque fois que je le traverse. Les jours de grands congés, on joue à la *pelotte*, sur la *carrière* d'érables, on va à la pêche aux petits poissons, près de la *savane*, dans le ruisseau de la *Pignière*. Parfois on se laisse entraîner à *foxer* pour aller au loin dans les bois à la recherche des écureuils et des *suisses*.

Pendant les vacances, on se baigne vingt fois en faisant de délicieux plongeons dans les eaux fraîches et profondes de notre belle rivière; on court sur les *cages* où les hommes, parfois gracieux, nous reçoivent dans la *cambuse* et nous donnent un morceau de pain cuit dans la cendre et une écuelle de thé sans sucre que nous trouvons exquis.

L'hiver est arrivé et c'est maintenant des excursions en raquettes sur le blanc tapis des champs où, bien chaussés de souliers de *chevreu*, le pantalon attaché à la cheville, nous sautons les *bancs* de neige, nous bravons les *poudreries*. D'autres fois, armés de patins rapides, nous filons comme des flèches sur le miroir glacé des eaux. A l'époque des glissades, montés une dizaine dans une *traîne*, nous dévalons avec une vitesse vertigineuse au bas de la grande côte de l'église.

Puis j'ai grandi et le temps des fêtes est venu. Entassés dans un grand *berlot*, nous allons *veiller* chez des voisins et nous rentrons très tard en chantant *En roulant ma boule* ou *La claire fontaine* . . . Un farceur parfois fait verser le berlot dans un banc de neige et ce sont des cris joyeux, des rires qui résonnent encore à mes oreilles.

Puis, la saison des *blondes* est là. Enfouis dans des fourrures bien chaudes au fond d'un joli *sleigh* que traîne un bon che-

val, nous allons dans les autres *rangs* où nous passons la *veillée* assis sur un *sofa* avec la jeune fille de nos rêves. En revenant la nuit, nous sommes bercés par la musique des grelots qui chantent aux trémoussements brusques du cheval, par la note perçante des fers qui martèlent et mordent en cadence le pavé glacé du chemin et par le bruit strident des patins glissant sur la neige. A demi-engourdis, nous sommes parfois brusquement réveillés par la rude secousse des *cahots* . . .

Puis les joyeux souvenirs s'effacent, les tristesses viennent, le passé défile toujours devant moi, mon père, mort, ma mère, morte. Ils reposent tous deux là-bas, dans le petit cimetière de ma paroisse. Morts tous les deux sans moi.

Agenouillé sur leurs modestes tombes, je me souviens, je prie et je pleure! . . .

– "Mon lieutenant, le dîner est prêt depuis longtemps!"
(288)

Premières impressions

Dès ma plus tendre enfance, je voulais être soldat en France.

Mon voisin, un grand vieillard tout blanc, chauve comme un caillou, avec deux formidables moustaches dont les pointes lui caressaient les oreilles, me faisait frémir en me racontant ses campagnes du premier empire.

Je pleurais à chaudes larmes quand les Prussiens l'avaient sabré, je battais des mains avec frénésie quand les Français avaient eu le dessus et, le soir, au lit, les yeux fermés, je me voyais, grand, formidable, un pli terrible au front, un sabre sanglant à la main, entouré de cadavres et de blessés, combattant jusqu'à la mort pour la gloire et la patrie.

Mes rêves étaient pleins de coups de canon, de fusillades, de charges à la baïonnette, de fumée épaisse où flottait, triomphant, le drapeau de la France.

Sitôt levé, j'accourais auprès de mon vieil ami qui recommençait ses récits héroïques.

Plus tard, à l'école, je reçus en prix un livre illustré où je voyais des batailles, des soldats français en marche et au bivouac.

Une des gravures me faisait pleurer de rage. Elle représentait un malheureux grenadier qu'un cavalier arabe traînait attaché à la queue de son cheval.

Un jour, pris de fureur, je sauvai la vie au grenadier en déchirant l'image, jetant l'Arabe au feu. Ainsi délivré, j'étais certain que mon fantassin pouvait s'en retourner rejoindre ses camarades. (293)

La messe militaire

Je me sens tout ému ce soir en écrivant ces lignes.

Il fait si triste dehors. Une pluie d'orage tombe sur ma toile de tente, le factionnaire tout près marche dans la boue, les chacals glapissent dans la montagne, le tonnerre gronde au loin, les éclairs fouettent les nuages et le murmure des voix du camp semble une plainte mourante.

Ce matin, il faisait un beau soleil.

A neuf heures, une cinquantaine d'hommes en grande tenue, commandés par un officier, partaient pour la messe militaire.

J'allai à l'église.

Toute l'escorte est en place: la musique à droite, les tambours et clairons à gauche, le piquet au centre formant une double haie.

Le colonel, suivi de quelques officiers, entre à neuf heures et demie.

Les tambours et clairons battent et sonnent, le piquet porte les armes, le prêtre se dirige vers l'autel et la messe commence.

La musique soupire un morceau sacré, d'une douceur mystique, où les sons d'orgue murmurent dans une inspiration divine.

Le vieux prêtre à l'autel, avec ses cheveux blancs, très longs, ses magnifiques ornements, ses gestes lents, ses génuflexions, apparaît comme un être surnaturel descendu du ciel, dans une buée mystérieuse, entouré d'un limbe d'encens.

Le ton grave de ses prières évoque les souvenirs lointains de notre enfance.

Les parfums sacrés fument, planent et montent lentement vers l'Eternel . . . Dieu des armées.

Les nombreux assistants inclinent le front, le colonel et tous les officiers sont immobiles dans leur respect.

Soudain, la voix du commandant du piquet retentit sous la voûte. Le bruit des crosses de fusil frappe les dalles, éclate

comme un coup de canon, la cloche de l'autel annonce la présence du souverain Maître, les tambours et clairons battent et sonnent aux champs.

Puis, un grand silence . . .

Un profond respect plane au-dessus de cette foule.

Le sacrifice est consommé.

L'officier commande de nouveau, la musique chante de joyeux accords, le colonel et tous les officiers saluent l'autel et défilent entre les deux haies de soldats, qui portent les armes.

La foule s'écoule lentement hors de l'église. La messe est finie.

* * *

Quel ennui! Voilà qu'on supprime maintenant cette messe militaire.

. . .

Il est vrai que la liberté des cultes est entière, mais le faste militaire rehaussait singulièrement le service divin. Et il attirait de si belles dames, de si élégantes demoiselles sur lesquelles nos regards de troupiers se reposaient si chastement!

Voilà pourquoi je suis triste ce soir! (293)

Ronde de nuit

Je suis de grand'garde cette nuit. Il est deux heures du matin. Hier soir, mon bataillon prenait les armes et partait en tenue de campagne pour aller bivouaquer à quatre kilomètres du camp. En arrivant sur le terrain, mon peloton prend position derrière un mamelon et, fractionnant ma troupe en deux petits postes, je m'installe de mon mieux à l'abri d'un figuier de Barbarie. Les sentinelles doubles sont placées, tout va bien et, couché sur le dos, la pipe à la bouche, j'attends philosophiquement l'heure de ma ronde. Les étoiles dansent là-haut, le ciel est pur, les hommes causent à voix basse, échappant parfois des rires étouffés car tout bruit est défendu aux avant-postes. Bientôt les causeries se sont éteintes, un silence complet règne sur notre petit camp.

J'ai toujours les yeux ouverts. Quelle belle nuit pour rêver! Mille bruissements légers percent l'air, bercent mon oreille et jettent insensiblement dans mon âme une sereine mélancolie. La vie militaire est avant tout une bien belle chose. Couchés dans le désert au milieu des fourmis, des scorpions, des couleuvres, des crapauds, on songe . . . Songer avec calme à ses misères n'est pas comparable au dégout des riches qui sont tellement gonflés d'argent et de bonheur qu'ils en crèvent de soucis. Et les villes, les cafés, les théâtres, les excellents dîners, les bons cigares, les jolies femmes, c'est assez démodé, un peu vieux jeu. On voit de ces choses-là depuis trop longtemps. Ici, nous avons le ciel comme abri, la terre humide pour reposer, des clairons, des tambours, des camarades pointus, des chefs aimables en tout jusqu'aux punitions incluses, et une bonne gamelle, débordante d'un bouillon de la cruche, où s'entassent généreusement une feuille de chou vert, trois haricots rebondis, deux épaisses tranches de pain, quatre pommes de terre ridées et trouées de germes, le tout couronné d'une savoureuse tranche de cartilage d'un vieux boeuf.

Et puis, dans les villes, on se couche sans appréhension, on dort sur ses deux oreilles, étranger aux émotions d'une ronde d'avant-postes. Chez nous, à l'instant, le factionnaire me pré-

vient que c'est le bon moment pour la mienne. Ça dure une heure. Des ravins à franchir, des rochers à escalader, des ruisseaux à traverser, de la boue parfois jusqu'aux chevilles et une nuit de nègre. Je rentre au petit poste à cinq heures. Tout va bien, le service est assuré. Peu après, nous revenions au camp, moulus, humides de rosée, les yeux rouges, boueux des pieds à la tête, courbaturés de partout. Notre tour de service était passé. Les agréments de la vie militaire sont décidément incompris, même des initiés.

La cantine

Après le réveil, en route pour le bonheur. Un long jour à flâner, à étudier les hommes et les choses.

Aller à la cantine, c'est le premier pas convenable que fait tout militaire honnête en campagne. La cantine est une force, un atout à la guerre.

Dans le trajet, je trouve un lavoir.

Un grand diable de tirailleur kabyle tape sur sa chemise, un artilleur brosse un pantalon, un spahi étire son turban, un légionnaire roule soigneusement son couvre-nuque, un zouave tord un caleçon, un chasseur d'Afrique nettoie ses basanes, un tringlot, sa veste, un ouvrier d'administration et quelques commis d'intendance lavent leurs faux-cols et leurs manchettes; c'est une salade d'hommes de toutes tailles, d'effets de toutes sortes, et des cris, des rires, des conversations de tous les crus.

La scène me retient un peu.

Je prête l'oreille et je suis bientôt fixé. On critique la dernière manoeuvre; on se moque les uns des autres; on passe au crible la conduite des chefs; tout était mauvais, mal commandé, mal exécuté.

Ça réconforte pour l'avenir de voir que le moindre soldat est capable de tout diriger. J'ai ici une vingtaine de gaillards qui causent avec compétence de la tactique de leur arme. Avec de pareils soldats, les officiers n'ont rien à faire. Aussi je me retire avec la conviction que tous ces stratégistes gouailleurs ont l'aigrette du commandement quelque part.

. . .

Je m'approche de la cantine en traversant le camp.

Les faisceaux sont formés, les sacs, tout préparés, s'entassent en pyramides régulières. On est prêt pour le départ du lendemain.

. . .

Partout la mine réjouie, l'allure affairée de la veille d'un départ longtemps désiré. Car, dans son inconstance enfantine, le soldat rêve sans cesse de changement. En route, il aspire au repos; au camp, il désire partir.

* * *

Me voilà à la cantine des Quatre-Drapeaux.

Une majestueuse matrone à trois chevrons, le menton garni de la toison vigoureuse d'une barbe mâle, les yeux perdus dans un fouillis de rides profondes, le nez proéminent coloré de bourgeons exubérants, les hanches assises sur deux jambes formidables supportant une structure d'hercule, deux ballons à la poitrine, les mains larges, pâteuses, sales, aves des doigts en boudin et des ongles noirs de crasse, glisse sur le comptoir en planches brutes les nombreux petits verres que sa clientèle mélangée lui commande sans cesse.

L'attente est longue, mais mon tour arrive enfin et, après avoir bu un coup avec un camarade, je retourne au camp fort satisfait des jouissances de ma matinée.

Je mange ma gamelle, je fume ma pipe, je rêvasse un peu, je fais la sieste, pour recommencer la même vie le soir et m'endormir de nouveau, heureux de penser que demain je serai en route pour Bel-Abbès. (293)

Manoeuvres

Nous sommes à trente-trois kilomètres du champ de manoeuvres.

L'étape a été assez dure.

Il avait plu toute la nuit et les eaux de la montagne avaient grossi un petit cours d'eau que nous devions traverser.

J'eus là l'occasion de me distinguer. Ces choses-là sont assez rares et je note celle-ci avec plaisir.

Il fallait passer la rivière à gué. De l'eau jusqu'à la poitrine et un courant à charrier tout le tremblement.

Ma compagnie est en tête.

Armé d'un long gourdin, je me fourre dans l'eau jusqu'à la ceinture. De là, j'encourage mes hommes, leur tendant mon bâton, les aidant à m'atteindre, les poussant sur la rive opposée, ainsi de suite jusqu'au dernier homme.

Le colonel avait vu ma manoeuvre et, ma compagnie passée, il me crie:

—"Restez là, sergent-major, puisque vous vous y plaisez tant, vous aiderez le reste du bataillon et ce bain-là vous fera du bien!"

En effet, ce bain est excellent, mais il commence à faire un froid et encore trois compagnies à défiler.

Les 700 hommes du bataillon, officiers compris, profitèrent de mon installation et traversèrent la rivière sans encombre.

A mon tour, j'arrive sur la rive opposée et le colonel, déjà là, me dit:

—"Ce n'est pas mal, sergent-major, vous aurez de mes nouvelles à la prochaine proposition pour officier."

De telles paroles font toujours plaisir et, grelottant de froid et de satisfaction, je m'administrai d'un seul coup une pleine gamelle de café bien chaud.

Après un moment de répit, nous voilà de nouveau en route et sans incidents cette fois jusqu'à Lamoricière.

Savoir se tenir debout dans l'eau par un fort courant, ce n'est pas grand'chose, mais ça peut faire passer officier.

Aurais-je par hasard trouvé la fortune au fond de cette petite rivière? . . . (293)

La colonne de Négrier

Nous avons pour chef notre nouveau colonel, M. de Négrier.

En voilà un qui ne badine pas.

Raide comme le règlement, toujours sur pied, très élégant, ganté de frais, avec du linge blanc chaque jour, à cheval dès l'aube et mettant pied à terre à la nuit.

Il mène les choses rondement.

Le légionnaire qui bronche est sûr de son affaire.

Avec tout ça, estimé, admiré et redouté.

On a une confiance illimitée en lui. Les hommes, qui le craignent, se feraient couper en petits morceaux pour lui plaire.

Aussi, tout marche à merveille.

Nous partons demain pour Sidi-el-Abiod. Il paraît qu'il y a là une kouba qui ennuie le colonel.

...

Nous y sommes, à Sidi-el-Abiod.

Hier, nous avons traversé le champ de bataille de Chellala, plus exactement El-Monalock.

Des ossements, des fémurs, des tibias, des crânes, beaucoup d'objets de tristesse.

On les a ramassés et, ayant creusé une fosse, on y a enfoui ces lugubres débris avec les plus grands honneurs militaires.

Puis, le colonel a fait venir les notables de tous les ksours voisins.

En leur présence, nous avons construit un tumulus en pierres sèches sur la tombe de nos morts.

Ce travail terminé, le colonel a fait aux chefs arabes à peu près le petit discours suivant:

—"Messieurs, cette tombe est sous votre garde; si jamais une seule pierre en est détachée, je vous ferai tous fusiller."

C'était sec, mais bien tapé, et les kébirs arabes, dans leurs burnous rouges, avaient tout à fait l'air d'avoir compris.

* * *

C'était pendant une excurison à Kef-Saffa que le colonel m'a nommé adjudant.

La neige m'avait été contraire en novembre dernier. Quelques jours après, mes genoux prenaient du ventre et un ventre d'un rouge violacé et poli comme du marbre. Et des douleurs à me faire hurler.

Je ne dormis plus la nuit et le jour, je me traînais en glissant soigneusement les pieds sur le sol entre les touffes d'alfa. Impossible de me servir de mes rotules. Rien ne fonctionnait.

J'étais bien hypothéqué.

Et monter sur un cacolet, fallait pas y songer. Un sergent-major de la légion, en colonne et proposé pour officier, monter sur un bourriquot! Allons donc, jamais de la vie!

Je marchais, mais je n'en menais pas large.

Pendant les haltes, je rattrapais le temps perdu en prenant un peu d'avance sur la colonne qui me laissait en arrière à la halte suivante.

Le colonel, qui naviguait partout, m'avise un jour et m'ordonne de monter sur un mulet d'ambulance.

Je ne réponds rien, mais je continue à me traîner.

Le lendemain, le colonel, qui y tenait, m'interpelle de nouveau:

—"Je vous avais dit de monter sur un cacolet, sergent-major?"

—"Oui, mon colonel, mais ça va mieux, maintenant."

—"Oh! très bien, alors", répond-il.

Le soir, j'étais nommé adjudant et à ma compagnie même, où il y avait une vacance par organisation.

Je l'aurais embrassé, notre colonel.

Je fus guéri, moralement, mais mes genoux se rebiffèrent encore pendant quelques jours.

* * *

Le colonel était dur en route.

—Les coups de fusils sont rares ici, mettait-il au rapport, nous nous battons à coups de kilomètres. Il s'agit donc de marcher. Le médecin ne reconnaîtra malades que les hommes qui le sont réellement. La fatigue et les maux de pieds ne sont pas considérés comme maladies. Les hommes qui persisteraient à se faire porter malades sans cause seront dépouillés de leurs vivres, fusils et cartouches et abandonnés dans la plaine.

Il n'y a pas à dire, il fallait marcher et nous marchions.

Pendant cette excursion qui dura vingt jours, nous laissâmes ainsi une quinzaine d'hommes en arrière, mais tous nous rejoignirent plus tard, sains et saufs.

Le colonel, sous cette apparence rigide, cachait son jeu.

Aussitôt qu'on lui signalait un homme laissé en arrière, il détachait un ou deux goumiers qui nous le ramenaient le soir à l'étape.

Et chaque homme, paraît-il, rapportait à l'Arabe un louis que le colonel payait de sa poche.

Mais c'était là un secret qui ne transpirait pas . . . (293)

Les Canadiens français

. . . J'allai dans l'île opposée où j'ai un ami qui fait le commerce des bois en gros. Il me présente à son meileuur "foreman".

C'est un Canadien français, un garçon d'une quarantaine d'années à figure ouverte et intelligente. Il m'invita chez lui dans une proprette maison blanche, entourée de fleurs hâtives printanières, semblables à quelques douzaines d'autres maisonnettes où logeaient des centaines de nos compatriotes à l'emploi de la puissante compagnie.

Après le petit coup de l'hospitalité, nous allumâmes nos pipes et mon nouvel ami me tint le petit discours suivant que je reproduis en substance:

—"Oui, Monsieur, les Canadiens français sont très appréciés ici dans notre "concarne" où ils font les travaux les plus durs et les plus dangereux. Il n'y en a pas pour les battre comme bûcherons, draveurs, hommes de cage et de chantier. Et dans le moulin, sur les barges, dans les "tugs", sur les voiliers ou les steamers, dans les chantiers de construction, ce sont les meilleurs journaliers, les meilleurs manoeuvres. Les uns deviennent capitaines de barges et quelquefois de bateaux, aussi guides de cages, mais le plus grand nombre se contentent de rester journaliers. Pour la raison bien simple que bien peu d'entre eux savent lire et écrire. Tenez, moi, je sais signer mon nom seulement. Et si j'étais un peu instruit, je commanderais le bateau que vous voyez filer là-bas. Regardez de l'autre côté de l'eau. Dans tous les élévateurs à grain, les principaux pelleteurs sont des Canadiens français.

"Dans l'usine à locomotives plus loin, les frappeurs, les chauffeurs, les aides, les transporteurs, les charretiers comptent beaucoup des nôtres parmi eux. Voyez ce train de marchandises qui passe, les serre-freins en sont probablement des Canadiens français. Sur tous les quais, dans la cale sèche, dans les ateliers de construction de M.T. Coe, dans la "gang" qui pose les poteaux de la nouvelle ligne télégraphique, dans les canaux qu'on creuse dans les rues, vous trouverez beaucoup des nôtres . . . Ils sont intelligents pour la plupart, mais ils n'ont pas d'instruction, ils ne savent pas lire, ils ne peuvent donc pas avancer. Comme je

l'ai dit, nos "boss" recherchent beaucoup les Canadiens français car ils sont tous bons travailleurs, ils font une grosse journée. Voyez comme ils sont gais et ont l'air satisfait de leur sort. Au revoir, Monsieur, si le coeur vous en dit, il y aura toujours une bonne pipe de tabac canadien et un petit coup d'amitié pour vous à la maison."

Je serrai la main de mon excellent et brave ami et je rentrai chez moi, l'âme attristée et songeuse.

Quelles forces perdues! Quelles belles intelligences gaspillées, ruinées, faute d'un peu d'instruction, faute de savoir seulement lire, écrire et compter. J'en ai le coeur malade. Et cependant, je suis optimiste quand même . . . Je persiste à espérer de voir un jour nos campagnes avec ses services d'écoles, pleines d'enfants . . . Car les nôtres arrivent partout au sommet quand on s'est donné la peine de les instruire dans leur enfance et leur jeunesse. (551)

Bibliographie

Note de l'éditeur: La bibliographie originale de cet ouvrage contenait 975 notes. Il nous a semblé qu'il serait trop lourd de reproduire *in extenso* ces notes. Nous avons donc conservé celles qui sont soulignées dans le présent ouvrage. Tout chercheur qui désire avoir une copie complète de la bibliographie peut s'adresser à l'éditeur au 46A, rue Saint-Raymond Hull (Québec). Au téléphone: (819) 776-5841.

1880

(2) C***, *Causeries africaines par un militaire*, **Le Messager**, Lewiston (Maine), jeudi 4 oct., p. 4.

(9) C***, *Causeries par un militaire*, **Le Messager**, Lewiston, 9 déc., p. 1.

1881

(21) C***, *Causeries africaines par un militaire*, **Le Messager**, Lewiston, 30 juin.

(25) C***, *Causeries africaines par un militaire*, **Le Messager**, Lewiston, 4 août.

(26) C***, *Causeries africaines par un militaire*, **Le Messager**, Lewiston, 11 août.

1885

(68) *Le porte-drapeau (3e Zouaves)*, **La Patrie**, 9 juin, p. 1.

(69) *Ma rue (Rohault-de-Fleury, à Constantine)*, **La Patrie**, 15 juin, p. 1.

(76) *Un mardi gras*, **La Patrie**, 30 juillet, p. 1.

(77) *Le 3e Zouaves à Hué (Hanoï)*, **La Patrie**, 11 août, p. 1.

1886

(82) *Fantaisies d'outre-monde, III, La neige (Constantine)*, **La Patrie**, 6 avril, p. 1.

(83) *Fantaisies d'outre-monde, IV, Les mathématiques*, **La Patrie**, 15 avril, p. 1.

(87) *Fantaisies d'outre-monde, VIII, La houri,* **La Patrie**, 12 mai, p. 1.

(90) *Fantaisies d'outre-monde, XIII, Encore le 65e bataillon,* **La Patrie**, 7 juin, p. 1.

(91) *Fantaisies d'outre-monde, X, Au collège,* **La Patrie**, 21 juin, p. 1.

(94) *Fantaisies d'outre-monde, XVII, Les chaussettes russes,* **La Patrie**, 16 juillet, p. 1.

(98) *Fantaisies d'outre-monde, XVIII, Le jardin régimentaire,* **La Patrie**, 24 août, p. 3.

1887

(101) Ch. des Ecorres, **Expéditions autour de ma tente, Boutades militaires**, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, in-18, iv+275p. Dix éditions.

1888

(106) *Courrier de Paris, J'arrive d'un voyage à Paris,* **La Patrie**, 3 janv., p. 2.

(107) Ch. des Ecorres, **Saint-Maixent, Souvenirs d'école militaire**, Préface de Théo-Critt, illustrations de Baïonnette et Astier, Paris et Limoges, Henri Charles-Lavauzelle, in-18, viii+256p. Dix éditions.

(108) *Fantaisies de France,* **La Patrie**, 29 mars, p. 2.

(123) *Causeries de France, Carnet d'étapes,* **La Patrie**, 4 juillet, p. 2.

(130) *L'armée française, Premières impressions,* **La Patrie**, 22 août, p. 2.

1889

(150) *La politique en France,* **La Patrie**, 4 janv., p. 2.

(153) **X*****, *Etude sommaire sur les cadres de l'infanterie,* **La Revue d'infanterie**, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, janv., p. 1–57.

(186) *Choses de France,* **La Patrie**, 21 août, p. 1.

(191) *Causerie, Procès Boulanger, Souvenirs d'école militaire,* **La Patrie**, 24 sept., p. 1.

(199) *Causerie canadienne, Notre littérature,* **La Patrie**, 22 nov., p. 1.

(200) *Causerie sur l'Exposition,* **La Patrie**, 5 déc., p. 1.

1890

(204) *Causerie d'hiver,* **La Patrie**, 4 janv., p. 1.

(210) *Causerie,* **La Patrie**, 20 fév., p. 1.

(218) *Causerie canadienne, Trois arrivés: Labelle, Brodeur et Forget,* **La Patrie**, 9 avril, p. 1.

(221) *Le Canada en France,* **Le Canada français**, Québec, L.-J. Demers, mai, p. 651–658.

(228) *Causerie,* **La Patrie**, 13 juin, p. 1.

(244) *Causerie,* **La Patrie**, 26 déc., p. 1.

1891

(246) *Choses de France,* **La Patrie**, 5 janv., p. 1.

(247) *Choses d'Europe, Le 3e Zouaves,* **La Patrie**, 9 janv., p. 1.

(248) *Lettres d'Europe, II,* **L'Electeur**, Québec, 10 janv., p. 1 et 4.

(259) *Lettres d'Europe, IX, Le carnaval de Nice,* **L'Electeur**, Québec, 14 mars, p. 1 et 4.

(264) *Lettres d'Europe, XII, Souvenirs d'élection (au Canada),* **L'Electeur**, Québec, 23 mars, p. 1.

(274) *Lettres d'Europe, XVIII, La revue,* **L'Electeur**, Québec, 6 mai, p. 1 et 4.

(276) *Lettres d'Europe, XIX, Terreneuve,* **L'Electeur**, Québec, 21 mai, p. 1 et 4.

(278) *Lettres d'Europe, M. Mercier à Nice,* **L'Electeur**, 27 mai, p. 4.

(281) *Lettres d'Europe, Au National,* **L'Electeur**, 9 juin p. 4.

(282) *Lettres d'Europe, Dans un fort des Alpes,* **L'Electeur**, 6 juillet, p. 1 et 4.

(288) *Lettres d'Europe, Rêverie dans les Alpes,* **L'Electeur**, 31 juillet, p. 1.

1892

(292) Lieutenant des Ecorres, *Etude sommaire sur les écoles militaires préparatoires*, Paris et Limoges, H. Chs-Lavauzelle, in-8, 28p.

(293) Ch. des Ecorres, **Au pays des étapes, Notes d'un légionnaire**, illustrations de Baïonnette, Paris et Limoges, H. Chs-Lavauzelle, in-18, 369p.

1895

(305) La Direction, *Note de la direction,* **La Revue Nationale**, Montréal, février, p. iii.

(308) La Direction, *Principes généraux,* **La R.N.**, février, p. 1 et 2.

(309) *Mon cher compatriote,* **La R.N.**, février, p. 3–6.

(340) *Un accident,* **La R.N.**, sept. 1895, p. 180–184.

(342) *Le directeur de revue,* **La R.N.**, oct. 1895, p. 260–265.

1896

(357) **X . . .**, *Le souvenir,* **La R.N.**, févr., p. 89–91.

(359) **X . . .**, *Notes sur le Saint-Maurice et ses députés,* **La R.N.**, mars, p. 171–175.

1901

(372) *Institut populaire et instruction publique,* **La Patrie**, 18 avril, p. 4.

(373) *Causerie, Le collège militaire royal,* **La Presse**, 20 avril, p. 13.

(383) *Notes du jour (Montréal),* **La Patrie**, 25 sept., p. 4.

(384) *Notes du jour(Elle est tombée),* **La Patrie**, 26 sept., p. 4.

(389) *Notes du jour (La bureaucratie française),* **La Patrie**, 4 oct. p. 4.

(397) *Notes du jour (Montréal),* **La Patrie**, 17 oct., p. 4.

(402) *Notes du jour (Tout individu),* **La Patrie**, 23 oct., p. 4.

(403) *Notes du jour (Le football),* **La Patrie**, 24 oct., p. 4.

(404) *Notes du jour (La colonisation),* **La Patrie**, 25 oct., p. 4.

(417) *Notes du jour (Montréal et Carnegie),* **La Patrie**, 11 nov., p. 4.

(418) *Notes du jour (La mortalité des enfants du Canada),* **La Patrie**, 12 nov., p. 4.

(421) *Notes du jour (La cigarette),* **La Patrie**, 15 nov., p. 4.

(428) *Notes du jour,* **La Patrie**, 25 nov., p. 4.

(430) *Notes du jour (Colonisation),* **La Patrie**, 27 nov., p. 4.

(432) *Notes du jour (L'oncle Chartrand du Canada),* **La Patrie**, 30 nov., p. 12.

(437) *Notes du jour (Le militarisme),* **La Patrie**, 7 déc., p. 12.

(438) *Notes du jour (Accidents mortels),* **La Patrie**, 9 déc., p. 4.

(439) *Notes du jour (C'est aujourd'hui dimanche),* **La Patrie**, 10 déc., p. 4

1902

(452) *Notes du jour (Communications),* **La Patrie**, 3 janv., p. 4.

(455) *Notes du jour (Mon nom est . . .).* **La Patrie**, 8 janv., p. 4.

(459) *Notes du jour (Hockey),* **La Patrie**, 13 janv., p. 4.

(463) *Notes du jour (Elections),***La Patrie**, 17 janv., p. 4.

(466) *Notes du jour (L'affidavit),* **La Patrie**, 21 janv., p. 4.

(474) *Notes du jour,* **La Patrie**, 30 janv. p. 4.

(479) *Notes du jour (Patriotisme),* **La Patrie**, 5 février, p. 4.

(484) *Notes du jour (Ecoles de journalisme),* **La Patrie**, 12 fév., p. 4.

(497) *Notes du jour (Collège militaire de Kingston),* **La Patrie**, 27 fév., p. 4.

(505) *Notes du jour (Autonomie provinciale),* **La Patrie**, 10 mars, p. 4.

(518) *Notes du jour (Montréal),* **La Patrie**, 29 mars, p. 24.

(523) *Notes du jour (Société du Bon Parler),* **La Patrie**, 4 avril, p. 4.

(531) *Notes du jour,* **La Patrie**, 15 avril, p. 4.

(538) *Notes du jour,* **La Patrie**, 24 avril, p. 4.

(540) Ch. des Ecorres, *Pages du présent et du passé,* **La Patrie**, 26 avril, p. 14.

(551) *Notes du jour (Le sort des Canadiens français non instruits),* **La Patrie**, 13 mai, p. 4.

(552) *Notes du jour (J'ai devant ma fenêtre . . .),* **La Patrie**, 14 mai, p. 4.

(558) Ch. des Ecorres, *Pages du présent et du passé*, **La Patrie**, 24 mai, p. 12.

(560) *Notes du jour (C'est fête . . .)*, **La Patrie**, 29 mai, p. 4.

(566) *Sayings and Comments*, **The Daily British Whig**, Kingston, June 12.

(582) *Les disparus (Deux amis: Brunelle et Boivin)*, **La Patrie**, 27 déc., p. 23.

1903

(599) *Les événements*, **Le Canada**, Montréal, 30 mai, p. 3.

(601) *Les événements*, **Le Canada**, Montréal, 6 juin, p. 3.

(628) *Les événements*, **Le Canada**, Montréal, 19 sept. p. 3.

(630) *Les événements*, **Le Canada**, Montréal, 26 sept., p. 3.

(634) *Les événements*, Le Canada, Montréal, 17 oct., p. 3.

(641) *Lieutenant-Colonel Sir Percy Girouard*, **Engineering News**, New York, nov. 26, p. 476. Aussi, dans **The Daily Montreal Star**, Montréal, Nov. 28.

LA REVUE NATIONALE

(677) Edmond J. Barbeau, *La finance*, La R.N., *nov. 1895, p. 367–369.*

(684) Cléophas Beausoleil, *Lettre à J.-D. Chartrand*, fév. 1895, p. 12.

(692) Arthur Buies, *Chronique*, sept. 1895, p. 174–179.

(695) J.-Adolphe Chapleau, *Lettre au capitaine J.-D. Chartrand*, février 1895, p. 7–8.

(776) Wilfrid Laurier, *Lettre au capitaine J.-D. Chartrand*, fév. 1895, p. 9.

(790) F.-G. Marchand, *Lettre au capitaine J.-D. Chartrand*, fév. 1895, p. 11.

(807) G.-A. Nantel, *Lettre au capitaine J.-D. Chartrand*, févr. 1895, p. 10.

(809) J.-X. Perrault, *Lettre au capitaine J.-D. Chartrand*, février 1895, p. 14.

(829) Yvonne, *La Canadienne*, janv. 1896, p. 499–503.

(830) *Archives familiales Chartrand*, Sainte-Anne-de-Bellevue (Qué.). 26 albums contenant découpures de journaux, manuscrits de lettres, copies de contrats, etc.

(831) *Archives nationales du Canada*, Ottawa: Archives du Manitoba, Concession de terre, n° 10442, p. 247.

(832) *Archives du séminaire de Québec*, Fonds Marmette, 214, nos 44–46: 3 lettres de Chartrand à Marmette, 1883.

(836) Ariste, *Menus propos,* dans **L'Etendard**, Montréal, 1er mai 1889, p. 2.

(840) Lionel Audet-Lapointe, *Le capitaine J.-D. Chartrand,* dans **Le Bulletin des Recherches historiques**, Lévis, vol. 38, n° 4, avril 1932, p. 242–244.

(841) Lionel Audet-Lapointe, *Les Canadiens à la légion étrangère,* dans **La Patrie du dimanche**, Montréal, 31 mai, 1959, p. 45.

(843) Ulric Barthe, *Une bonne école de journalisme,* dans **Le Soleil**, Québec, 26 mars, 1902, p. 1.

(844) Honoré Beaugrand, *Boulanger et les Canadiens,* dans **L'indépendant**, Fall River (Mass.), 2 mai 1888.

(848) Raoul Blanchard, **L'ouest du Canada français, I**, Montréal, Beauchemin, 1953, 401p. (p. 79–85, 365–368, 384).

(855) Arthur Buies, **Récits de voyage**, Québec, C. Darveau, 1890, 271p.

(856) CABRETTE (E.-Zotique Massicotte), *Les disparus, Le capitaine J.-D. Chartrand,* dans **Le Bulletin des Recherches historiques**, Lévis, avril 1925, p. 111.

(859) **Le Canada**, Québec, *La France et le Canada*, 17 avril 1883.

(871) **Le Droit**, Ottawa, *Décès de Mme Ernestine de Latour-Chartrand*, 20 juin 1932, p. 8, et *Funérailles de Mme Chartrand*, 26 juin 1932.

(874) G.-A. Dumont, *Lettre ouverte à monsieur J.-D. Chartrand*, dans **Le Monde illustré**, *Montréal, 5 juillet 1890, p. 150–151.*

(875) G.-A. Dumont, *Biographie, Sous-lieutenant J.-D. Chartrand*, dans **Le Monde illustré**, Montréal, 6 septembre 1890, p. 293 et p. 296. Aussi, dans **Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal**, 1925, p. 295–305.

(880) H.-E. Faucher de Saint-Maurice, **Loin du pays**, 2 vol., Québec, Côté, 1889, 228 et 655p. (p. 36–38; 98–106; 120–125; 150–153; 161).

(881) H.-E. Faucher de Saint-Maurice, *Biographie, Le lieutenant Chartrand*, dans **Le Monde illustré**, Montréal, 19 nov. 1892, p. 335 et 338.

(909) Léon Ledieu, *Entre nous*, dans **Le Monde illustré**, Montréal, 17 déc., 1892, p. 384–385.

(926) N. Meunier, *Dans un récent numéro de* **La Patrie**, *mon ami Chartrand . . .*, dans *L'Autonomie municipale*, Montréal, mars 1902.

(930) **Le Naturaliste canadien**, *Sommaire de* **Le Revue Nationale**, Chicoutimi, oct. 1895 à mars 1896, et mai 1896, p. 64.

(935) **Ottawa Free Press**, *Our latest contributor, Captain J.D. Chartrand*, Ottawa, May 7, 1904, p. 16.

(937) **La Presse**, Montréal, **La Revue Nationale**, *rendez-vous de tous nos meilleurs écrivains*, 3 août 1895.
La Revue Nationale, *événement littéraire du jour*, sept. 1895.
Le capitaine Chartrand, 9 mars 1904.
Feu le capitaine Chartrand, 3 avril 1905, p. 12; 4 avril 1905.
Décès de Mme J.-D. Chartrand, 21 juin 1932.
Lettre de Québec, Nos soldats à l'étranger, par Sainte-Foy, 5 janv., 1940, p. 23; 23 février 1953, p. 6.

(939) **La Revue canadienne**, Montréal, déc. 1895, p. 761.

(940) **La Revue canadienne**, Montréal, janvier 1864, p. 5.

(949) P. Savard, **Jules-Paul Tardivel (1851–1905)**, collection Classiques canadiens, 38, Montréal, Fides, 1969, 95p.

(951) **Société royale du Canada**, *Mémoires et comptes rendus pour 1890*, Rapport de la Section I (diplôme d'honneur au lieutenant J.-D. Chartrand), Montréal, Dawson, 1891, vol. 8, p. XLI. Aussi INDEX dressé par Lucien Brault, Univ. d'Ottawa, Sections I et II, 1882–1943, 1944, p. 28.

(959) Ernest Tremblay, *Le sous-lieutenant J. Chartrand, Souvenirs d'amitié*, dans **L'Union**, Saint-Hyacinthe, 22 déc., 1883.

(968) The **Daily British Whig**, *Kingston (Ont.):*
A Sketch of the New Porfessor of French . . ., Sept. 4, 1897.
Military Man is Chief . . ., April 23, 1901.
I note Captain Chartrand's remarks . . ., June 12, 1903.

(971) Jean Ethier-Blais, **Signets II**, Ottawa, Le Cercle du Livre de France Ltée, 1967, 247p., p. 69.

(972) **Dictionnaire pratique des auteurs québécois**, Montréal, Fides, 1976, p. 133.

(973) **Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec**, I, Montréal, Fides, 1978, p. 238–239; 459; 814–815.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Gagné à Louiseville (Québec) au mois de novembre 1979.

Table des matières

Chronologie 7
Collaboration aux journaux et revues 10

Première partie: l'homme et l'oeuvre

Chapitre premier: Chartrand des Ecorres 13
Chapitre deuxième: Chartrand soldat 25
Chapitre troisième: Chartrand éditeur 81
Chapitre quatrième: Chartrand professeur 91
Chapitre cinquième: Chatrand: ses idées, son oeuvre . 105

Deuxième partie: choix de textes

La neige à Constantine 117
Les mathématiques et le génie 118
Au collège 119
Le jardin régimentaire 121
La flûte 123
Petites histoires 129
La drave 133
Souvenirs 141
Notre littérature 143
Causerie d'hiver 147
Profession de foi 151
Nostalgie 153
Monte-Carlo 155
Le carnaval de Nice 158
Souvenirs du Canada 159
Dans un fort des Alpes 163
Rêverie dans les Alpes 165
Premières impressions 168
La messe militaire 169
Ronde de nuit 171
La cantine 173
Manoeuvres 175
La colonne de Négrier 177
Les Canadiens français 181

Bibliographie 183

J.-D. CHARTRAND (1852–1905)
Né aux Écorres, à Saint-Vincent-de-Paul, militaire, écrivain et professeur.
En 1869, émigre à Toronto, puis à Chicago.
Se joint aux *Texas Rangers* et fait le coup de feu contre les Indiens et les Mexicains.
Revient à Montréal, s'enrôle au 65e des Carabiniers Mont-Royal. Est envoyé au Manitoba lors de la rébellion de 1872.
Passe en France en 1876. Entre à la Légion étrangère, combat en Algérie et au Vietnam.
Étudie à l'École militaire d'infanterie de Saint-Maixent, épouse Ernestine de Latour à Grenoble, enseigne à l'École militaire de Saint-Hippolyte-du-Fort et devient capitaine des Chasseurs Alpins (1894) à Nice et Antibes.
Auteur de trois volumes: *Expéditions autour de ma tente* (1887), *Saint-Maixent* (1888), et *Au pays des étapes* (1892), et d'un millier d'articles de journaux et de revues.
Retour d'Europe, il fonde et édite à Montréal *La Revue Nationale* (1895–1896).
Professeur de français (1897–1905), au *Royal Military College of Canada*, à Kingston.

Cosette Marcoux-Boivin a étudié la botanique à la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal. Pendant plusieurs années, elle fut directrice de l'École des Jardinets d'écoliers au Jardin botanique de Montréal.
Elle étudie par la suite les méthodes actives d'enseignement du français à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, puis elle obtient, en 1975, une maîtrise ès arts en lettres françaises de l'Université d'Ottawa.